REPERTOIRE DU THEATRE FRANCOIS OU RECUEIL DES TRAGEDIES ET...

Jean François Collin d'Harleville



Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·





BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA
SCAFFALE B
PLUTEO IV
N.° CATENA 11

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME DIXIEME.

Biblioteca - Rigault

Digitized by Google

Tous les exemplaires seront signés de l'Editeur.

Foucault

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

Digitized by Google

29918

RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE,

PAR M. PETITOT.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN, ET AUGMENTÉE DES CHEFS-D'ŒUVRE DE BEAUMARCHAIS,
COLLIN D'HARLEVILLE, LEGOUVÉ, DUCIS, LE FEVRE, DESFORGES, ETC.

TOME DIX-SEPTIEME.





PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DES NOYERS, N° 37.
1818.



Digitized by Google

L'INCONSTANT,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la premiere fois, le 13 juin 1786.

Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc :
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

BOILEAU, *Sat.* 8.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

COLLIN D'HARLEVILLE.

Jean-François Collin d'Harleville naquit à Mévoisin près de Chartres, le 30 mai 1755. Appartenant à une famille nombreuse et très unie, il puisa dans sa premiere éducation ces affections domestiques, dont presque tous ses ouvrages offrent l'empreinte, le souvenir ou les regrets. Après avoir terminé ses études dans un des colleges de l'Université de Paris, où il forma des liaisons plus agréables qu'utiles, il fut placé chez un procureur au parlement, et fit son droit. Ces quatre années furent presque entièrement perdues pour lui : il ne retira, comme il le dit lui-même, *aucun fruit de sa cléricature :* livré à la dissipation, ne s'occupant que de poésie, suivant assidûment les spectacles, faisant de la comédie son étude la plus sérieuse, il excéda le foible revenu qu'il recevoit de sa famille, et contracta des dettes. Ses parens ne consentirent à les payer qu'à condition qu'il reviendroit à Chartres exercer l'état d'avocat auquel ils l'avoient destiné dès son enfance. La nécessité seule put le décider à prendre ce parti : il raconte que, pendant trois ans, il *lassa son au-*

Digitized by Google

ditoire en faisant sur lui-même des efforts qui ne le fatiguoient pas moins. Ce furent encore trois années de perdues pour sa carriere littéraire; et cela explique pourquoi il ne fit représenter sa premiere comédie qu'à trente-un ans. Enfin son pere, convaincu de l'impossibilité de faire de lui un avocat, et voyant que sa vocation pour la poésie étoit irrévocablement décidée, le laissa libre de suivre ses goûts. Sa longue soumission aux volontés de ses parens lui fait autant d'honneur que les vers suivans où il rappelle, sans aucun fiel, cette époque de gêne et de contrainte.

O toi que, pour mes goûts je trouvai trop sévere,
Je ne t'accuse point: tu m'aimois, ô mon pere!
Et tu fus, par tendresse, inflexible pour moi;
Je me plaignois à tort: soyons de bonne foi;
Presque toujours un pere à bon droit se défie,
Et c'est l'évènement qui seul nous justifie *.

L'art de la comédie se lie tellement à l'état de la société, qu'il est impossible, en parlant d'un poëte dont les pieces ont marqué, de ne pas jeter un coup d'œil sur les mœurs du temps où elles ont paru. En 1786, époque à laquelle fut représenté l'Inconstant, les signes non équivoques d'un grand changement dans le gouvernement de la France se montroient à découvert; et il n'étoit plus douteux que cette crise

* Mes Souvenirs.

Digitized by Google

ne fût prochaine. Toutes les distinctions de rang, toutes les institutions monarchiques existoient encore de fait ; mais elles avoient été involontairement dénaturées, et presque détruites par quelques-uns de ceux qui étoient le plus intéressés à les soutenir dans leur pureté primitive : il ne falloit plus qu'un souffle pour les renverser. Alors chaque ordre de citoyens paroissoit avoir oublié ses principes et ses maximes : il sembloit qu'on mît une sorte de gloire à braver les anciennes idées, à fouler aux pieds les traditions et les doctrines de son état, à manquer même aux devoirs les plus sacrés. De là, sur-tout à Paris, une confusion dans toutes les classes, présage funeste de l'égalité qui devoit bientôt être proclamée. Le théâtre n'avoit donc plus, comme autrefois, à peindre les ridicules attachés à l'exercice d'une profession, à la position donnée d'un homme de telle ou telle classe : la société ne lui offroit plus que des visages et des manieres uniformes. L'égoïsme froid qui régnoit pouvoit inspirer des réflexions sérieuses ; mais non des scenes comiques qui tiennent à une franchise d'expression qu'on ne rencontroit presque plus.

Cependant il n'auroit peut-être pas été impossible de trouver, dans cette monotone uniformité de mœurs et de caracteres, quelques combinaisons vraiment dramatiques. La comédie auroit pu s'enrichir d'un nouveau domaine, en représentant des généraux et des grands seigneurs, ne s'occupant que de charrues

Digitized by Google

nouvelles ou d'expériences de chimie; des magistrats passant leur temps à composer de petits vers et des romans; de grandes dames recherchant des actrices célebres, et en faisant leur société; elle auroit pu retracer avec les couleurs qui lui sont propres, le respect qu'inspiroit la haute finance, les égards sans convenance qu'avoient pour elle les classes les plus élevées, les mariages disproportionnés où le ridicule ne se trouvoit plus que du côté de ceux qui se mésallioient, et les rapprochemens extraordinaires formés par le plaisir qui étoit devenu l'unique lien de la société. Autrefois le comique avoit été tiré des prétentions attachées à l'amour exagéré de son rang et de sa profession : on l'auroit alors puisé dans l'indifférence pour ces deux objets, et sur-tout dans la manie de s'occuper de choses qu'on auroit dû négliger ou dédaigner. Cette combinaison, employée par un homme de génie, auroit pu donner à la comédie un ressort de plus; la tentative seule eût été glorieuse : car, dans les arts, l'estime est toujours le partage de ceux qui ouvrent des routes nouvelles.

Il restoit à la comédie une carriere beaucoup plus facile à parcourir. Sans s'élever contre aucun des travers à la mode, elle pouvoit se borner à offrir des images douces et voluptueuses, à peindre des caracteres fantastiques, il est vrai, mais dont le développement fourniroit des détails agréables. La comédie pouvoit

Digitized by Google

aussi revêtir de couleurs aimables les spéculations romanesques du temps, prendre un ton de mélancolie qui plaisoit d'autant plus qu'on avoit moins de vraie sensibilité, et affecter une certaine naïveté propre à réussir dans un temps où l'on étoit blasé sur tout. Telles furent les bases sur lesquelles M. Collin d'Harleville fonda ses trois pieces de début; et ce fut la premiere fois qu'un auteur comique annonça que *si sa santé foible et délicate le lui permettoit, il mettroit au jour quelques comédies qu'il avoit dans sa tête, ou plutôt dans son cœur**. Cette promesse n'annonçoit pour l'avenir, ni des conceptions fortes ni des peintures vraies, ni des vues profondes et comiques sur les travers de la société : heureusement le poëte devoit aller au-delà des espérances qu'il donnoit; et le Vieux Célibataire, son chef-d'œuvre, appartient beaucoup plus aux méditations de son esprit, qu'aux illusions de son cœur.

Le début de M. Collin d'Harleville fut très brillant. L'Inconstant n'offroit, il est vrai, ni plan, ni intrigue; c'étoit presque une piece à tiroir ; et le principal caractere, le seul qui fût tracé avec quelque soin, péchoit par une exagération dont il y avoit peu d'exemples au théâtre : mais cette comédie, la mieux écrite de toutes celles de l'auteur, présentoit une suite de petits tableaux pleins d'agrément et de fraî-

* Préface de l'Optimiste.

Digitized by Google

cheur; la gaieté en étoit douce et piquante, et la poésie, presque toujours aussi élégante que légere, entraînant en quelque sorte le spectateur et le lecteur, leur faisoit oublier que la piece manquoit d'intérêt et d'ensemble.

Ce premier succès de M. Collin d'Harleville, et la persuasion où il fut d'avoir trouvé un genre nouveau, le porterent à chercher des sujets dans lesquels il pût placer des détails à peu près de la même espece que ceux dont il avoit orné avec tant de bonheur le rôle de l'Inconstant. Ce personnage, en passant continuellement d'une idée à une autre, avoit fait assez naturellement des peintures séduisantes de tous les états et de toutes les professions, dont il se dégoûtoit ensuite avec autant de rapidité qu'il s'en étoit d'abord engoué. L'Optimiste, content de tout, trouvant tout bien, mais fidele à ses chimeres, et par conséquent moins théâtral que l'Inconstant, répondit de même à toutes les objections qu'on lui fit contre son systême, par des tableaux fantastiques de bonheur qui fournissoient au poëte des tirades agréables, mais qui faisoient prendre à la comédie une direction entièrement opposée à celle qu'elle doit avoir. Enfin, l'Homme aux châteaux en Espagne, véritable aventurier, tenant de l'Inconstant, par son goût pour une vie errante, et de l'Optimiste, par son penchant à se trouver bien par-tout, se livra, comme ces deux personnages, à des rêveries de félicité aux-

Digitized by Google

quelles le charme des vers donnoit une originalité piquante, mais qui ne pouvoient, aux yeux de la raison, soutenir le moindre examen.

C'est d'après les rapports qui viennent d'être indiqués entre ces trois pieces, que M. de La Harpe les appeloit une comédie en quinze actes *. On avoit, avec raison, reproché à Regnard d'avoir passé les bornes de la vraisemblance dramatique, en resserrant dans le cadre étroit d'une comédie tous les travers que La Bruyere attribue à un distrait, et qui, s'ils se succédoient avec autant de rapidité dans un homme, en feroient décidément un fou. La même observation peut s'appliquer aux trois combinaisons dont nous venons de nous occuper. Qu'un Inconstant soit léger dans ses goûts, et qu'il témoigne de l'éloignement pour l'objet qui, quelques momens auparavant, excitoit son enthousiasme ; rien n'est plus conforme à la nature et à la vérité : mais il est impossible que, dans vingt-quatre heures, il change trois fois de maîtresse, et qu'il abandonne la seconde pour épouser la troisieme, sans même s'informer si cette derniere n'est pas mariée. Un Optimiste peut et doit trouver tout bien, sur-tout lorsque les malheurs d'autrui ne l'atteignent pas ; mais, si dans une même journée, le tonnerre brûle sa grange, si un jeune homme auquel il a donné asile, séduit sa

* L'Inconstant étoit d'abord en cinq actes.

Digitized by Google

fille, s'il est ruiné; si enfin, tous les désastres qui peuvent accabler un pere de famille tombent sur lui, et qu'il s'en réjouisse, on ne peut nier que ce caractere ne tienne de la folie. Les hommes font souvent des châteaux en Espagne; mais il est hors de vraisemblance que quelqu'un passe sa vie à se croire le Grand-Turc, le premier ministre d'un état, etc., et qu'il ne sorte jamais de ses rêveries, même dans les momens où il devroit être le plus calme.

Ces trois comédies, restées au théâtre, firent surtout les délices du public aux époques les plus malheureuses de notre révolution; et des ouvrages qui offroient les peintures les plus douces, où respiroient les sentimens les plus délicats et les plus tendres, occuperent la scene avec les productions les plus barbares. Il n'est pas nécessaire de chercher la cause de ce singulier effet dans les contradictions du cœur humain : on la trouve dans le besoin qu'éprouvoient non seulement le peu d'honnêtes gens qui suivoient alors les spectacles, mais les hommes même les plus féroces, de faire diversion, les uns à la tristesse dont ils étoient accablés, les autres aux sentimens violens qui les tourmentoient, en parcourant quelques momens avec un poëte aimable le pays des illusions et des chimeres.

Ce besoin de se transporter dans un monde idéal se fait sentir à l'homme dans presque toutes les positions où il se trouve; mais c'est sur-tout après de

Digitized by Google

grands désastres, et lorsque des évènemens aussi terribles qu'inattendus, ont révélé, sous l'aspect le plus humiliant et le plus triste, les foiblesses et les vices de l'humanité, qu'on aime à chercher quelque délassement dans des rêveries qui en écartent l'idée. Ainsi, quoique les trois premieres comédies de M. Collin d'Harleville ne remplissent aucune des conditions exigées par le genre, puisqu'elles n'offrent ni la peinture des hommes, ni celle de la société, on les a conservées dans ce Recueil; et l'on espere qu'elles plairont au lecteur, soit par le style qui est toujours élégant et facile, soit par les tableaux qui tirent précisément leur charme de ces illusions auxquelles l'auteur s'abandonnoit avec tant de complaisance.

A l'époque où M. Collin fit représenter les Châteaux en Espagne, un autre poëte qui devoit bientôt figurer parmi les Conventionnels et périr leur victime, traita le même sujet sous le nom du *Présomptueux*. Il ne pardonna pas à son concurrent d'avoir obtenu plus de succès que lui. Prenant dans le *Philinte de Moliere* le contre-pied de l'Optimiste, il donna le nom de préface à une diatribe sanglante contre M. Collin d'Harleville : ce n'étoit point une critique littéraire, c'étoit une dénonciation : il accusoit son rival de mépriser le peuple, de n'aimer que les heureux du siecle; et, faisant une affaire de politique d'un démêlé de littérature, il appeloit sur lui la vengeance des révolutionnaires. Heureusement l'au-

Digitized by Google

teur de l'Optimiste avoit des amis parmi ceux qui dominoient; et le coup qui le menaçoit fut détourné.

Lorsque, dans l'édition complete de ses œuvres, M. Collin d'Harleville eut à parler de cette circonstance critique de sa vie, il s'exprima sur Fabre d'Eglantine avec une modération qui fait le plus grand honneur à son caractere: « On a fait, dit-il, contre « le but moral de l'Optimiste, une préface... étrange « pour ne rien dire de plus. Je n'y répondis point « dans le temps, persuadé que mon ouvrage se dé- « fendoit lui-même sous ce rapport; et maintenant « que l'auteur de cette critique ne vit plus, on juge « bien que je m'interdirai plus que jamais toute ré- « plique qui lui seroit personnelle. Je ne veux me « ressouvenir que de son talent, qui étoit mâle, éner- « gique, et dont il nous reste entre autres un gage dis- « tingué. »

M. Collin d'Harleville, lié dès sa premiere jeunesse avec de prétendus philosophes, et des hommes qui par la suite prirent part à la révolution, ne put s'empêcher, sur-tout dans ses premieres pieces, d'adopter quelques-unes de leurs opinions. On sent bien que son caractere l'éloignoit de celles qui pouvoient exciter des troubles et produire des déchiremens: il ne leur emprunta que quelques-unes de ces vues chimériques d'humanité, et d'amélioration sociale, dont les novateurs se servoient pour cacher leurs desseins. Ce fut ainsi qu'il se crut tolérant lorsque, peignant les illu-

Digitized by Google

sions de l'homme aux châteaux en Espagne, il mit dans sa bouche ces étranges vers:

Me voilà donc le chef de la sublime Porte!...
Mais ma religion, mais mon culte... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers?
Mon dogme est d'adorer le Dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs; et tous à mon exemple
Vont ne bénir qu'un Dieu dont le monde est le temple.

ce fut ainsi qu'il crut de bonne foi louer une réforme utile dans la législation, en faisant dire au vieux célibataire:

Je répugnai toujours à faire un testament:
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive;
Mais être généreux lorsque la mort arrive!
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus:
« Je veux » on dit encor je veux quand on n'est plus.

et ce fut encore ainsi que, séduit par les charmes factices que Rousseau prête à Sophie et à l'héroïne de la Nouvelle Héloïse, il peignit sur ce modele presque toutes les jeunes personnes qui figurent dans ses pieces. Elles affectent une sensibilité exquise, une mélancolie vague, elles n'ont qu'une couleur uniforme, et ne déploient point cette gaieté fine et maligne que nos grands maîtres n'ont jamais manqué de donner à ces sortes de rôles. On voit que M. Collin d'Harleville, entraîné comme tant d'autres par l'esprit de son

Digitized by Google

temps, ne prit cependant de la philosophie moderne qu'un petit nombre de ces idées dont les promesses spécieuses pouvoient séduire avant qu'on eût fait la terrible épreuve des systêmes auxquels elles étoient jointes. On verra plus tard qu'il revint de cette erreur, et qu'il mit à défendre les anciennes mœurs un courage qu'il n'étoit peut-être pas permis d'attendre de l'extrême réserve de son caractere.

Le Vieux Célibataire suivit les Châteaux en Espagne : l'auteur parut alors avoir abandonné les chimeres pour la vérité ; et, si l'on excepte quelques traits romanesques de Charles et de Laure, il faut convenir qu'il étoit impossible de peindre avec des couleurs plus vraies l'intérieur et les entours d'un vieux garçon. Cette piece fut faite au mois de juillet 1789 (l'époque est remarquable) ; en outre l'auteur étoit dangereusement malade. « C'est dans une telle crise, « dit-il, que plein de je ne sais quel dieu, malade « comme la Pythonisse, j'éclatai comme elle en un « délire vague, obscur, mais moins extravagant peut-« être. Enfin de scene en scene, j'avois poussé la chose « jusqu'à cinq actes, le tout sans rien jeter sur le pa-« pier. » Une nuit l'auteur, se trouvant mieux, demande du papier à sa garde ; il commence à écrire sans que personne s'en doute : continuant son travail pendant les douze nuits suivantes, il parvient à mettre au net sa comédie, et remplit d'étonnement et de crainte son médecin, sa famille et ses amis,

Digitized by Google

lorsqu'il leur annonce qu'il a fait une piece en cinq actes. Il seroit peut-être difficile d'ajouter une foi entiere à ce fait singulier, si l'auteur ne citoit pour témoin M. Andrieux, qu'il mit le premier dans sa confidence. Ainsi la comédie qui peut à juste titre être considérée comme le chef-d'œuvre de cette époque, fut composée par un homme mourant : au lieu d'y trouver ces idées vagues et décousues, semblables aux rêves d'un malade, *velut œgri somnia* *, on y admira une fable bien conçue, des caracteres aussi vrais que bien tracés, et un ton de naturel et de franchise qui, sans approcher du ton inimitable de Moliere, est celui que devroient adopter les poëtes qui, n'ayant pas son génie, sont dignes par leurs talens de se disputer son héritage.

Après cette piece, l'auteur, ayant besoin de délassement, se joua, en traçant la peinture légere de M. de Crac dans son petit castel. Revenu à ses illusions chéries, sa verve put s'exercer à son aise dans les récits mensongers des deux principaux personnages. Cette petite comédie, qui offre une lutte singuliere, quoique fort innocente, entre un pere et son fils, fait partie de ce recueil, ainsi que les quatre grandes pieces dont je viens de parler.

Cependant la révolution prit bientôt un caractere atroce; et la crainte seule put arracher à M. Collin

* Horace, Art poétique.

Digitized by Google

d'Harleville une suite de l'Optimiste, intitulée: Rose et Picard, où, quoiqu'il gémît en secret sur les maux de sa patrie, il fut en quelque sorte contraint d'appliquer le systême de M. de Plinville à ce qui se passoit alors. Lorsque les fléaux qui frappoient la France furent un peu calmés, il voulut rentrer dans la carriere dont son chef-d'œuvre lui avoit ouvert la route; mais sa verve, flétrie par les horreurs dont il avoit été témoin et presque victime, ne put produire qu'une piece froide et sans couleur. Le titre seul devoit prévenir contre cette comédie qui s'appeloit *Etre et Paroître;* et cette idée métaphysique, que l'auteur avoit puisée dans une des rêveries de J. J. Rousseau, ne lui fournit que des situations communes, froides et symétriques. Ces deux pieces, dont la premiere obtint seule quelque succès, ne firent point partie de la collection de ses œuvres.

Il étoit encore consumé de cette tristesse profonde que lui avoient inspirée les désastres publics, lorsqu'il crut trouver quelque distraction dans un sujet qui devoit avoir beaucoup d'attrait pour lui, mais qui n'offroit à la comédie aucune ressource. Il peignit trois artistes, un peintre, un poëte et un musicien, unis par la plus étroite amitié, se prodiguant réciproquement les éloges les plus exagérés, disposés à faire, les uns pour les autres, les plus grands sacrifices, et trouvant dans leur liaison ce bonheur idéal que l'auteur poursuivoit toujours au milieu de la

Digitized by Google

révolution. Le musicien, beaucoup plus riche que ses deux amis, recherche une femme qui est aimée secrètement par le peintre : le poëte est leur confident : un combat de générosité s'éleve entre les deux rivaux ; et la jeune veuve finit par épouser le peintre qu'elle préfere, du consentement de celui dont elle a rejeté les vœux. Le pere du peintre, honnête cultivateur, fort attaché aux mœurs antiques, répand une douce gaieté sur quelques scenes de cette piece ; mais cette gaieté n'est pas sans recherche, et elle ne peut donner de la vie à une fable si froide par elle-même. M. Collin d'Harleville semble lui-même avoir senti le vice de cette combinaison. « C'est, dit-il, « dans un moment de langueur que je composai les « Artistes. Ils se sont ressentis de cette disposition : « la mélancolie semble les avoir inspirés : mauvaise « conseillere pour un poëte comique. » Peut-être l'auteur, en prenant l'inverse de son idée principale, auroit-il pu atteindre, jusqu'à un certain point, le but de la comédie. Le nom d'*artiste* étoit alors très à la mode : on le donnoit indifféremment aux poëtes, aux peintres, aux musiciens, aux comédiens, et même aux artisans les moins relevés. * On attachoit à ce mot une importance singuliere, et il n'y avoit pas de rimailleur qui ne s'en parât. Il est très-pro-

* On voyoit au Palais-Royal des boutiques élégamment décorées avec cette enseigne : *Artistes Décroteurs.*

bable que l'auteur auroit pu faire une piece fort piquante, si, au lieu de revêtir d'une couleur sentimentale les vertus privées d'un poëte, d'un peintre et d'un musicien, il eût peint les ridicules des artistes auxquels la Convention et le Directoire décernoient des prix; ridicules qui ne furent jamais plus marqués qu'à cette époque de confusion et de délire.

Le peu de succès qu'obtinrent les Artistes détermina M. Collin d'Harleville à revenir au vrai genre de la comédie. Dans la piece intitulée : *Les Mœurs du Jour* ou *le Bon Frere*, il voulut retracer les ridicules de la classe qui marquoit alors le plus dans la société, c'est-à-dire de celle des fournisseurs et des agioteurs. C'étoit un sujet fécond, mais évidemment au-dessus des forces d'un homme que son caractere avoit constamment éloigné de ces sortes de sociétés, et qui ne pouvoit les connoître que par ouï-dire. Un autre obstacle s'opposoit aussi à ce qu'il pût donner à une piece de ce genre un but vraiment moral : il entroit encore trop d'illusion dans ses systêmes et dans ses principes, pour qu'ils fussent fixes et solides; et l'on ne pouvoit espérer que les caracteres qu'il mettroit en contraste avec les objets de sa censure se renfermassent dans la limite posée par la raison entre la véritable vertu et les exagérations qui n'en ont que l'apparence. Un coup d'œil sur les principaux personnages de cette piece suffira pour justifier ces observations.

Digitized by Google

M. Morand, homme d'affaires, enrichi momentanément par l'agiotage, tient une maison brillante où demeure madame Dirval sa niece, jeune femme éloignée de son mari. Loin de veiller sur elle, il flatte les penchans qui doivent la perdre, et il souffre que madame de Verseuil sa maîtresse, femme qu'il entretient publiquement, soit l'amie intime de cette niece. Madame Dirval perd au jeu une somme considérable; et, pour ne pas être réduite à la honteuse nécessité d'emprunter à un jeune homme qui lui fait la cour, elle demande de l'argent à son oncle qui lui en refuse au moment même où il vient de promettre vingt-cinq mille francs à madame de Verseuil. Sans doute cette conduite est dans le cœur humain; et pareille chose a dû souvent arriver, lorsque les fournisseurs et les agioteurs formoient la premiere classe de la société: mais des tableaux aussi dégoûtans ne doivent pas être mis au théâtre, à moins que, comme dans Turcaret, ils ne soient accompagnés de cette raillerie franche et piquante qui dégrade le vice par un ridicule ineffaçable, et reporte sans cesse sa grossiere opulence aux sources honteuses où il l'a puisée.

D'Héricourt, l'amant de madame Dirval, est un fat de mauvais ton qui ne connoît d'autre moyen de lui plaire, que de la mettre en relation avec des femmes dont la corruption profonde devroit la révolter si elle avoit la moindre délicatesse; et qui ne fonde son espoir de réussir que sur une surprise qui

ressemble à un enlèvement. Madame Dirval n'a pas même cette ingénuité qui pourroit répandre quelque charme sur son rôle. Elevée à la campagne, elle n'en conserve aucun souvenir : éblouie des plaisirs de Paris, elle s'y abandonne comme une sotte; et ses folies même n'ont rien de comique. Son mari, qui n'arrive qu'à la fin de la piece, paroît doué d'une complaisance à toute épreuve; il trouve fort naturel que sa femme, qu'il avoit reléguée sagement à la campagne, soit venue s'établir à Paris, et se soit réjouie pendant qu'il étoit prisonnier de guerre.

Madame Euler, maîtresse de dessin, que le poëte a mise en opposition avec madame de Verseuil, n'est que sentimentale et romanesque. Confidente du goût de la jeune femme pour d'Héricourt, elle ne le combat que par des moyens impuissans, parce qu'ils sont puisés dans une indulgence plutôt propre à nourrir de tels penchans qu'à les étouffer. Elle pousse la complaisance jusqu'à faire le portrait de madame Dirval, portrait que cette derniere destine à d'Héricourt, en présence de d'Héricourt même. Il est à remarquer aussi que cette femme est dans une position fausse pour donner avec fruit de bons conseils, puisqu'elle travaille pour vivre, et qu'elle est en quelque sorte dans la dépendance de sa jeune amie. Une femme du même rang que madame Dirval, une femme vraiment honnête, et qui n'auroit montré ni affectation, ni pruderie, eût été sans contredit em-

Digitized by Google

ployée plus utilement pour l'objet que se proposoit l'auteur.

Le fils de M. Morand, jeune homme de dix-sept ans, veut aussi faire la cour à sa cousine; mais c'est un écolier maladroit qui se borne à copier les ridicules de d'Héricourt. Sa familiarité avec son pere, dont il s'efforce de suivre l'exemple, est une intention comique : malheureusement elle n'est qu'indiquée.

Formont, le bon frere, est le personnage le plus important de la piece; il montre sans doute un grand zele pour sauver sa sœur du danger qui la menace; mais, de la maniere dont la fable est conçue, il n'y a que le hasard qui puisse le faire réussir. Dans la position où ce personnage se trouvoit, il y avoit deux partis à prendre : l'un de faire exécuter les volontés du mari qui avoit exigé que sa femme demeurât à la campagne, mais alors il n'y avoit plus de comédie; l'autre de vivre à Paris avec sa sœur comme un homme du monde, de la suivre dans ses parties de plaisir, afin de la bien surveiller, et de lui indiquer à temps les périls dans lesquels elle pouvoit s'engager. Formont ne prend ni l'un ni l'autre de ces deux partis : il affecte une misanthropie qui ne peut que détruire l'effet de ses conseils, et le rendre ridicule aux yeux de sa sœur. Pendant qu'elle passe les soirées et les nuits dans des réunions de plaisir, et qu'elle dort une partie de la journée, il

Digitized by Google

se couche de bonne heure, et sort de grand matin pour aller se promener au Jardin des Plantes. Il faut convenir que, pour surveiller ainsi sa sœur, il auroit aussi bien fait de rester à sa campagne. Dans les courtes entrevues qu'il peut obtenir de madame Dirval, il ne combat ses goûts, ni par les principes, ni par les sentimens qui pourroient la ramener à ses devoirs ; il ne leur oppose que des descriptions usées du plaisir qu'on goûte à la campagne, et des déclamations contre la vie de Paris. Cependant il trouve dans cette ville quelques sociétés où l'on suit encore, dit il, *les lois de la nature*, car c'est de *la nature* que le bon Formont tire tous ses argumens :

Tour-à tour promenade, ou spectacle, ou lecture,
On n'est blasé sur rien : c'est toujours la nature.

A la lecture près, la jeune femme pouvoit lui répondre que la vie qu'elle menoit ne différoit presque en rien de celle qu'il vouloit lui prescrire ; et que puisque *les spectacles* étoient dans *la nature*, elle s'en accommoderoit fort bien.

Un vieux valet de M. Morand a quelquefois une causticité piquante : le trait qui fut trouvé le plus comique est celui-ci :

Je me dis, en voyant ces ridicules êtres :
« Il est assez plaisant que ce soient là nos maîtres. »

Ce trait fut appliqué à la nouvelle cour de Buona-

Digitized by Google

parte: dans tout autre temps, il eût été très-déplacé. C'étoit vraiment du comique de révolution.

La marche de cette piece est lente; les peintures qui devroient être énergiques sont souvent foibles: on voit que l'auteur ne connoît que de réputation les personnages qu'il veut peindre, personnages qui sont trop vils, et sur-tout trop sérieux pour être avantageusement placés sur la scene comique. Le style manque en général de précision: on y retrouve parfois la douce élégance des premiers ouvrages de l'auteur, mais il n'en offre presque jamais ni la grace, ni le brillant.

Après cette comédie, qui n'eut qu'un foible succès, M. Collin d'Harleville rencontra un sujet plus conforme à son genre de talent, mais dont il ne tira point une piece qui pût être comparée, même de loin, à son chef-d'œuvre. Il eut le louable desir de relever la dignité de la vieillesse, à une époque où tout tendoit à la dégrader, et où Buonaparte affectoit de ne prodiguer les distinctions qu'à des jeunes gens dont le fol enthousiasme lui promettoit des esclaves dévoués. Tout en convenant que la comédie du Vieillard et des Jeunes Gens n'est ni *bien forte*, ni *bien dramatique*, et *que plus d'un personnage accessoire y est à peine esquissé*, l'auteur paroît avoir une prédilection particuliere pour cet ouvrage qu'il met au nombre de ses pieces favorites. Le public plus sévere ne porta pas tout-à-fait le même

Digitized by Google

jugement. L'intrigue qu'on va développer rapidement est, comme on le verra, foible et peu attachante; et le principal ressort manque de naturel et de vraisemblance.

Madame Merville, restée veuve et vivant dans le monde, a deux fils et une fille: Euphrasie est aussi réservée que ses freres sont étourdis. Lorsan, fat de meilleur ton que d'Héricourt, ami des jeunes gens, et un peu plus âgé qu'eux, les dirige et les gâte, de l'aveu de leur mere, qui est éblouie par ses manieres brillantes. Il veut épouser Euphrasie; madame Merville y consent parce qu'elle le croit riche; et les deux jeunes gens sont charmés que leur compagnon de plaisirs devienne leur beau-frere. M. de Naudé, âgé de plus de soixante ans, ancien ami de la famille, et protecteur d'Olivier, cousin d'Euphrasie, mais moins riche qu'elle, s'oppose aux prétentions de Lorsan. Dans un moment où le mariage va être décidé, n'ayant aucun moyen de l'empêcher, il prend le singulier parti de s'offrir lui-même pour épouser Euphrasie, qui le préféreroit à Lorsan, dont elle méprise la fatuité, mais qui aime en secret Olivier, jeune homme fort sage quoique un peu romanesque. Cette déclaration de M. de Naudé, grace au talent de l'auteur, n'a rien de ridicule: le vieillard est présenté sous des couleurs si aimables qu'on n'est pas étonné qu'une demoiselle sensée puisse l'épouser sans répugnance. Quelques momens avant cette

Digitized by Google

scene il entre, tenant à la main un bouquet de roses, qu'il partage entre les deux dames; et sur ce qu'un des jeunes gens lui demande ironiquement si une beauté lui a fait ce cadeau, il répond avec beaucoup de grace :

A mon âge,
On ne reçoit plus rien, on ose offrir encor.

Cependant il n'y a pas long-temps que Lorsan s'est permis d'afficher une femme mariée, et de faire un éclat en rompant avec elle : la famille de cette dame a porté ses plaintes à l'autorité, et la liberté du jeune homme est menacée. Au moment où M. de Naudé veut l'avertir du danger qui le menace, il est grièvement insulté par lui, un duel devient inévitable; et cependant le vieillard ne laisse pas de lui dire qu'il veut absolument le servir :

Venez, je veux d'abord servir vos intérêts,
Vous rendre libre, et puis nous nous battrons après.

Tel est le moyen dont se sert l'auteur pour que le spectateur soit dans l'incertitude sur le combat. Il n'est pas possible de dissimuler que ce principal ressort de la piece est vicieux, en ce que la générosité de M. de Naudé paroît affectée, et en ce que l'on voit trop clairement ce qui ne peut manquer d'arriver. Si M. de Naudé veut, malgré l'insulte qu'il vient de recevoir, prévenir les coups qui menacent son rival, il

Digitized by Google

ne doit pas l'en avertir, car c'est en quelque sorte le désarmer au moment du combat. Ce personnage détruit en outre tout le mérite de sa belle action, en s'expliquant mal à propos avec celui qui doit en être l'objet.

Comme on doit s'y attendre, le combat n'a pas lieu, et Lorsan, qui est redevable de sa liberté à M. de Naudé, devient son meilleur ami : il ne s'agit plus que de savoir auquel des deux Euphrasie accordera la préférence, car son indulgente mere lui a donné la liberté de décider entre les deux rivaux. Chacun doit avoir un entretien avec elle, et M. de Naudé, qui a encore une démarche à faire pour Lorsan, souffre que le jeune homme reçoive le premier cette faveur. L'entretien n'a aucun résultat : Euphrasie ne veut s'expliquer qu'avec M. de Naudé, à qui elle déclare son amour pour Olivier, secret que le clairvoyant vieillard avoit depuis long-temps pénétré. Madame Merville avoit consenti volontiers à donner sa fille à M. de Naudé, dans l'espérance d'un riche douaire; mais, en partageant sa fortune avec Olivier, il détruit toutes les objections de cette mere prudente. Ainsi Olivier devient l'époux d'Euphrasie, et Lorsan est congédié.

On voit que cette piece présente peu d'action, que le ressort principal manque entièrement son effet, et que les caracteres en général ne sont qu'esquissés. Olivier et Euphrasie ont le ton romanesque de tous

Digitized by Google

les amans de ce théâtre. Quelques traits vraiment comiques raniment cependant de temps à autre la langueur de cette longue comédie. La femme de chambre d'Euphrasie est également recherchée par le vieillard et par le jeune homme : elle croit que M. de Naudé lui payera richement ses services; et il se borne à lui répondre, en se moquant d'elle, qu'il l'estime trop pour mettre son zele à prix : un moment après Lorsan l'embrasse, au lieu de lui donner la récompense qu'elle attend; ce qui fait dire à la soubrette :

Pour m'enrichir, voyez le beau régime !
Le jeune homme m'embrasse, et le vieillard m'estime.

La scene la plus dramatique est celle où Jules, frere d'Euphrasie, âgé de dix-sept ans, et déja auteur d'un vaudeville, parlant de littérature sur le ton d'un critique consommé, juge les plus grands hommes avec des phrases toutes faites. *Je ne lis presque plus*, dit-il; *on ne fait rien de bon.* Aux objections qu'on lui adresse, il répond :

Les réputations ne m'en imposent gueres,
J'examine et je juge.

OLIVIER, *à Euphrasie.*

Oh! sans doute. Ecoutons :
Voici Jules qui va nous faire des leçons.

JULES.

Non, mais ce que je dis, je le prouve sans peine :

Digitized by Google

(*il prend un livre.*)

Par exemple, tenez... Je trouve La Fontaine...
La Fontaine est charmant; mais il est négligé,
Le bonhomme.

EUPHRASIE.

Voilà La Fontaine jugé.

JULES.

Des poëtes meilleurs dont le nom seul enflamme,
C'est Boileau, c'est Racine.

OLIVIER.

Oui.

JULES.

Boileau n'a point d'ame,
C'est dommage.

EUPHRASIE.

Et Racine?

JULES.

Ah! comme il parle au cœur!
Ses vers ont une grace, un charme... par malheur
Il est foible en ses plans. . . . .
. . . .

OLIVIER.

Tu ne nous parles point de Corneille?

JULES.

Sublime!
C'est le pere, en un mot... mais il a bien vieilli:
C'est comme ton Moliere, il tombe dans l'oubli.

OLIVIER.

Mais tous ces grands auteurs que d'abord tu nous vantes
Sont réduits presque à rien par tes notes savantes.

JULES.

On a le droit d'avoir un avis.

Digitized by Google

Il étoit impossible de mieux peindre la présomption des jeunes gens de cette époque. Grace à la lecture de quelques journaux, ils s'érigeoient en arbitres suprêmes de la littérature; et l'exaltation de leur amour-propre ne pouvoit être comparée qu'à leur profonde ignorance.

Les factions, ou plutôt les cotteries qui se sont formées dans les derniers temps, ont produit des prétentions beaucoup plus ridicules; et, s'il vivoit encore, M. Collin d'Harleville s'étonneroit des progrès qui ont été faits en vanité et en présomption, par les successeurs de ceux qu'il a si bien peints. Quelques jeunes gens endoctrinés, dirigés par des hommes qui veulent les faire servir à leurs projets ambitieux, et par conséquent gâtés et flattés par eux avec un excès qui passe même les vraisemblances dramatiques, se sont crus tout à coup des personnages importans, et se sont figurés qu'ils étoient appelés par leurs talens à dominer dans la société et dans la littérature. Quelques formules apprises à la hâte, quelques termes barbares tirés des universités allemandes, les ont convaincus que leur école pouvoit être comparée au Portique, à l'académie et aux autres sectes philosophiques qui ont successivement occupé la vaine curiosité des hommes. Quittant à peine les bancs des classes, il se sont mis à décider de tout, à trancher sur tout: des attaques aussi risibles qu'impuissantes ont été dirigées par eux contre les réputations le plus soli-

Digitized by Google

dement établies; et ils se sont flattés d'être devenus de grands littérateurs, pour avoir disputé ou obtenu quelques prix dans des académies qui, depuis bien des années, ne couronnent que la médiocrité. Les éloges que se prodiguent réciproquement les écoliers et les maîtres sont beaucoup plus comiques que ceux dont s'accablent, dans Moliere, Vadius et Trissotin. A entendre les premiers, les temps anciens et les temps modernes n'ont rien produit de comparables à des hommes dont ils estiment, au fond de l'ame, bien moins le talent que le crédit; à entendre les autres, on croiroit que la société va tout à coup se renouveler par une petite troupe de jeunes gens, dont ils veulent employer utilement l'enthousiasme, et qu'ils ne prisent qu'à raison de leur aveugle dévouement. Ainsi il y a tromperie des deux côtés; et ce qui rend la position fort piquante, c'est que l'intérêt rend également dupes et les chefs et les disciples. Au moins les jeunes gens peints par M. Collin d'Harleville avoient la vivacité et l'aimable insouciance de leur âge: leurs successeurs ont un sérieux et un égoïsme qui fait le contraste le plus singulier avec les goûts qu'ils devroient avoir naturellement: ils briguent les emplois où la présomption leur tient lieu d'expériences; il s'en trouve qui, avant trente ans, cumulent trois ou quatre places; et ces faveurs, jetées comme au hasard, entre une foule de concurrens, animent ceux qui n'ont rien, et les poussent à devenir de

Digitized by Google

plus en plus les dociles instrumens de ceux qui les emploient.

Si, contre toute apparence, ces originaux d'une espece nouvelle prennent quelque consistance dans le monde, ils appartiendront de droit au domaine de la comédie.

La piece intitulée : *Malice pour Malice,* parut plus gaie que le Vieillard et les Jeunes Gens. Une société réunie dans un château ne trouve rien de plus amusant que de se moquer des hôtes qui lui arrivent. Elle attend un jeune homme qui passe pour bon et crédule, et se propose de lui jouer tous les tours imaginables : heureusement ce jeune homme a beaucoup plus d'esprit qu'on ne lui en suppose; il devine le secret de toutes les espiègleries dont il est l'objet, et les fait tourner contre ceux qui les ont imaginées. Cette combinaison donne du mouvement à la piece qui seroit probablement restée au théâtre, si elle n'eût pas été trop longue, et si le rôle sentimental de la jeune personne sur laquelle l'auteur appelle l'intérêt, n'eût refroidi et ralenti l'action. Ce sujet étoit bien dans le genre de M. Collin d'Harleville; et l'on reconnoît dans les récits plaisans auxquels il donne lieu, le pinceau qui traça les tableaux fantastiques de l'Inconstant et de l'Homme aux Châteaux en Espagne. L'un des commensaux de cette maison, le grand ordonnateur de tous les divertissemens des maîtres, expose en peu de mots la théorie de l'art qu'il exerce :

Digitized by Google

Irai-je ici, d'un air vain, triomphant,
Grossir contre Raimond le nombre des complices,
Fatiguer son sommeil à force de malices,
L'éveiller en sursaut au bruit des pistolets?...
Que sais-je? en plein midi lui fermer les volets,
Pour qu'il se croie atteint d'une goutte sereine?
On voulant supposer qu'une attaque soudaine
L'a rendu sourd, ouvrir la bouche sans parler;
En sa présence encor, quoique absent, l'appeler,
Le battre même afin qu'il se croie invisible?
Tout cela qui jadis fut plaisant et risible,
Est usé, rebattu : puis c'est trop de moitié
Contre ce bon Raimond qui vraiment fait pitié;
Tourmenter de la sorte un être aussi crédule,
Plus que le patient c'est être ridicule.

Dans cette comédie, M. Collin d'Harleville attaqua, non sans quelque courage, un des travers alors les plus répandus. La plupart des nouveaux riches et des grands seigneurs de cette époque, devenus possesseurs de terres et de châteaux, n'exerçoient pas, comme ceux qu'ils avoient remplacés, une hospitalité loyale et désintéressée : au contraire ils faisoient presque tous payer cher aux inférieurs l'admission dans leur intimité. Autrefois un homme puissant auroit trouvé indigne de lui d'abuser de sa supériorité pour rendre ses hôtes les objets de ses divertissemens : alors plusieurs parvenus ne croyoient pouvoir mieux marquer celle qu'ils affectoient, qu'en mystifiant, ou faisant mystifier par leurs complaisans

Digitized by Google

d'anciennes connoissances, et souvent de vieux amis auxquels ils croyoient faire beaucoup d'honneur en les recevant pour se moquer d'eux. On voit jusqu'à quel point cette aristocratie nouvelle étoit préférable à l'ancienne; et l'on doit savoir gré à M. Collin d'Harleville d'en avoir fait le sujet d'une comédie, dans un temps où jamais les mystifications n'avoient été plus à la mode.

Après avoir peint les amusemens des grands du jour, l'auteur mit sur la scene les ridicules de ceux qui se flattoient d'avoir du crédit auprès d'eux. *Il veut tout faire*, est une piece en un acte, dont le principal personnage, possédé de la manie de recommander et de protéger, s'occupe en même temps des affaires les plus opposées, et n'en termine jamais aucune. Il n'y a point d'intrigue; et tout l'ouvrage se borne aux audiences que donne M. Polymaque. Les personnages les moins tristes sont deux commis de barriere auxquels il a promis la même place. Une dame que sa négligence expose à perdre un procès dont sa fortune dépend, joue l'un des principaux rôles, et ne répand, comme on le présume, aucun comique dans la piece. La scene qui auroit pu être la plus piquante est celle où Polymaque interrompt un couplet destiné à une actrice, pour terminer une lettre à un évêque, dans laquelle il lui recommande un desservant; mais cette scene même n'est qu'esquissée. Le style de cette petite piece étant élégant

Digitized by Google

et pur, on pourroit la lire avec plaisir, si le fond présentoit quelque comique ou quelque intérêt.

M. Collin d'Harleville voulut encore reproduire dans un nouvel ouvrage, les grands tableaux de mœurs dont il n'avoit saisi qu'un petit nombre de traits dans le Bon frere, et dans Malice pour Malice. Les Riches, piece qu'il n'osa mettre au théâtre, et dont sûrement Buonaparte n'eût pas souffert la représentation, offre dans l'intrigue et dans quelques caracteres, les défauts qui avoient été reprochés aux deux comédies précédentes : mais on y trouve des scenes dignes de rester comme un monument des travers qui régnoient alors dans ce qu'on appeloit la haute classe de la société. Un nouvel enrichi vient d'acheter un château, dans le parc duquel se trouve une petite maison habitée par un homme qui vit avec sa fille dans la plus profonde retraite. Cette demoiselle a inspiré de l'amour au fils du nouveau seigneur dont l'orgueilleuse épouse frémit au seul nom de mésalliance. Mais que les apparences sont trompeuses! L'homme qui paroît avoir une fortune si solide, n'est qu'un agioteur dont les affaires vont mal; et l'homme obscur qu'il méprise, vivant modestement par goût, possede de quoi réparer les mauvaises spéculations de son voisin. Le rapprochement des deux familles blesse la vraisemblance; et les amours romanesques des jeunes gens ne contribuent pas à donner du mouvement et de la

Digitized by Google

vie à l'action : l'ensemble de la piece est vicieux : mais les détails sont souvent aussi vrais que piquans.

L'auteur auroit pu approfondir une idée très comique que malheureusement il n'a fait qu'effleurer : c'est celle d'une femme-de-chambre qui forme sa maîtresse, et qui lui donne des leçons de bon ton. La soubrette, qui devroit être dans cette position, se borne à dire :

. . . . J'ai servi telle femme...
Etrange, et qui vraiment pour le ton, les façons,
Auroit bien pu de moi prendre quelques leçons,
Soit dit sans vanité. Je me ressouviens d'une
Qui, toute neuve encor pour sa grosse fortune,
Eut grand besoin de moi : je savois la guider;
Je lui disois comment il falloit commander;
Je lui donnois un peu de tournure, d'usage;
Et j'ai tout doucement réformé son langage.

La scene la plus remarquable est celle où l'un des fermiers vient renouveler son bail avec le nouveau maître. On sait qu'autrefois les seigneurs et les grands propriétaires, sur-tout dans les provinces, ménageoient infiniment ceux auxquels ils amodioient leurs terres, et que les fermiers se succédoient de pere en fils, et pendant des siecles dans la même propriété : ce qui établissoit entre les familles pauvres et les familles riches, des relations d'égards et d'affection, également douces et utiles pour les unes et pour les au-

Digitized by Google

tres. Il n'en étoit pas de même à l'époque que vouloit peindre M. Collin d'Harleville, et nous allons voir, dans une scene pleine de vérité, la maniere dont les paysans étoient traités par leurs nouveaux maîtres. M. Derval est sur le point de vendre sa terre à M. Duchemin, homme de la même especè que lui : ainsi c'est le dernier qui regle toutes les conditions du bail.

LE FERMIER.

Messieurs, excusez l'instance que j'ai faite.
J'ai si peu de loisir!

M. DUCHEMIN.

Rien n'est plus naturel.

LE FERMIER.

Je crains de me tromper : je ne sais pas lequel
De ces messieurs...

M. DERVAL.

C'est moi... c'est-à-dire...

LE FERMIER.

Ah ! mon maître !
Je suis bien enchanté...

M. DERVAL.

Mais je cesse de l'être.

LE FERMIER.

Comment?...

M. DERVAL.

Je vends ce bien : monsieur vient l'acheter;
Ainsi c'est avec lui que vous allez traiter.

LE FERMIER.

Alors, c'est différent.

M. DERVAL.

Eh! non, c'est tout de même :

Digitized by Google

Mon cher; monsieur et moi, nous n'avons qu'un système.

LE FERMIER.

J'entends bien, mais pourtant...

M. DUCHEMIN.

Abrégeons ce détail :
Bon-homme, vous venez renouveler un bail?

LE FERMIER.

Oui, monsieur; il expire à la saison prochaine,
On m'a toujours remis, et même cela gêne,
D'autant...

M. DUCHEMIN.

Votre fermage est de?...

LE FERMIER.

Cinq mille francs.
C'est beaucoup pour l'objet; et si je le reprends,
Je...

M. DUCHEMIN.

D'avance je sais ce que vous m'allez dire :
Mais voici ma réponse, et qui doit vous suffire.
Je veux quinze cents francs de plus que ce que j'ai :
Des contributions vous serez seul chargé;
Je reprends tous les bois : et, sans plus de paroles,
Pour pot de vin, j'aurai comptant trois cents pistoles.

LE FERMIER.

Quoi! vous voulez?...

M. DUCHEMIN.

Je veux qu'ici nous finissions :
Garderez-vous ma ferme à ces conditions?

LE FERMIER.

Monsieur ne parle pas sérieusement...

M. DUCHEMIN.

Pere!

Digitized by Google

Jamais je ne plaisante n traitant eune affaire.

LE FERMIER.

Quoi ! ces conditions ?...

M. DUCHEMIN.

Je n'y puis rien changer.

LE FERMIER.

De votre ferme alors pourrois-je me charger ?

M. DUCHEMIN.

Non ? tant pis.

LE FERMIER.

Il faudroit y mettre trop du nôtre.

M. DERVAL.

Bon ! si ce n'est pour lui, ce sera pour un autre.

LE FERMIER.

D'accord, mais pour cela, vous n'en serez pas mieux,
Car il ne manque point de gens ambitieux ;
Il en est au village, aussi bien qu'à la ville,
Ils vont sur le marché d'autrui, c'est bien facile ;
Mais quand il s'agira d'acquitter son loyer...

M. DUCHEMIN.

C'est mon affaire à moi... Je me ferai payer.

LE FERMIER.

Je payois, je peux dire, et même avant le terme.

M. DUCHEMIN.

Le jour suffit.

LE FERMIER.

Je quitte à regret cette ferme,
Je l'avouerai : j'y suis depuis bientôt trente ans ;
Je suis devenu pere, ici, de dix enfans,
Dont sept vivans ; j'allois y marier ma fille...

M. DUCHEMIN.

Je ne me mêle point d'affaires de famille.

Digitized by Google

M. DERVAL, *au fermier.*

De votre fille, lui, doit-il payer la dot?

LE FERMIER, *piqué, à M. Derval.*

Monsieur !...

M. DUCHEMIN.

J'ai dit mon prix, et c'est le dernier mot.

LE FERMIER.

Comment? c'est là, monsieur, le dernier mot?

M. DUCHEMIN.

Sans doute.

Et les faisances donc que j'oubliois! J'ajoute...
Deux cents livres de beurre et trois milliers de foin,
Et même...

LE FERMIER.

Ah! doucement, n'allez donc pas plus loin,
Car vous augmenteriez de minute en minute.

M. DUCHEMIN.

Mais c'est mon bien, je crois.

LE FERMIER.

Aussi point de dispute,
Monsieur, je vous le laisse.

M. DERVAL.

Eh! oui, chacun chez soi.

LE FERMIER.

Je vais me retirer dans une ferme à moi...

M. DUCHEMIN.

Fort bien.

LE FERMIER.

Qu'en mariage à mon fils j'ai donnée.
Ils ont été grêlés encore cette année;
Ils auroient tout perdu, les pauvres malheureux!
Sans les secours d'un homme... oh! mais bien généreux;

Digitized by Google

Ce brave monsieur-là ne s'est pas fait connoître ;
Mais j'ai toujours pensé que c'étoit l'ancien maître,
Celui d'avant...

M. DERVAL.

Qu'importe?

M. DUCHEMIN.

Oui, nous avons tout dit :
Puisque tu ne veux pas de ma ferme, il suffit.

LE FERMIER.

J'ai bien regret...

M. DUCHEMIN.

J'entends; mais j'ai d'autres affaires
Et point de temps à perdre.

LE FERMIER.

Et moi je n'en ai gueres.
Serviteur.

M. DUCHEMIN.

Adieu donc.

LE FERMIER.

Ah! si par-tout ailleurs
On ne traitoit pas mieux les pauvres laboureurs,
Adieu l'agriculture, et ce seroit dommage.

Il ne manque rien à cette peinture qui suffiroit pour répondre aux déclamations révolutionnaires dans lesquelles on a voulu persuader aux paysans qu'ils avoient beaucoup gagné au bouleversement des propriétés, et qu'il valoit mieux pour eux traiter avec des parvenus, enivrés tout-à-coup de leur prospérité, qu'avec des familles auxquelles une longue possession des richesses avoit appris, non-seulement à

Digitized by Google

n'en pas concevoir un sot orgueil, mais à en user avec générosité. Veut-on voir comment, dans un autre ouvrage, M. Collin d'Harleville peint les anciens seigneurs? Ce tableau fait le plus heureux contraste avec celui qui vient d'être esquissé; et il peut paroître étonnant que la police de Buonaparte l'ait toléré.

Au sein d'une féconde et riante campagne *
En un séjour paisible, et bien loin de Paris,
Où l'on trouvoit de bons, sinon de beaux esprits,
Un loyal chevalier et sa digne compagne,
Unis de cœur, doués de goût et de raison,
Chaque année au retour de l'arriere-saison,
Aimoient à réunir une estimable élite
De bons voisins, comme eux, pleins de sens, de mérite,
Passant la vie entiere en leurs vastes châteaux,
Bénis du pauvre, aimés de leurs heureux vassaux;
De l'honneur et de la nature
Suivant, de pere en fils, les primitives lois,
Patriarches françois, honorant à la fois
La noblesse et l'agriculture.

Pour le bonheur de la France, il reste encore de ces familles où se sont conservés la générosité et le désintéressement des anciennes mœurs; et c'est contre elles que de misérables libellistes cherchent encore à exciter la fureur populaire, en ressuscitant

* Les Lectures d'automne.

Digitized by Google

les expressions triviales qui furent, il y a vingt-cinq ans, le signal des proscriptions et des massacres.

J'ai parlé de toutes les comédies qui composent le recueil publié par M. Collin d'Harleville : peu de temps après sa mort, on retrouva, dans la boutique d'un épicier, une piece écrite de sa main, intitulée : Les Querelles des deux Freres, ou la Famille Bretonne. Il paroît que l'auteur l'avoit comprise, soit par mégarde, soit avec intention, parmi des papiers destinés à être brûlés ; et que sa gouvernante, au lieu de la détruire, prit le parti de la vendre. Les débris de cet ouvrage furent recueillis avec soin, et on le fit représenter sur le théâtre de l'Odéon, précédé d'un prologue de M. Andrieux. Le prologue, quoique d'un ami intime, ne rappelle que foiblement quelques traits du caractere et des goûts de M. Collin d'Harleville. La piece est agréable, et l'on y remarque même plus de rapidité et de mouvement que dans les dernieres comédies de l'auteur. Ce sujet rentroit bien dans le genre dont il n'auroit peut-être jamais dû s'écarter : trop foible pour faire bien ressortir des peintures de mœurs, il excelloit à retracer les affections domestiques. La Famille Bretonne, renfermée dans ce cadre étroit, mais qui ne manque pas d'agrément, offre quelques détails pleins de naturel, et qui excitent doucement le sourire. Le poëte auroit pu tirer parti d'une scene de dépit entre les deux amans, qui auroit fait un joli contraste avec la

Digitized by Google

réconciliation des deux freres. Malheureusement il n'a fait qu'indiquer cette situation; et l'on regrette le charme qu'il auroit pu si facilement y répandre. Le défaut capital de cette piece consiste en ce qu'il n'y a presque aucune nuance entre les caracteres des deux freres : aimant également la dispute, il est impossible qu'ils vivent un seul jour en paix; et le spectateur, qui desire toujours que le dénouement d'une comédie laisse heureux et tranquilles les personnages auxquels on a voulu l'intéresser, voit avec peine que les deux freres continuent à demeurer sous le même toit, et feroit volontiers des vœux pour qu'ils se séparassent sans se brouiller. La Famille Bretonne a obtenu quelques succès dans la nouveauté; mais le sujet n'est ni assez intéressant, ni assez comique pour qu'on puisse présumer qu'elle se maintienne au théâtre.

Il reste à dire quelques mots du style et de la maniere de M. Collin d'Harleville. Dans sa jeunesse, inspiré par une imagination brillante, il parut un digne éleve de l'ancienne école : ses vers avoient en général autant d'élégance que de précision; il savoit revêtir de couleurs charmantes les images les plus simples; et sa négligence apparente couvroit de savantes combinaisons poétiques. Plus tard, on lui reprocha une véritable négligence; on remarqua qu'il se laissoit aller à la facilité dangereuse que donne l'habitude de rimer : on se plaignit du grand nombre

Digitized by Google

d'idées communes qu'il sembloit trop souvent prodiguer sans choix ; et l'on trouva que les enjambemens dont il se faisoit fréquemment une ressource pour éluder les difficultés, dénaturoient la poésie, et donneroient bientôt à l'homme distingué qui en abusoit, des imitateurs qui n'auroient pas son talent. Malgré ces défauts, qui tenoient probablement à l'impossibilité où sa santé le mettoit de s'appliquer long-temps, il ne cessa point d'être attachant, même dans ses productions les plus foibles ; et tous ses écrits portent un cachet particulier d'amabilité et de douceur qui les feront vivre long-temps, sinon au théâtre, du moins parmi les amateurs éclairés de la bonne poésie.

Les mêmes défauts se retrouvent dans les pieces fugitives qui ne sont pas de la premiere jeunesse de l'auteur. Les plus remarquables de celles de son bon temps, sont *une Journée de Paris*, et *une Journée des Champs*. Dans la derniere, le poëte n'emploie pas de lieux communs, puisqu'il peint la campagne au milieu de l'hiver, et dans le moment où tout le monde la fuit : cependant, même à cette époque, son talent aimable la fait presque préférer à la ville.

Une de ces pieces les plus singulieres, pour le temps où elle fut composée, et pour la société devant qui elle fut lue, est un dialogue intitulé : *Les Trois Vertus*. Elle prouve que l'auteur, parvenu à un âge mûr, blâmoit les erreurs auxquelles sa jeunesse n'a-

Digitized by Google

voit pas été étrangere, et elle montre en lui un courage peu commun parmi les poëtes de cette époque. Il suppose qu'à la suite d'un souper fort leste, il fait à des convives philosophes l'apologie de la foi, de l'espérance, et de la charité. Qui croiroit que cette piece fut récitée par l'auteur à une séance publique de l'Institut, sous le Directoire, peu de temps après le 18 fructidor, le 15 germinal an 7? (4 avril 1799.) Le principe est posé dans ce vers heureux:

Croire, espérer, aimer, voilà tout l'homme.

Ensuite le poëte s'étend sur les trois Vertus : il ne présente, il est vrai, la foi que comme une vertu morale; mais la peinture de la charité est digne des plus grands éloges. Une femme observe que cette vertu n'est autre chose que de l'amour :

Non, votre amour n'est pas ma charité.
Cette tendresse, et légere et volage,
N'a qu'un printemps, la mienne n'a point d'âge,
Jamais ne s'use, et, loin de s'attiédir,
Semble plus vive à son dernier soupir.
Charmant d'ailleurs, l'amour est égoïste :
La charité ne respire, n'existe
Que pour autrui. L'amour veut de l'amour.
L'amitié même exige un doux retour;
La charité, plus pure en son essence,
Dispenseroit de la reconnoissance.
Que lui faut-il? elle aime pour aimer;
Et se nourrit et se sent consumer

Digitized by Google

De cette ardeur sans cesse renaissante.
Que l'on attaque une personne absente,
Qu'on la soupçonne : ah! sa voix la défend
Comme feroit son pere ou son enfant.
Vous la voyez chercher de préférence
Les lieux qu'habite ou détresse ou souffrance,
Et faire encor des heureux en chemin.
On la peignit *une bourse à la main* *.
Soit, mais son cœur, inépuisable source,
S'ouvre et s'épanche encor mieux que sa bourse;
Source plus douce, au sein de nos revers,
Qu'un peu d'eau vive au milieu des déserts.
S'il suffisoit d'aimer pour la bien peindre,
Je la peindrois : mais qui pourroit l'atteindre
Et la surprendre et la suivre en tous lieux,
Quand elle échappe et se dérobe aux yeux,
Quand d'une vie aux bienfaits consacrée
La moitié même est peut-être ignorée?
Le crime éclate et hautement agit:
C'est la vertu qui se cache et rougit,
Dont la pudeur craint le bruit et la pompe.
Aussi, combien le vulgaire se trompe!
Il croit le mal plus commun qu'il ne l'est:
La charité le répare et se tait.

Il n'est pas besoin de remarquer qu'une partie de l'auditoire traita cette piece de capucinade : mais si la majorité n'en admit pas les principes, elle ne put s'empêcher d'être touchée des traits sous lesquels

* Boileau, Lutrin, chant 6.

Digitized by Google

étoit peinte la charité, si différente de la stérile bienfaisance des philosophes.

M. Collin d'Harleville avoit fait partie de l'Institut dès le moment de sa formation. Au milieu des orages et des factions qui troublerent son existence paisible, et compromirent une fois sa sûreté, il resta presque étranger aux débats politiques. Les disputes le fatiguoient, et il cherchoit, mais en vain, à se dérober au monde, pour n'être pas distrait de ses douces rêveries. Cependant son caractere et son talent lui avoient fait des partisans et des admirateurs parmi les personnes de l'opinion la plus opposée, et il avoit, comme il le dit lui-même, *des amis d'un et d'autre côté**. A un âge où il auroit pu perfectionner le genre dans lequel il s'étoit essayé en peignant la Famille Bretonne, M. Collin d'Harleville fut attaqué d'une maladie de langueur qui ne lui permit plus aucun travail. Il mourut à Paris, le 24 février 1806.

---

* La paix.

Digitized by Google

ACTEURS.

FLORIMOND, Inconstant.
ÉLIANTE, jeune veuve angloise.
M. DOLBAN, oncle de Florimond.
LISETTE, suivante d'Éliante.
CRISPIN, valet-de-chambre de Florimond.
M. PADRIGE, l'hôte.

La scene est à Paris, dans un hôtel garni, appelé l'hôtel de Brest.

Digitized by Google



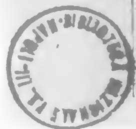
Digitized by Google

L'INCONSTANT.

H. Picou del. *Mancou Sculp.*

Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits?
— Aucun. Je ne pars plus. — Quoi? — J'ai changé d'avis.

Acte III. Sc. XII.



Digitized by Google

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.



Digitized by Google

L'INCONSTANT, COMÉDIE*.

ACTE PREMIER.

Le théâtre, pendant toute la piece, représente un salon.

SCENE PREMIERE.

FLORIMOND, *en uniforme*, CRISPIN.

FLORIMOND.

JE te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la premiere fois, il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois; mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris nous amene?

FLORIMOND.

D'honneur! jamais Paris ne me parut si beau.

---

* Cette piece fut d'abord jouée en cinq actes. *Voyez* la Notice sur Collin d'Harleville.

Digitized by Google

Quelle variété! c'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison?

FLORIMOND.

La garnison, Crispin? Je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez?...Quoi, monsieur, par un nouveau caprice?...

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire, en effet, votre persévérance:
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir:
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a sur-tout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit,
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Etoient aussi, je crois, semblables de figure.

Digitized by Google

Un seul mot, à la fois, fait hausser mille bras;
Un autre mot les fait retomber tous en bas:
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

Je pourrai changer d'habillement,
Et ne te mettrai plus...

CRISPIN.

Je vous plaignois, vraiment.
(*touchant l'habit de son maître.*)
Pauvre disgracié! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états! je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord...

FLORIMOND.

Oh! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi, Brest?...

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage?

FLORIMOND.

Eh bien! il reste là.

Digitized by Google

CRISPIN.

Mais Léonor?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille:
Vous la quittez, monsieur, le contrat fait, la veille ?

FLORIMOND.

Falloit-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

Là... sérieusement, vous refusez sa main?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure.

CRISPIN.

Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? Elle est jeune, d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, monsieur.

FLORIMOND.

C'est une enfant.

CRISPIN.

D'accord,
Mais une aimable enfant: elle est belle, bien faite...

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite.
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut:
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

Digitized by Google

CRISPIN.

C'est différent. J'aimois cette humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi parfois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaieté, vois-tu, me lasse et m'étourdit :
Qui rit à tout propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'étoit point votre affaire.
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais :
Bon ! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine ?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu ! tout ce qu'il lui plaira :
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui, moi ? bon Dieu ! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre,
Qui fume à chaque instant, et, tous les soirs d'hiver,
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer ?...
Laissons là pour jamais et le pere et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine. Est-elle assez gentille ?
Des défauts, elle en a ; mais elle a mille appas :
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas ;
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guere.
Enfin, elle n'a point de vieux marin pour pere.

Digitized by Google

Pauvre Justine! hélas! je lui donnai ma foi:
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi?

FLORIMOND.

Elle est déja peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différens du vôtre.
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela.

CRISPIN.

Fort bien; mais au moins, dites-moi
Pourquoi vous descendez dans un hôtel.

FLORIMOND.

Pourquoi?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait!

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui.
Je crus bien, l'an passé, que j'en mourrois d'ennui.
C'est un ordre, une regle en toute sa conduite;
Une assemblée hier, demain une visite;
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera:
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade!
Et puis sa politique, et sa double ambassade;

Digitized by Google

Car tu sais que mon oncle étoit ambassadeur.
J'essuyois des récits... mais d'une pesanteur!
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux est banni:
Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble,
Entiere liberté. Le soir, on se rassemble:
L'hôtel forme lui seul une société;
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

CRISPIN.

On vient; de cet hôtel c'est sans doute le maître.

SCENE II.

FLORIMOND, CRISPIN, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, *avec force révérences.*

Ma visite, monsieur, vous dérange peut-être;
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir:
J'étois absent alors: j'ai cru de mon devoir
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

Je sais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, *lui rendant ses révérences.*

Monsieur.

M. PADRIGE, *à Florimond*

De mon hôtel êtes-vous satisfait?

Digitized by Google

FLORIMOND.

Très fort.

M. PADRIGE.

Vous le trouvez honnête?

FLORIMOND.

Tout-à-fait.

M. PADRIGE.

Et votre appartement commode?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très commode.

CRISPIN.

Pourtant ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

M. PADRIGE.

Je vous suis obligé.
Il le faut avouer, je n'ai rien négligé
Pour réunir ici l'utile et l'agréable;
Et vous voyez...

CRISPIN.

Au fait: avez-vous bonne table?

M. PADRIGE, *à Florimond.*

Sans vanité, monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guere ici que des gens tels que vous.

CRISPIN, *s'inclinant.*

Ah!...

M. PADRIGE.

Des Bretons, sur-tout. C'est Brest qui m'a vu naître,
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connoître

Digitized by Google

Assez de monde : aussi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi ;
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon monsieur Padrige a l'air d'un galant homme.

M. PADRIGE.

Monsieur... vient donc de Brest?

FLORIMOND.

Oui.

M. PADRIGE.

J'ai, dans ce moment,
Une dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment?...

M. PADRIGE.

Une Angloise.

FLORIMOND.

Une Angloise?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur, très jolie,
Pour tout dire, en un mot, une dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans ; Lisette m'a dit tout.

CRISPIN.

Lisette ! Cette Angloise a donc une suivante ?

M. PADRIGE.

Eh, oui ! je l'ai donnée à madame...

CRISPIN.

Et charmante,
Sans doute?

Digitized by Google

M. PADRIGE.

On ne peut plus.

CRISPIN.

Je vois ce qui m'attend :
Cette Lisette-là va me rendre inconstant.

FLORIMOND.

Eh! mais... à tous ces traits je crois la reconnoître :
Car... depuis quinze jours elle est ici peut-être?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà : c'est elle assurément,
C'est Eliante même.

M. PADRIGE.

Eh! monsieur, justement.

FLORIMOND.

Eliante en ces lieux! Rencontre inespérée!
Conduisez-moi chez elle.

M. PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée;
Mais bientôt...

FLORIMOND.

Ah! bon Dieu! laissez-nous; il suffit :
Je l'attends.

(M. Padrige sort.)

Digitized by Google

SCENE III.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

J'ose à peine en croire son récit.
Rencontrer en ces lieux l'adorable Eliante!
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante?

CRISPIN.

Pardon : de vos transports je suis un peu surpris.
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une dame Eliante; et je sais que la dame
N'étoit pas insensible à votre tendre flamme;
Mais enfin, quinze jours au moins sont révolus,
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai : l'amour, sur-tout dans sa naissance,
Ne tient guere, chez moi, contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris : elle part.
Je tiens bon... quatre jours; mais enfin le hasard
M'offre au marin; bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre : au fond, Léonor est jolie...
Que te dirai-je, moi? Je la vis, je lui plus :
Eliante étoit loin, et je n'y songeai plus...
Je la retrouve enfin, grace au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester long-temps vide.

FLORIMOND.

Ni moi long-temps en place. Elle est sortie; alors,

Digitized by Google

Je ne l'attendrai point.

CRISPIN.

Je le crois bien.

FLORIMOND.

Je sors.
Je vais courir un peu : demeure, toi.

(*Il sort.*)

CRISPIN.

Quel maître!
Le vif-argent n'est pas... Mais que vois-je paroître?
Seroit-ce?...

SCENE IV.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à part.*

Elle a vraiment un fort joli minois.
La peste!

LISETTE, *de loin, à part aussi.*

Ce garçon m'observe en tapinois.
Au fait, il n'est pas mal.

CRISPIN, *haut.*

De l'aimable Eliante
Ai-je l'honneur de voir l'adorable suivante?

LISETTE.

Elle-même, monsieur.

CRISPIN, *à part.*

Justine n'est pas mieux.

Digitized by Google

LISETTE.

Monsieur... Cet officier qui descend en ces lieux,
Seroit-il votre maître?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille;
Mais le mot de monsieur a blessé mon oreille.
Appelez-moi Crispin; car je suis sans façon.
On vous nomme Lisette?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Dieu! le joli nom!

(*à part.*)

Justine n'avoit pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, *embarrassé.*

Oh! rien... C'est une enfant, que je connus jadis...
La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressembloit; Justine étoit jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimoit à la folie.
Mais, de grace, laissons Justine de côté,
Parlons de vous.

LISETTE.

Hé bien?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et sur-tout les Lisettes;
Mais je n'ai point encor rencontré de minois

Digitized by Google

Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien!

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre;
Que le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... ma foi, je rends grace au hasard.
(*à part.*)
Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante?

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même :
Moi, j'y vais rondement; en trois mots, je vous aime.
Vous riez; c'est bon signe : oh! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seroient bientôt d'accord.

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite :
Je n'aurois jamais cru qu'on pût aimer si vîte.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris; car enfin, sans orgueil,
Aux filles j'ai toujours plu du premier coup d'œil.

LISETTE.

Peste!

CRISPIN.

J'entends mon maître.

Digitized by Google

SCENE V.

CRISPIN, LISETTE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Ah! madame Eliante
Est-elle de retour?

CRISPIN.

Non : voici sa suivante
Qui me disoit...

LISETTE.

Madame avant peu va rentrer;
Je le suppose.

FLORIMOND.

O Dieu! Mais quand puis-je espérer?...

LISETTE.

Avant une heure, au plus.

FLORIMOND.

Eh! n'est-ce rien qu'une heure?
Une heure sans la voir! il faudra que j'en meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé.
J'ai vîte écrit deux mots et laissé mon adresse;
Puis, je suis accouru pour revoir ta maîtresse :
Hé bien! il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, monsieur, songez à votre amour.

(Elle le salue, sourit à Crispin, et sort.)

Digitized by Google

SCENE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns! Ce chevalier d'Arliere
Me force à l'écouter, la tête à la portiere.
A quatre pas de là, c'est un autre embarras;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart d'heure au détour d'une rue.
O quel fracas! bon Dieu! Quelle affreuse cohue!
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt c'étoit un paradis.
« L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
« De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle: »
C'étoient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit...
J'en conviens: mais au fond, de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et ses vaines délices
N'offrent qu'illusions, et que beautés factices;
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté;
Et, sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, monsieur? Ah! quel blasphême énorme!
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour?

Digitized by Google

Ce sont nouveaux plaisirs qui regnent tour à tour.

FLORIMOND.

Je le veux; mais au fond, ils composent à peine
Une semaine au plus; eh bien! chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau :
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, opéra, comédie...,
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends : de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh! que la vie ici soit uniforme ou non,
Qu'importe? il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange; on mange, on boit, on dort:
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi : qu'attends-tu là?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

FLORIMOND.

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire: « Allons, monsieur, commandez-moi. »
Du matin jusqu'au soir... quelle pénible tâche!
Il faut, quoi qu'on en ait, commander sans relâche.
Quand j'y songe, morbleu! je ne puis sans courroux,
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.
(*il s'assied et rêve.*)
Ce Crispin me déplaît. Monsieur fait le capable:
Vos ordres!... Il commence à m'être insupportable.
Depuis un mois pourtant ce visage est chez moi:
Je n'en gardai jamais aussi long-temps... ma foi,
Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.
(*il se leve et appelle.*)
Crispin!... O le sot nom!

SCENE VIII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur.

FLORIMOND, *à part.*

La sotte face!

(*haut.*)
De tes gages, Crispin, dis-moi ce qu'il t'est dû.

Digitized by Google

CRISPIN.

Ah! monsieur...

FLORIMOND.

Parle donc.

CRISPIN.

Monsieur!...

FLORIMOND.

Parleras-tu?

CRISPIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND, *le payant.*

Tiens. Veux-tu bien sortir?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Hé bien!

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé; sors.

CRISPIN.

Fort bien; mais où faut-il aller?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN.

Eh! mais... Expliquez-vous de grâce...

FLORIMOND, *impatienté.*

Quoi! tu ne comprends pas, maraud, que je te chasse?

Digitized by Google

CRISPIN.

Plaît-il! Vous me chassez? Qui, moi, monsieur?

FLORIMOND.

Oui, toi.

CRISPIN.

Moi?

FLORIMOND.

Toi-même.

CRISPIN.

Allons donc! Vous vous moquez de moi.

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raison? Elle est un peu subite.

FLORIMOND.

La raison, c'est qu'il faut t'en aller au plus vîte;
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous?

FLORIMOND.

Parce que... je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'est pas raisonner, que parler de la sorte.
Je le comprends fort bien; vous voulez que je sorte:
Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez.
Si j'ai failli, du moins, dites-le moi; parlez.

FLORIMOND.

Avec ses questions, ce bavard-là m'excède:
Tu... tu m'as...

Digitized by Google

CRISPIN.

Voulez-vous, monsieur, que je vous aide?

FLORIMOND.

Puisque monsieur Crispin demande des raisons...

CRISPIN.

Oui, monsieur, une seule.

FLORIMOND.

Eh bien! nous le chassons,
Afin de ne plus voir sa maussade figure.

CRISPIN.

Maussade? le reproche est nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens:
Même elle m'a valu des propos obligeans.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop: je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf, qu'il soit maussade ou beau;
Qu'importe, enfin, pourvu qu'un valet soit fidele,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zele?
Sans me vanter, monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît?

FLORIMOND.

Elle est trop uniforme:

Digitized by Google

J'aime qu'à mon humeur un valet se conforme.
Toi, tu me sers toujours avec le même soin;
Toujours auprès de moi je te trouve au besoin;
Jamais...
(*Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier, et à l'air d'écrire sur son genou.*)
Que fais-tu là?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, monsieur, par delà mes mérites,
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat:
Signez.
(*il lui présente la plume et le papier.*)

FLORIMOND.

Oh! c'en est trop. Sais-tu bien, maître fat,
Qu'à la fin?...

CRISPIN.

Serviteur.
(*à part, en s'en allant.*)
Trouvons un stratagême
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCENE IX.

FLORIMOND.

On a bien de la peine à chasser un valet.
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est point si laid.
Mais j'étois las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.

Digitized by Google

Elle ne revient point : allons, je vais courir,
Voir mes amis. Valmont le premier vient s'offrir;
Oui...

SCENE X.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Te voilà !...

FLORIMOND.

Mon oncle!... Ah! permettez de grace...
Cher oncle! Après un mois, c'est donc vous que j'embrasse!

M. DOLBAN.

Je voudrois, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colere.

FLORIMOND.

En quoi donc, par hasard, ai-je pu vous déplaire?

M. DOLBAN.

En quoi? belle demande! Avoir un oncle ici,
Et descendre plutôt dans un hôtel garni!
A cette indifférence aurois-je dû m'attendre?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre;
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour, à toute heure.

M. DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour;

Digitized by Google

Car, dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour
Ton histoire de Brest et ton double caprice :
Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service?

FLORIMOND.

Le service en un mot n'est point du tout mon fait.

M. DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc?...

M. DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta derniere fuite;
Et pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! Oh! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

M. DOLBAN.

Cette précaution est tout-à-fait nouvelle :
En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle?
Depuis la robe, enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?
Tour à tour la finance, et l'église et l'épée...
Que sais-je? la moitié m'en est même échappée :
Vingt états de la sorte ont été parcourus ;
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,

Digitized by Google

C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connoître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé :
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état : j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudroit-il alors
Végéter sans desirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

M. DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je? Au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire...
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état : pourquoi? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté :
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts, il échappe; il faut qu'il se promene;

Digitized by Google

Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il seroit bien étrange
Qu'il fût seul immobile; autour de lui tout change:
La terre se dépouille, et bientôt reverdit;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je? en moins d'un jour tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

M. DOLBAN.

De la frivolité digne panégyriste!

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste?

M. DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami, je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Esperes-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi, qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,
Effleurer chaque état; qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux qu'un simple passager?
Digne emploi des talens qu'en toi le ciel fit naître!
Avec tant de moyens de te faire connoître,
Tu seras donc connu par ta légèreté!
Ah! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état méprisable rebut,

Digitized by Google

Désœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,
Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrege le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos sombres présages;
Etalez à plaisir les plus noires images;
Pourquoi? parce qu'on est un tant soit peu léger.
(*après un moment de silence.*)
Quoi qu'il en soit, je crois que je m'en vais changer.

M. DOLBAN.

Bon.

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

DOLBAN.

Depuis combien de temps déja?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

M. DOLBAN, *en souriant.*

Ah! fort bien.

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il est passé le temps des folles amourettes:
Un feu réel succede à ces vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin pour la premiere fois.

M. DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet je le crois.
Quelle est donc la personne?

Digitized by Google

FLORIMOND.

Elle a nom Eliante.
C'est une veuve angloise, une femme charmante :
Je ne vous parle pas de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle;
Mais, je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix :
Pour les frivolités c'est ce noble mépris,
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même; enfin c'est tout son caractere.

M. DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connoître en un jour?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue,
Et mon cœur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

M. DOLBAN.

Elle est riche?

FLORIMOND.

Très riche.

M. DOLBAN.

Et de haute naissance?

FLORIMOND.

Oh! très haute.

M. DOLBAN.

En effet, une telle alliance
Me semble... Ecoute : il faut ne rien faire à demi.

Digitized by Google

L'ambassadeur de Londre est mon meilleur ami;
Je vais le consulter; et si le témoignage
Qu'il rendra d'Eliante est à son avantage,
Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle, et plutôt aujourd'hui que demain.

M. DOLBAN.

Tu vas m'attendre?

FLORIMOND.

Non, je vais rendre visite
A mon ami Valmont; mais je reviens bien vîte.

M. DOLBAN, *d'un ton sententieux.*

Je l'avois toujours dit : son cœur se fixera;
Attendons; tôt ou tard, son heure arrivera;
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, *très vivement, et en reconduisant son oncle.*

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle; et mon heure est enfin arrivée.

(M. Dolban sort.)

SCENE XI.

FLORIMOND.

En rencontre, aujourd'hui, je suis vraiment heureux.
Pas encor de retour!... Mais quel désert affreux!
Cet hôtel est peuplé de gens peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez moi,

Digitized by Google

J'avois à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçois?
Des livres!... Je n'ai plus besoin de compagnie :
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien, en effet, de si délicieux?
Cela tient lieu d'amis, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser!...

(il prend un livre et regarde sur le dos.)

Ah, ah! c'est La Bruyere.
J'en fais beaucoup de cas : lisons un caractere.

(il lit à l'ouverture du livre.)

« Un homme inégal n'est pas un seul homme; ce
« sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a
« de nouveaux goûts et de manieres différentes. Il est
« à chaque moment ce qu'il n'étoit point; et il va être
« bientôt ce qu'il n'a jamais été. Il se succede à lui-
« même *. »

Où donc a-t-il trouvé ce caractere-là?
Jeux d'esprit; tout le livre est fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose :
Aussi bien je suis las de lire de la prose.
Les vers, tout à la fois, charment l'œil et l'esprit;
Par sa diversité la rime réjouit.
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

(il prend un autre livre.)

Boileau!... Bon, celui-là. J'aime fort la satire.

(il lit de même à l'ouverture du livre.)

« Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;

---

* Chapitre IX. *De l'Homme.*

Digitized by Google

« Il condamne au matin ses sentimens du soir:
« Importun à tout autre, à soi-même incommode,
« Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode:
« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc,
« Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc *...
(il jette le livre sur la table.)
L'insolent! c'est assez; et puis, dans un auteur,
La satire, à coup sûr, décele un mauvais cœur:
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son
M'apporte, à point nommé, le mortel unisson!
Mais, d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide:
Car enfin, feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez par-tout de la prose, ou des vers.
(il s'assied, tout accablé.)
Tout à la fois conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude!... Aussi, dans cette ville,
Je n'avois qu'un valet pour me désennuyer;
Et je m'avise encor de le congédier...
Mais j'entends... Oui...

SCENE XII.

FLORIMOND, ELIANTE.

FLORIMOND, *courant vers Eliante.*
C'est vous, ô ma chere Eliante!...

---

* Satire 8.

Pardonnez aux transports d'une ame impatiente,
Madame.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai? Florimond en ces lieux.
A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grace, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune, ou si l'amour doit ainsi se nommer,
Je n'en ai qu'une seule, et c'est de vous aimer.

ÉLIANTE.

Mais, ma demeure, enfin, qui vous a pu l'apprendre?

FLORIMOND.

Eh! Madame, mon cœur pouvoit-il s'y méprendre?
Le sort en cet hôtel ne m'eût pas amené,
Qu'avant la fin du jour, je l'aurois deviné.

ÉLIANTE.

Avec mes questions, je vais être indiscrette:
Mais, encore une seule, et je suis satisfaite.
Comment avez-vous pu quitter la garnison?

FLORIMOND.

En quittant le service.

ÉLIANTE.

Ah!... pour quelle raison?

FLORIMOND.

Eh! mais... C'est que d'abord le service m'ennuie;
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie...
Hors la vôtre : comblez mes souhaits les plus doux:
Je suis tout à l'amour, madame, et tout à vous.
Oui, sous vos seules lois je fais gloire de vivre:

Digitized by Google

Vous voyagez ; par-tout je suis prêt à vous suivre ;
Vous retournez à Londre, et j'en suis citoyen :
Votre pays, madame, est désormais le mien.

ÉLIANTE.

Je ressens tout le prix d'un pareil sacrifice...
Pardon ; j'ai cru vous voir très content du service.

FLORIMOND.

Ah ! vous étiez à Brest alors, et je m'y plus :
Mais l'ennui regne aux lieux que vous n'habitez plus.

ÉLIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez-vous crue exempte ?
Aurois-je été de Brest aussi long-temps absente,
Si l'affaire, qui seule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût su m'y retenir ?
Ils m'ont paru bien longs ! et distraite, isolée,
Au milieu de Paris, j'étois comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je ! Vous m'auriez quelquefois regretté ?
Je ne méritois pas cet excès de bonté.

ÉLIANTE.

Mais vous faisiez de même : au moins j'aime à le croire.
Je me disois : « Je suis présente à sa mémoire ;
« Sans doute, il songe à moi comme je songe à lui. »
Cette douce pensée allégeoit mon ennui.

FLORIMOND, *à part.*

Chaque mot qu'elle dit ne sert qu'à me confondre.
(*haut, et avec beaucoup d'embarras.*)
Ah ! quel monstre, en effet, pourroit ne pas répondre...
A ces doux sentimens ?... Oui, madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais le plus tendre retour...

Digitized by Google

ÉLIANTE.

Eh! que me font, monsieur, tous les sermens du monde?
Sur de meilleurs garans ma tendresse se fonde :
J'en crois votre ame franche, exempte de détours,
Qui toujours se peignit en vos moindres discours...

FLORIMOND, *toujours avec embarras.*

C'en est trop... Vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame; et quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'est que j'aime en effet, et de toute mon ame.

ÉLIANTE.

Ah! je vous crois sans peine.

SCENE XIII.

FLORIMOND, ELIANTE, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, *une serviette à la main.*

On a servi, madame.

ÉLIANTE, *à Florimond.*

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble;
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

(*Il donne la main à Eliante, et sort avec elle.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE.

Comme depuis tantôt son front s'est éclairci!
Et comme de sa voix le son s'est adouci!
J'avois cru jusqu'ici son chagrin incurable;
Mais monsieur Florimond est un homme admirable.
Hai... Son valet Crispin me revient fort aussi.
S'il pouvoit deviner que je suis seule ici?
On vient... Ce n'est pas lui.

(*Elle veut sortir.*)

SCENE II.

LISETTE, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, *la retenant.*

Ma belle demoiselle,
Ecoutez donc un peu : savez-vous la nouvelle?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

Digitized by Google

M. PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Eh bien,
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant?

M. PADRIGE.

Rassurez-vous, de grace;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvois fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi monsieur le chasse ainsi?

M. PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrois bien que Crispin est fidele.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

M. PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur...

LISETTE, *avec dépit.*

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera long-temps un aussi bon valet.

M. PADRIGE.

Mais je le crois trouvé : je connois un sujet
Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le desire.

Digitized by Google

M. PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire ;
Car je suis en colere, et je m'emporterois.
(*elle sort.*)

M. PADRIGE.

Adieu donc. Ce Crispin lui cause des regrets :
Mais bon! son successeur consolera la belle.

SCENE III.

M. PADRIGE, FLORIMOND.

M. PADRIGE.

Monsieur, je viens vous faire une offre.

FLORIMOND.

Ah! quelle est-elle?

M. PADRIGE.

Vous êtes sans laquais, m'a-t-on dit.

FLORIMOND.

Il est vrai.
Je m'en aperçois bien; et j'ai fait un essai...
De m'habiller tout seul; tant mieux : car mon systême
Est qu'on seroit heureux de se servir soi-même.
Cependant vous venez?...

M. PADRIGE.

Dussé-je être importun,
Si monsieur désiroit un laquais, j'en sais un...

FLORIMOND.

Importun? Au contraire, et votre offre m'oblige.

Digitized by Google

Donnez; de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

M. PADRIGE.

Ah!... j'ai bien votre fait.

FLORIMOND.

Bon.

M. PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret,
Honnête homme sur-tout.

FLORIMOND.

Eh! voilà mon affaire.

M. PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eut pas su vous plaire,
J'en avois un autre.

FLORIMOND.

Ah!... Cet autre, quel est-il?

M. PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

De la toilette il connoît les finesses;
Il n'a servi qu'abbés, que petites-maîtresses:
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

M. PADRIGE, *à part.*

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cher.

Digitized by Google

M. PADRIGE.

J'aurois pu vous parler d'un autre domestique;
Mais j'ai craint que monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc est un musicien?

M. PADRIGE.

Oui, fort habile: il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

M. PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître, il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh! c'est un homme rare.

M. PADRIGE.

Ce n'est pas tout; il a le plus joli gosier:
Sa voix aux instrumens saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo! voilà mon homme: allons vîte, qu'il vienne.

M. PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il vous convienne?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh! non, je m'y tiendrai.

M. PADRIGE, *à part*, *voyant venir Crispin.*

Diable! un autre paroît.

Digitized by Google

SCENE IV.

FLORIMOND, M. PADRIGE, CRISPIN,
en habit de baigneur.

CRISPIN, *à part, de loin.*
Ferme, Crispin : monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.
Qu'est-ce?

CRISPIN, *avec l'accent gascon.*
C'est moi, monseu.

FLORIMOND.
Que cherchez-vous?

CRISPIN.
Un maître.

FLORIMOND.
(*à part.*) (*haut.*)
Ce garçon-là me plaît. Padrige, laissez-nous.

M. PADRIGE, *bas à Crispin...*
Monsieur aime à changer.

CRISPIN, *bas aussi.*
Jé lé sais mieux qué vous.

M. PADRIGE, *à Florimond.*
Et ce laquais, faut-il?...

FLORIMOND.
Non, ce n'est pas la peine.

M. PADRIGE, *à part, en s'en allant.*
Tant mieux : il n'auroit pas achevé la semaine.

Digitized by Google

SCENE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme?

CRISPIN, *toujours avec l'accent gascon.*

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

La Fleur!

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honneur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc?

CRISPIN.

De chez un ancien militaire.

FLORIMOND.

Quel homme?

CRISPIN.

Eh mais, il est d'un fort bon caractere.
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encor je voudrois le servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

Digitized by Google

CRISPIN.

Il né mé l'a pas dite,
Monseu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'est pas inconnu.

CRISPIN.

Mais... quéque part aussi... jé crois vous avoir vu.

FLORIMOND.

Eh mais...

CRISPIN, *à part.*

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'est-ce pas toi?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'est toi, Crispin.

CRISPIN, *reprenant sa voix naturelle.*

Non pas, mon ancien maître;
Ce n'est plus lui: Crispin n'étoit point votre fait;
Il n'étoit plus le mien, et je m'en suis défait.

FLORIMOND.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Mais, monsieur, franchement, pour vous plaire,
J'ai d'un peu de folie orné mon caractere.
D'abord, d'un autre nom j'ai trouvé le secret,
Et je me doutois bien que ce nom vous plairoit.
J'ai, dépouillant ma cape, et mes gants, et ma veste,
Pris d'un valet de chambre et l'habit et le geste;

Digitized by Google

J'ai mis bas la bottine, et chaussé l'escarpin :
Vous voyez bien, monsieur, que ce n'est plus Crispin.

FLORIMOND.

Le stratagême est neuf, et ne peut me déplaire.

CRISPIN.

Oh! vous me reprendrez : car je suis votre affaire.
J'ai senti que j'avois mérité mon congé;
Mais je suis jeune encor : j'ai tout-à-coup changé
De manieres, de ton, et presque de visage.

FLORIMOND.

Tant mieux.

CRISPIN.

Crispin, dit-on, s'avisoit d'être sage.
Le faquin! Oh, la Fleur est un franc libertin :
C'étoit un buveur d'eau que ce monsieur Crispin.
Le fat! La Fleur boit sec. J'ai su que l'imbécile,
Valet officieux, souple, exact et docile,
Couroit au moindre signe, et servoit rondement.
Patience : la Fleur est un bon garnement
Qui vous fera par jour donner cent fois au diable.
Mais on m'a dit encore un trait plus pitoyable :
Il se donnoit les airs d'être honnête homme; fi!

FLORIMOND.

Oh, j'entends que la Fleur le soit.

CRISPIN.

Cela suffit.
Hé bien!

FLORIMOND.

Je te reprends. Mais si tu veux qu'on t'aime,
Plus de Crispin.

Digitized by Google

CRISPIN.

Parbleu! n'en parlez plus vous-même.
Parlons plutôt ici, parlons de vos amours :
Eliante, monsieur, vous plaît-elle toujours ?

FLORIMOND, *avec embarras.*

Pourquoi me rappeler le nom de cette dame?
Il m'afflige, et de plus m'accuse au fond de l'ame...
Elle étoit estimable, et j'en tombe d'accord...
Oh! je ne change pas, et je l'estime encore...
Et tu me fais songer que, dans ce moment même,
Mon oncle, qui toujours suppose que je l'aime,
Fait à ce sujet-là des démarches pour moi....
Mais enfin, à mon âge, est-on maître de soi?
Que veux-tu?... De mon cœur je suis la douce pente;
J'aime, la Fleur, j'adore une fille charmante.

CRISPIN.

Bon!

FLORIMOND.

La sœur de Valmont, que je quitte à l'instant.

CRISPIN.

A tous vos traits, monsieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, moi-même :
Nouveau César, je viens, je la vois et je l'aime.

CRISPIN.

Et pourroit-on savoir?...

FLORIMOND.

Le voici sans détour.
J'entretenois Valmont de mon nouvel amour :
Tandis qu'à ses transports mon ame s'abandonne,

Digitized by Google

On ouvre... J'aperçois une jeune personne...
Divine : son maintien, ses graces, sa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle sa sœur :
Moi, j'ignorois qu'il eût une sœur aussi chere :
Elle étoit au couvent quand je connus son frere.
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit;
Et je répondrois bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle ame :
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme?
Elle sortit bientôt, et je l'aimois déja.

CRISPIN.

Quoi! si vîte?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup d'œil m'engagea.
Mais, vois-tu? cette chaîne est la mieux assortie :
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.
Souvent l'on est d'avance unis, sans le savoir,
Et l'on n'a, pour s'aimer, besoin que de se voir :
Voilà comment ici la chose est arrivée.

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encore. Ils ont quelques instans
Parlé tout bas : j'admire et me tais; mais j'entends
Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne.
« Ah! dis-je, permettez que je vous accompagne.
« Volontiers, dit Valmont; mais, pendant quinze jours,
« Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours? »
J'insiste, on y consent; je suis de la partie.

Digitized by Google

CRISPIN.

Courage. Allons, monsieur, vive la sympathie!

FLORIMOND.

Ah! la Fleur, quel plaisir je me promets d'avoir!
Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espere, je l'avoue, amant discret, fidele,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchans aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encor plus tendre,
Que d'aimer tôt ou tard on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours,
Tout, le charme puissant de la nature entiére,
Pénetre, amollit l'ame, et l'ame la plus fiere.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer:
On est tout à l'objet qui nous a su charmer.
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles...
(Car à chaque pas, là, vous trouvez des modeles,)
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun;
Et tous deux... mais que dis-je? alors, on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre;
Et quelque jour, monsieur, assis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergere du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris! mais j'étois fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs;

Digitized by Google

Mille jeux innocens partagent tes loisirs.
Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore;
Ton œil, à chaque pas, voit la nature éclore;
Ta femme est belle, sage, et tes enfans nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que la Fleur vous imite:
Le diable étoit plus vieux quand il se fit hermite.
Et puis, vous connoissez le bon monsieur Dolban;
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui qui, pour l'autre hymen (car c'est vous qui le dites,)
S'occupe en ce moment à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh! que m'importe? aussi pourquoi se presser tant?
Voyez, ne pouvoit-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle; il prend tout à la lettre:
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *et cætera;*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourroit venir; et, de peur d'incartade,
Je sôrs, moi... mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Eliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

(*il prête l'oreille.*)

C'est elle-même. Dieu! quel pénible martyre!
Comment l'aborderai-je, et que lui vais-je dire?

Digitized by Google

(il rêve un moment.)

Je lui vais dire, moi, la chose comme elle est;
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît:
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.

(à Crispin.)

Laisse-nous.

(Crispin sort.)

SCENE VI.

FLORIMOND, ELIANTE.

ELIANTE, *voyant Florimond.*

Ah, monsieur!...

FLORIMOND, *avec beaucoup d'embarras.*

Pardon... il faut, madame...

(à part.)

Je ne puis plus long-temps... Mais non. Un tel aveu
Seroit trop dur: il faut le préparer un peu;

(haut.)

J'y vais songer. Madame... excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.

(Il sort très précipitamment.)

SCENE VII.

ELIANTE.

Qu'entend-il par ces mots et par ce brusque adieu?
On diroit qu'il a peine à me faire un aveu...

Digitized by Google

Dieu! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachoit toute la honte?...
Si c'étoit... On le dit inconstant et léger...
Je n'aurois inspiré qu'un amour passager!
Seroit-il vrai?... Mais quoi, peut-être je m'abuse:
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je? il est très vif; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vîte un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux et sincere.
Attendons jusqu'au bout; ne précipitons rien:
S'il me trahit, hélas! je le saurai trop bien.

SCENE VIII.

ELIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

J'ai l'honneur de parler à madame Eliante?

ELIANTE.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

Librement à vous je me présente,
Madame... mais je suis Dolban, ambassadeur
Deux fois, à Pétersbourg, à Madrid.

ÉLIANTE.

Ah! monsieur!
Votre nom m'est connu.

M. DOLBAN.

J'ai cru que sans scrupule

Digitized by Google

Je pouvois supprimer tout fade préambule;
Je m'explique en deux mots : Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu;
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je respire : voilà tout son secret. Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur;
Et d'un début si franc bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise :
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... et, s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DOLBAN.

Que de graces je dois vous rendre ici pour lui!

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime,
Madame; ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre :
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... monsieur votre neveu
Passe pour inconstant... et je le crains un peu.

Digitized by Google

M. DOLBAN.

Rassurez-vous, madame : on peut bien à cet âge
Etre vif et léger, et même un peu volage:
Mais, fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guériroit bientôt;
Car votre ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...
Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour?

ÉLIANTE.

Monsieur...

M. DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même.
Un tel soin le regarde : il est jeune, il vous aime,
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ÉLIANTE.

A la vôtre, monsieur, que peut-on refuser?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.
(*M. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.*)

SCENE IX.

M. DOLBAN.

Cette femme est aimable, oui, très aimable... au fond
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parens, avertir le notaire;
En un mot, brusquement, terminons cette affaire.

Digitized by Google

L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir :
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loisir.

SCENE X.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M. DOLBAN, *de loin, à part.*
Mais le voici, je vais faire un homme bien aise.
(*haut.*)
Hé bien, l'ambassadeur connoît fort notre Angloise.

FLORIMOND.
Vraiment?

M. DOLBAN.
Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même, je l'ai vue, et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux ; elle y répond sans feinte :
Je demande sa main ; et sa main est à toi :
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, *avec embarras.*
Mon oncle... assurément... Je ne saurois vous rendre...
Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.
Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir :
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.
Dans trois jours?

Digitized by Google

M. DOLBAN.

Oui, mon cher : j'espere, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... vous allez un peu vîte peut-être;
A peine, en vérité, peut-on se reconnoître.

M. DOLBAN.

Comment?.. Tu trouves donc que trois jours sont trop peu?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu,
Et qu'on ne sauroit trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi-même me pressois de faire diligence.

FLORIMOND.

Oui... c'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits;
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près.

M. DOLBAN.

Tu trembles?... il est temps, quand j'ai fait la demande!
Et dis-moi, d'où te vient une frayeur si grande?
Eh quoi! l'amant qui touche au moment desiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré,
De joie et de plaisir tressaille; et tu frissonnes!
Quoi! l'union des cœurs, bien plus que des personnes,
Union dont jamais n'approcha l'amitié,
Les doux embrassemens d'une tendre moitié,
D'une épouse, à la fois modeste et caressante,
Ce riant avenir te glace et t'épouvante!
Insensible à l'espoir de renaître avant peu
Dans un enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embrasser de tes traits une image aussi chere,

Digitized by Google

Tu trembles, en songeant au bonheur d'être pere!
Ah! si ce sont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaisirs que tu sauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez : le portrait d'une épouse chérie
S'offre bien quelquefois à mon ame attendrie :
Quelquefois je souris à ce groupe joyeux
De quatre ou cinq enfans qui croissent sous mes yeux;
Et je voudrois déja d'un tableau qui m'enchante
Voir se réaliser l'image si touchante...
Mais je songe à l'instant qu'à tous ces chers objets
Je serai, par des nœuds, attaché pour jamais;
Que ce qui fut d'abord un penchant volontaire,
Bientôt va devenir un bonheur nécessaire.
Ce spectacle dès lors perd toute sa beauté;
Dès lors, je n'y vois plus que la nécessité:
Et puisque l'on ne peut, grace à la loi sévere,
Sans cesser d'être libre, être époux, être pere,
Mon cher oncle, à ce prix, je ne suis point jaloux
D'acheter les beaux noms et de pere et d'époux.

M. DOLBAN.

Ainsi l'on ne sent plus maintenant, on raisonne :
Par le raisonnement ainsi l'on empoisonne
La source du bonheur, des plaisirs les plus doux.
Hé bien, j'étois né, moi, pour être pere, époux...
L'aspect d'un couple heureux m'a toujours fait envie:
Oui, l'hymen auroit fait le bonheur de ma vie :
A mon amour pour toi je l'ai sacrifié;
Et sans toi, sans toi seul, je serois marié.

Digitized by Google

FLORIMOND.

Mon oncle, je le sais, et je vous en rends grace :
Mais faudroit-il que, moi, je me sacrifiasse?
Ce n'est pas seulement l'hymen en général
Que je redoute ici : je crains de choisir mal.
Je le vois, Eliante est une philosophe,
Qui de rien ne s'émeut, qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et, quand il faut aimer, disserte sur l'amour.
Elle a beaucoup d'esprit; elle est sage, elle est belle :
Mais j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

M. DOLBAN.

Voilà donc tes raisons : elles me font pitié!
De mes soins c'est ainsi que je me vois payé!
Ainsi, mal à propos, j'ai fait une demande :
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat?

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines...

M. DOLBAN.

Tu pourrois d'un seul mot payer toutes mes peines :
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

M. DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

Digitized by Google

M. DOLBAN.

Comment?...

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

M. DOLBAN.

Je ne m'attendois pas à ce trait, je l'avoue :
Aimer une autre! ainsi de son oncle on se joue!
Quoi! pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre :
Pour la derniere fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir;
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir :
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

SCENE XI.

FLORIMOND.

Eh mais! de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin ? je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son pere;
On cede avec plaisir aux ordres d'une mere:
Pour les oncles! ma foi, l'on ne dépend point d'eux.
(*il regarde à sa montre.*)
Mais Valmont et sa sœur sont sortis tous les deux.
Qu'ai-je à faire? Voyons : j'aime la vie active.

Digitized by Google

(*il rêve.*)

Ah ! bon ! La Fleur !... La Fleur ! Mais voyez s'il ar. ive?
On ne sauroit jouir de ce maudit valet.
La Fleur!... Il ne vient plus que quand cela lui plaît...
Il me l'avoit bien dit... Ce coquin-là se forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les François et les Italiens:
Je ne fais qu'y paroître, et bientôt je reviens.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre;
Madame, pardonnez... Mais ne pourrois-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, *une lettre à la main, très émue.*

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois, et relu cette lettre,
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre:
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il est trop vrai, Lisette; et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurois-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil est bien noir en effet.

ÉLIANTE.

Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?

Digitized by Google

Oui, j'en pleure à la fois et de honte et de rage.

LISETTE.

Madame, treve, en grace, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Hélas! moi, je croyois que cette impatience...
Eh! qui n'eût, à ma place, eu même confiance?
Qui n'auroit cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlans?... Je vantois sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paroît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité:
C'est sa noirceur profonde; oui, c'est sa fausseté.
Il pouvoit m'oublier, il en étoit le maître:
Mais de m'en imposer qui le forçoit?... Le traître!
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu,
« Disoit-il; quand ma bouche exprime un tendre aveu,
« C'est que j'aime en effet. »

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu:
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort: hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici:
Laisse-nous; avant peu, j'aurai tout éclairci.

(*Lisette sort.*)

Digitized by Google

SCENE II.

ELIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à part de loin, en apercevant Eliante.*

Encor!

ÉLIANTE.

Soulagez-moi d'une peine cruelle,
Monsieur.

FLORIMOND.

(*à part.*)

Qui? moi, madame? Ah! bon Dieu! sauroit-elle
Que la sœur de Valmont?...

ÉLIANTE.

A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND, *à part.*

Allons, elle sait tout.

ÉLIANTE.

Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, monsieur...

FLORIMOND.

Eh bien, je le nîrois à tort,
Madame, on vous a fait un fidele rapport.

ÉLIANTE.

Qu'entends-je?

FLORIMOND.

Il est trop vrai. Je confesse à ma honte

Digitized by Google

Une infidélité si coupable et si prompte.

ÉLIANTE.

Eh quoi! monsieur... j'en crois à peine un tel aveu :
Quoi, vous?.. c'est donc ainsi que l'on se fait un jeu?...

FLORIMOND.

Madame, j'avouerai que je suis bien coupable :
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable;
Aussi je suis bien loin de me justifier.
Un autre, dans ma place, auroit su tout nier :
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts;
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide et faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise :
Il vous sied bien, monsieur, de jouer la franchise,
A vous, qui me cachant un indigne secret....

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tû, ce n'étoit qu'à regret.
Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtoit à ma franchise, et que la seule crainte
Retenoit mon secret, tout près de m'échapper :
Mais se taire, après tout, ce n'étoit pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractere;
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grace, dites-moi, quel fut votre dessein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Répondez...

Digitized by Google

FLORIMOND.

A cela, je répondrai, madame,
Que mon oncle ignoroit cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, monsieur, vous le saviez,
Quand ici même, ici, vous fûtes à mes piés,
Prodiguer les sermens d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, madame? depuis ma passion nouvelle
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel sang-froid. Quoi! monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire: Je vous aime?

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, madame, j'en convien,
Et quand je le disois, mon cœur le sentoit bien.

ÉLIANTE, *à part.*

O ciel! à sa franchise aurois-je fait injure?
Expliquons-nous ici, monsieur, je vous conjure.
M'auroit-on abusée en voulant m'informer
Des nœuds que votre main étoit près de former?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

A présent, me voilà retombée

Digitized by Google

Dans mon incertitude et mes premiers combats.
Eh quoi! monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non; je suis infidele, et ne suis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? Eh! n'est-ce donc pas l'être,
Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Brest, près d'épouser?

FLORIMOND.

Qui, moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monsieur, c'est trop long-temps soutenir l'imposture:
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point
D'épouser Léonor?

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ÉLIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout, écoutez-moi, de grâce;
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse.
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts.
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité:
Encore, pour le faire, il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai: mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille;

Digitized by Google

Et c'est de bonne foi, madame, qu'en ce jour
Je jurois à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

Ah! je respire... Et moi, trop prompte, je l'accable!..
Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable?

FLORIMOND.

Madame, sans cela, je le suis bien assez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt, à ce pardon j'aurois osé prétendre;
Mais...

ÉLIANTE.

Hé bien?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre.
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas! si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paroître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu, me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfere encore à cette incertitude.
Parlez, monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Hé bien! puisqu'il le faut,
C'est qu'...en vous attendant chez mon ami... tantôt...
J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdois-je de vue?

Digitized by Google

D'une charmante sœur la visite imprévue...
Je ne saurois poursuivre : embarrassé, confus...

ÉLIANTE.

J'entends ; épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ÉLIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colere.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

FLORIMOND.

Je m'attendois à ce parfait dédain...
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain
Donne un air plus piquant à toute sa personne.
Elle paroît très fiere... et même je soupçonne...
Ah! la sœur de Valmont vaut encor mieux pourtant.
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant?

(*il voit M. Dolban.*)

Allons la voir... Mon oncle! O qu'il m'impatiente!

SCENE IV.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

L'heure est passée : hé bien, sur l'hymen d'Eliante
As-tu changé d'avis?

FLORIMOND, *fièrement.*

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouses point?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troisieme fois, pesez votre réponse:
Renoncez-vous enfin à sa main?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je vais prendre un parti que tu ne prévois pas.
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

M. DOLBAN.

Moi-même.
Sottement, pour toi seul, j'étois resté garçon:
J'étois trop bon vraiment!

FLORIMOND, *reprenant un air détaché.*

Oui, vous avez raison,
Mon oncle; dans la vie, il faut se satisfaire.

Digitized by Google

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystere.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien :
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire.
Je n'ose encor la voir, mais je lui vais écrire.

(*il veut sortir.*)

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici, vous avez ce qu'il faut :
La lettre et la réponse arriveront plutôt.
De grace, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise.

(*pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.*)

Qu'il se hâte, morbleu! d'épouser son Angloise,
Et me laisse en repos. Les momens sont si chers!
Voilà, je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore ;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore
Comment elle se nomme; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

(*il se retourne vers son oncle et le regarde.*)

(*haut.*)

Il prend la chose au vif... En ce tendre langage,
Vous n'aviez pas écrit depuis long-temps, je gage?

M. DOLBAN, *pliant sa lettre.*

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal.

Digitized by Google

Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, *appelle.*

Crispin!... La Fleur!

SCENE V.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur.

FLORIMOND.

Prends cette lettre;
A madame Eliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.

(*Crispin entre chez Eliante.*)

SCENE VI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh, ne crois pas que moi sitôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir non moins doux
De punir un ingrat, un...

Digitized by Google

FLORIMOND.

Calmez ce courroux.
On n'a plus rien à dire, alors que l'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'ici je change,
Sachez-m'en gré plutôt, et convenez enfin
Que c'est à mon refus que vous devrez sa main.

M. DOLBAN.

Hai... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'ame.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi, je n'aime plus la dame,
Vous l'adorez; hé bien, tout s'arrange ici-bas:
Vous l'épousez, et moi je ne l'épouse pas.

SCENE VII.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, *à Crispin.*

Déja?

CRISPIN, *une lettre à la main.*

Comme j'entrois, madame alloit écrire.
(à M. Dolban, en lui remettant la lettre.)
Puis vous n'en aurez pas, je crois, beaucoup à lire.
(à Florimond.)
Eh mais, je ne sais pas ce que madame avoit:
Je l'observois, monsieur, pendant qu'elle écrivoit...

FLORIMOND.

Sors.

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à M. Dolban, qui lit.*

Hé bien? Quoi! l'effet trompe-t-il votre attente?
Elle ne veut pas même, hélas! être ma tante!

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe guere:
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

FLORIMOND.

Tant mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font!

SCENE X.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, *à Crispin, qui lui remet une lettre.*

Ah, ah! de quelle part?

CRISPIN.

De chez monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher la Fleur. Ouvrons vîte: sans doute,

Digitized by Google

Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(*Il lit tout haut.*)

« Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te rendre « ta visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une affaire « pressée à terminer avant mon départ. Car, toutes « réflexions faites, nous partons demain matin, « si tu le veux bien. Aie soin de te tenir tout « prêt... »

Je le serai. La Fleur, va promptement
Préparer tout : allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, monsieur.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

FLORIMOND.

O la bonne nouvelle!
A demain, c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle « paroît t'estimer beaucoup... »

De nouveau, lisons ces mots charmans :

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle « paroît t'estimer beaucoup... »

Ah! j'espere inspirer de plus doux sentimens.

« J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus, et « j'ai engagé son mari à nous accompagner... »

Digitized by Google

Son mari!... Que dit-il? sa sœur est mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.
« Et j'ai engagé son mari à nous accompagner : c'est
« un homme charmant... »
Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré.
(*il tombe accablé sur un fauteuil, et reste quelque temps ainsi.*)
Je suis bien malheureux! il n'étoit qu'une femme
Que je pusse chérir... là... de toute mon ame :
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Hé bien, morbleu, jugez
Si jamais infortune approcha de la mienne:
D'un mois, peut-être, il faut qu'un autre me prévienne.

SCENE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.
Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits?

FLORIMOND.
Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.
Quoi?

FLORIMOND.
J'ai changé d'avis :
Je reste.

CRISPIN.
Mais, monsieur, vous n'êtes point malade?

Digitized by Google

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, *à part.*

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
(*haut.*)
Comment, vous n'allez point visiter ce château?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage: on dit qu'il est si beau.

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux avec un parc bien triste:
Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,
Et goûter le plaisir, unique et sans pareil,
D'assister chaque jour au lever du soleil?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature.

FLORIMOND.

Qui, moi?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris!
Si vous fuyez la ville, et craignez la campagne,
Où faut-il donc, monsieur, que je vous accompagne?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

Digitized by Google

FLORIMOND.

Que t'importe?

CRISPIN.

Du moins, nous soupons.

FLORIMOND.

Paix; je pense:
Il me vient un projet d'une grande importance,
Et qui me rit.

CRISPIN.

Quoi donc?

FLORIMOND.

Je me fais voyageur.

CRISPIN.

Superbe état pour vous, mon cher maître!

FLORIMOND.

Ah! la Fleur!
Quel plaisir, quel délice en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route:
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu.
On ne revoit jamais ce qu'on a déja vu:
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part:
Un lieu vous plaît, on reste; il vous déplaît, on part.

CRISPIN.

Et l'amour?

FLORIMOND.

Plus d'amour, plus de brûlantes flammes.

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, monsieur, vous renoncez aux femmes?

Digitized by Google

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçois quand mon cœur enchanté
Adoroit constamment une seule beauté;
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oublioient tout le reste:
Car je faisois alors injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles
Un cœur qui trop long-temps fut aveugle pour elles.
Entre elles désormais je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensois cent beautés quand je n'en aimois qu'une;
J'en veux adorer mille, et n'en aimer aucune...
Quel jour est-ce?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal; j'y cours.
C'est là le rendez-vous des jeux et des amours;
C'est là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes:
Je ne pouvois choisir plus belle occasion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

FIN DE L'INCONSTANT.

Digitized by Google

Digitized by Google

VARIANTES*.

FLORIMOND.

Je connois maintenant à fond mon caractere.
Il ne me permet pas de rester sédentaire,
De prendre une moitié, d'embrasser un état.
La liberté, la Fleur, avec le célibat,
Voilà ce qu'il me faut; et je réponds d'avance
Que l'on ne viendra plus m'accuser d'inconstance :
Car on ne peut changer dès qu'on ne choisit rien.
Débarrassé du choix, libre de tout lien,
Qu'on ne me parle plus d'états, de mariages :
Je vais, dès ce matin, commencer mes voyages.
Je le voulois tantôt, et je le veux encor.

---

* Ces deux dénouemens ont été joués, et tous deux ont réussi; cependant je n'en ai jamais été satisfait; et, en réduisant l'Inconstant en trois actes, j'ai trouvé, dans ma piece même, mon vrai dénouement, à ce que je crois.

J'observerai seulement que le dernier vers de la tirade sur le cloître parut dans le temps un trait de caractere :

Rassure-toi; mes vœux ne sont pas encor faits.

Mais que le vers de Crispin, qui termine l'autre dénouement :

Il n'est pas de raison pour que cela finisse.

étoit plus heureux encore, en ce qu'il faisoit la juste critique et du dénouement et du sujet.

Digitized by Google

CRISPIN.

(*à part.*) (*haut.*)

Oui. Pour combien de temps? Prenons donc notre essor :
Sans doute, nous allons en Russie, en Asie?

FLORIMOND.

En Russie? Oh! non.

CRISPIN.

Quoi? quelle autre fantaisie?

FLORIMOND.

Une très bonne idée. Oui, je songe, mon cher,
Qu'il vaut mieux commencer par voyager sur mer.
Je vais en Amérique.

CRISPIN.

Eh bien donc, pour vous plaire,
En Amérique, soit; et vogue la galere!

FLORIMOND.

Mais, je n'y songeois pas : moi? voyager sur l'eau?
Je ne pourrois jamais sortir de mon vaisseau.
Ce n'est pas voyager que de rester en place.

CRISPIN.

En effet; mais alors... Voici qui m'embarrasse :
Il faut se mettre en route ou par terre, ou par mer.
Il n'est point de milieu.

FLORIMOND.

Sot! le milieu, c'est l'air :
Eh! que n'ai-je à l'instant un ballon qui m'emporte!

CRISPIN.

Je n'y monterois pas; pour aller où?

FLORIMOND.

Qu'importe?

Digitized by Google

En attendant, courons et par monts et par vaux :
Eh! oui, sans but, sans gêne, au gré de nos chevaux,
Partons vîte.

CRISPIN.

Partons; et que Dieu nous bénisse!
Il n'est pas de raison pour que cela finisse.

AUTRE DÉNOUEMENT.

Ne pourrai-je trouver quelques partis plus stables?
Car tous ces changemens, d'honneur! sont détestables *.
Eh! mais... en ce moment il me vient à l'esprit
Une idée excellente, et qui vraiment me rit.
Je lisois ce matin, dans Boileau, le grand maître,
Quelques vers, où d'abord je crus me reconnoître :
« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc,
« Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc. »
Il seroit bien plaisant que ce trait de satire,
Que le siecle passé Boileau mit là pour rire,
Me peignît aujourd'hui, tout de bon, trait pour trait.
J'essayai vingt états, celui-ci me manquoit.
Voyons : entrer au cloître au sortir du service,
Et, capitaine hier, être aujourd'hui novice!
Le trait est bien de moi : ce projet est charmant;

---

* Le marquis de Bievre, si heureux pour les jeux de mots, appliquoit assez plaisamment ce vers-là même à tous les divers dénouemens que je présentai tour à tour au public.

Et je voudrois déja me voir dans mon couvent.
Allons...

CRISPIN.

N'espérez pas que la Fleur vous imite :
Le diable étoit plus vieux quand il se fit hermite.
Et puis, quand on est là, monsieur, c'est pour jamais.

FLORIMOND.

Rassure-toi; mes vœux ne sont pas encor faits.

Digitized by Google

AUTRES VARIANTES.

SCENES DES MÉDECINS*.

N B. Dans mon ancien plan, Florimond, éprouvant une sorte de malaise, avoit envoyé chercher un médecin par Crispin, et M. Padrige lui en faisoit venir un autre.

SCENE PREMIERE.

FLORIMOND, M. BOURRIFARD.

M. BOURRIFARD, *toujours d'un ton brusque.*

C'EST pour vous?

FLORIMOND.

Oui, monsieur, pour votre serviteur.

M. BOURRIFARD.

Beau malade, vraiment!

FLORIMOND.

Eh! monsieur le docteur,
Je ne suis point malade.

* Ces scenes paroîtront exagérées et un peu folles; mais ce sont mes premiers vers, et j'eus le bon esprit de les supprimer avant la représentation. Si je les fais imprimer en variantes, c'est qu'elles ont, je crois, du sel, de la gaieté, une sorte de verve : c'est un peu le ton de l'ancienne comédie.

Digitized by Google

M. BOURRIFARD.

Alors, je me retire :
Si vous vous portez bien, je n'ai rien à vous dire.

FLORIMOND.

Mais je ne vous dis pas que je me porte bien.

M. BOURRIFARD.

Vous êtes donc malade? Allons, qu'avez-vous?

FLORIMOND.

Rien.

M. BOURRIFARD.

Eh! si vous n'avez rien, vous n'êtes pas malade.
(*à mi-voix.*)
Je pense qu'il est fou.

FLORIMOND.

Monsieur, point d'incartade :
Je ne suis pas malade, il est vrai, mais pourtant
Je ne m'aperçois point que je sois bien portant.

M. BOURRIFARD, *à part.*

A-t-il perdu l'esprit?

FLORIMOND.

Une douleur aiguë,
Ou la langueur, du mal annonce la venue :
Au contraire une vive ou douce volupté
Doit toujours précéder et suivre la santé;
Et moi, je ne sens rien.

M. BOURRIFARD.

Vous seriez insensible?

FLORIMOND.

Je ne sais...

Digitized by Google

M. BOURRIFARD.

Allons donc, cela n'est pas possible.

FLORIMOND.

Je vous dis...

M. BOURRIFARD.

Mangez-vous... là, de bon appétit?

FLORIMOND.

Eh! oui.

M. BOURRIFARD.

Vous digérez fort bien?

FLORIMOND.

Sans contredit.

M. BOURRIFARD.

Dormez-vous?

FLORIMOND.

De la nuit, jamais je ne m'éveille.

M. BOURRIFARD.

Eh, ventrebleu! c'est là se porter à merveille.
L'appétit, le sommeil, que voulez-vous de mieux?

FLORIMOND.

Eh, bien! monsieur, pour moi rien n'est plus ennuyeux;
Une santé pareille est insipide et fade :
J'aimerois presque autant, je crois être malade.

M. BOURRIFARD, *riant aux éclats.*

Courage!

Digitized by Google

SCENE II.

FLORIMOND, M BOURRIFARD, M. POUPELIN.

M. BOURRIFARD, *à M. Poupelin, qui entre.*

Vous allez bien rire, en vérité:
Monsieur se plaint à moi de son trop de santé.
Avez-vous jamais vu chagrin aussi bizarre?

M. POUPELIN, *d'un ton mielleux.*

Bizarre, dites-vous? pas tant; je vous déclare
Que de ces santés-là l'on se dégoûte fort;
Et quand j'y réfléchis, je vois qu'on n'a pas tort.

M. BOURRIFARD.

Comment, vous oseriez?...

M. POUPELIN.

Ah! si monsieur s'emporte,
Je me tais; je n'ai pas la poitrine assez forte.
Une grosse santé convient aux artisans,
Dans leurs rudes travaux soutient les paysans;
J'y consens : elle donne à tous nos mercenaires
Ces grossiers appétits qui leur sont nécessaires;
Mais elle siéroit mal à des gens comme il faut :
Pour eux, trop de santé seroit un vrai défaut.

M. BOURRIFARD.

Ainsi vous prétendez, monsieur?...

M. POUPELIN.

Que la foiblesse
Donne aux sensations plus de délicatesse.

Digitized by Google

FLORIMOND.

C'est aussi mon avis; voilà ce que je sens:
J'enrage d'être égal à ces gros paysans.

M. BOURRIFARD.

Et moi, qu'au paradoxe ainsi l'on applaudisse.
Sans doute qu'au village, un plus rude exercice
Veut une santé forte et des membres nerveux.
Mais quel sot préjugé, mais quel système affreux,
De vouloir loin de nous, reléguer au village
Un bien qui fut aussi créé pour notre usage?

M. POUPELIN.

Je ne dis pas qu'il faille aux champs la reléguer;
Mais je dis qu'on pourroit tant soit peu l'élaguer.
Je voudrois qu'à nos mœurs elle fût mieux liée,
Que des nerfs adoucis, la chaîne déliée
Du moindre sentiment avertît le cerveau;
Je voudrois que l'on vît, au travers de la peau,
Notre sang, goutte à goutte, aller de veine en veine,
Ainsi qu'un doux ruisseau qui coule sur l'arene.
De ces membres nerveux je fais très peu de cas.
Ayons une peau douce et des os délicats.
On ne s'habille point aux champs comme à la ville;
Ce n'est point le même air; c'est un tout autre style.
Si rien entre eux et nous n'est en communauté,
Pourquoi jouirions-nous de la même santé?

FLORIMOND, *à M. Bourrifard.*

Répondez.

M. BOURRIFARD.

Tout cela n'est qu'un pur radotage.
Un honnête embonpoint sied bien à tout visage:

Digitized by Google

Quand on se porte bien, on en vit plus long-temps:
Trop heureux qui par là ressemble à vos manans.

M. POUPELIN.

Dieu m'en garde! Souvent l'arbre haut et robuste
Est plutôt renversé que l'humble et foible arbuste.
Je ne donnerois pas mes petites santés
Pour celle des manans qu'ici vous nous vantez.
Qu'à ces deux santés-là même accident survienne;
Un sort divers attend et la vôtre, et la mienne.
Par ce coup, que jamais elle n'a combattu,
La vôtre sent bientôt son courage abattu;
La mienne, au moindre choc, baisse la tête et plie,
Et jamais par le mal n'est tout-à-fait saisie.

FLORIMOND, *à M. Poupelin.*

Votre raisonnement est subtil et profond.

M. POUPELIN.

Je possede, il est vrai, cette matiere à fond.

M. BOURRIFARD.

On devroit, à l'instant, purger la capitale
De monstres tels que vous, dont la ligue infernale
Semble avoir déclaré la guerre à la santé;
Et, malgré les efforts de notre faculté,
La mine sourdement, abâtardit l'espece,
Tout en parlant de nerfs et de délicatesse.

M. POUPELIN.

Ah, messieurs! soyez donc un peu plus indulgens,
Vous qui, par ignorance, assassinez les gens,
Et, confondant sans cesse et le foie, et la rate,
Exterminez l'espece, en parlant d'Hippocrate.

Digitized by Google

M. BOURRIFARD.

Médecin de vapeurs, vous osez m'insulter!

M. POUPELIN.

De vapeurs? En ce cas, il faudroit vous traiter.

M. BOURRIFARD.

Craignez...

M. POUPELIN.

Oui, je craindrois un peu votre colere,
Si je n'avois l'honneur d'être votre confrere.

M. BOURRIFARD.

Votre air doux et benin est bien plus dangereux.

(*à Florimond.*)

Vous serez satisfait au-delà de vos vœux;
J'espere qu'avant peu vous deviendrez étique,
Pulmonique, asthmatique, enfin, paralytique;
Soyez sûr, en un mot, d'être si bien traité,
Que vous ne reverrez de long-temps la santé.

M. POUPELIN.

Je ferai pour monsieur tout ce qu'il faudra faire.
S'il eût voulu mourir, vous étiez son affaire.

FLORIMOND, *à M. Bourrifard, voulant le payer.*

Monsieur...

M. BOURRIFARD, *sans accepter.*

Bon soir.

(*Il sort brusquement comme il étoit entré.*)

Digitized by Google

SCENE III.

M. POUPELIN, FLORIMOND.

M. POUPELIN.

Il va s'en venger en chemin :
Malheur à qui d'abord tombera sous sa main!

FLORIMOND.

Ce monsieur Bourrifard, par de telles boutades,
A coup sûr, ne doit pas réjouir ses malades.

M. POUPELIN.

Bon! de sa belle humeur comment s'apercevoir?
Ses malades à peine ont le temps de le voir.

FLORIMOND.

Ah! j'entends. Vous m'avez tout l'air d'un galant homme,
Monsieur; puis-je savoir de quel nom l'on vous nomme?

M. POUPELIN.

Mille graces, Monsieur : Poupelin est mon nom.
Vous n'avez donc jamais été malade?

FLORIMOND.

Non.

M. POUPELIN.

Hai... La santé chez vous doit avoir pris racine,
Et pourra tenir bon contre la médecine.

FLORIMOND.

Comment?...

M. POUPELIN.

Rassurez-vous : mon art triomphera,
Et la santé robuste avant peu cédera.

Digitized by Google

Il faudra débuter par... ce que l'on doit taire,
Qui sache s'introduire à l'ombre du mystere,
Reconnoisse la place, et nous puisse du corps
Révéler, au retour, les foibles et les forts.
Puis d'une potion, ensemble amere et douce,
Nous pourrons hasarder la légere secousse;
A votre intérieur annoncer l'ennemi,
Réveiller en sursaut l'estomac endormi;
Egratigner ce cœur, à la marche discrete,
Qui bat *incognito* dans sa sombre retraite;
Gourmander ces poumons, que trop de liberté
Engourdissoit au sein de la sécurité.
Avec eux tous, ainsi, vous ferez connoissance,
Et vous allez enfin entrer en jouissance.

FLORIMOND, *qui commence à s'ennuyer.*

J'entends.

M. POUPELIN.

De la lancette empruntant le secours,
J'interromprai du sang cet uniforme cours,
Et troublerai par là cet accord immobile
Entre un sang trop épais et la stagnante bile.
Un essaim de vapeurs d'en bas s'élevera,
Et dans votre cerveau s'impatronisera.
Grace à ce tourbillon, désormais vos idées
Par un principe exact ne seront plus guidées:
Ce pouls qui, pas à pas, marchoit également,
Ira tantôt fort vîte, et tantôt lentement;
Et...

FLORIMOND.

Monsieur Poupelin, s'il faut que je le dise,

Digitized by Google

Votre voix m'affadit par trop de mignardise.

M. POUPELIN.

Le reproche est nouveau; mais je puis...

FLORIMOND.

C'est assez.

M. POUPELIN.

Je n'ai plus que deux mots...

FLORIMOND.

De grace, finissez.

M. POUPELIN.

Je reviendrai demain.

FLORIMOND.

Non, je vous en dispense.

M. POUPELIN.

Pourquoi donc, s'il vous plaît?

FLORIMOND.

Que voulez-vous? Je pense
Qu'il vaut encore mieux rester comme je suis :
Avec mon ennemi, je vivrai, si je puis.

(*il paye M. Poupelin, qui accepte.*)

Votre peine, du moins, ne sera pas perdue.

M. POUPELIN, *souriant.*

Vous et votre ennemi, monsieur, je vous salue.

(*Il sort.*)

FIN DES VARIANTES.

Digitized by Google

EXAMEN
DE L'INCONSTANT.

On a indiqué, dans la notice, le défaut général des caracteres de l'Inconstant, de l'Optimiste et de l'Homme aux Châteaux en Espagne, caracteres fondés sur des illusions et non sur des ridicules; ce qui les fait sortir du vrai genre de la comédie. Ainsi, dans les examens de ces trois pieces, on ne parlera que des combinaisons secondaires qui tiennent aux ressorts des intrigues, au mouvement des scenes, aux moyens employés pour faire valoir les personnages principaux.

La premiere scene de l'Inconstant a beaucoup de rapport avec le début du Menteur, de Pierre Corneille. Dans l'une et l'autre piece, un jeune homme arrive à Paris pour changer d'état, fait la description la plus pompeuse de cette grande ville, et s'y promet toute sorte de plaisirs. Les valets sont à peu près dans la même position : ils indiquent, par leurs observations malignes, les défauts de leurs maîtres; et, ce qui fait infiniment d'honneur à M. Collin d'Harleville, la comparaison des deux scenes ne lui est pas défavorable. Les travers d'esprit de Florimond se développent parfaitement dès ce début; et les motifs qu'il donne pour avoir quitté l'état militaire, sont présentés d'une maniere aussi neuve que piquante. Non seulement une discipline réguliere ne peut lui convenir, mais l'exercice lui cause la sensation la plus désagréable : les soldats, habillés de même, faisant les mêmes mouvemens, lui paroissent avoir la même figure; et cette uni-

Digitized by Google

formité, qui plaît tant à ceux qui aiment l'ordre, donne des vapeurs à un homme dont l'esprit est incapable de se fixer un seul instant. Ce petit tableau, le plus achevé de tous ceux que le poëte offre dans cette piece, est sur le ton d'un badinage de bonne compagnie, et nuit à ceux qui suivent, parce qu'il étoit presque impossible de rencontrer deux fois aussi agréablement. Cependant le poëte a, peu de temps après, une inspiration, sinon également comique, du moins fort heureuse. L'Inconstant se trouve un moment seul : il attend une femme qu'il croit aimer, et ne tiendroit pas en place, s'il n'apercevoit quelques livres. Il en prend un, en s'écriant :

Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.

Mais sur quoi tombe-t-il? Sur un caractere de La Bruyere, où ses défauts sont peints avec la plus grande vérité. Il jette ce livre, en ouvre un autre; et, par un singulier hasard, il s'arrête sur la huitieme satire de Boileau, si remarquable par le tableau peut-être un peu exagéré des inconséquences de l'homme. Les vers où il se reconnoît comme dans une glace fidele, lui donnent de l'impatience. Mais, le croiroit-on? ce n'est pas au fond des idées qu'il s'en prend; il en veut à la rime qui, revenant continuellement, lui semble monotone, fatigante, insupportable. Ce badinage, moins gai cependant que celui des soldats qui ont la même figure, convient très bien au caractere donné, et il étoit impossible de le présenter d'une maniere plus spirituelle.

Tels sont les traits les plus marquans du rôle de l'Inconstant : on pourroit y joindre encore, quoique la combinaison soit moins naturelle, la scene dans laquelle

Digitized by Google

Florimond chasse son valet parce qu'il le sert avec trop d'exactitude et de régularité. L'Inconstant récapitule fort sérieusement les prétendus torts de Crispin ; celui-ci prend la plume, écrit les reproches que lui adresse son maître, et lui présentant le papier, le prie de signer, en disant qu'il ne lui faut pas d'autre certificat. Cette idée paroîtra sans doute un peu trop recherchée ; mais l'exécution en sauve presque l'invraisemblance.

Le développement que l'auteur y donne ensuite est beaucoup moins à l'abri de la critique. Crispin, renvoyé, reparoît bientôt déguisé en Gascon, et vient demander à Florimond de le prendre à son service. Pendant quelques momens, l'Inconstant ne le reconnoît pas ; enfin, d'après les promesses que lui fait le valet de n'être plus aussi exact, et sur-tout de quitter le costume de Crispin pour endosser la grande livrée, il le reprend, et paroît croire bonnement qu'il a satisfait son goût pour les visages nouveaux. On conviendra qu'il y a de l'enfantillage dans cette conception, et que l'Inconstant, auquel on pardonne volontiers ses folies aimables, tombe dans un travers peu éloigné de la niaiserie.

Malheureusement presque toute la gaieté du caractere de l'Inconstant se trouve renfermée dans le premier acte, où le poëte en offre les principaux développemens. Lorsque ensuite il le met en action, ce n'est plus qu'un personnage embarrassé de sa position, et par conséquent triste : des discussions sérieuses s'engagent : on voit une femme à laquelle on a dû s'intéresser, abandonnée sans aucun ménagement par un homme qui cependant n'est pas présenté comme dépourvu de délicatesse et de procédés. L'auteur a changé plusieurs fois le dénouement, auquel il vouloit donner une couleur comique ; mais, d'après ce qui pré-

Digitized by Google

cédoit, la chose étoit impossible. Dans un de ces dénouemens, Florimond se décidoit à voyager, et seroit probablement devenu l'homme aux châteaux en Espagne. Mais où iroit-il? Seroit-ce en Asie? seroit-ce en Amérique? voyageroit-il en vaisseau ou en ballon? De là, des plaisanteries forcées. Dans un autre dénouement beaucoup plus singulier, Florimond vouloit se faire moine, et ne rassuroit son valet qu'en lui disant que *ses vœux n'étoient pas encore faits*. Aucun de ces dénouemens ne put réussir complètement, parce que la maniere dont la piece étoit conçue ne permettoit pas de la terminer, comme doivent l'être les comédies, à la satisfaction des personnages auxquels le spectateur a pris de l'intérêt.

La cause du vuide qu'on remarque dans cet ouvrage vient de ce que l'auteur n'a pas su entourer l'Inconstant de personnages propres à le faire valoir. Eliante est une Angloise romanesque; et, quelque soit son penchant à se laisser tromper, la conduite de Florimond à son égard est aussi inconvenante qu'inexcusable : sa derniere explication avec elle est sur-tout beaucoup plus révoltante que comique. Le caractere de l'oncle n'est qu'indiqué : le poëte n'a pas tiré parti de son goût pour les négociations; il ne lui a pas donné l'importance que doit avoir un homme qui a été deux fois ambassadeur : il n'en a fait qu'un personnage froid et raisonnable, et par conséquent peu propre à réussir dans une comédie.

Destouches, en traitant l'Irrésolu, qui ressemble beaucoup à l'Inconstant, avoit mis beaucoup plus d'art dans la conception de sa piece : il avoit entouré Dorante d'originaux fort divertissans; son indécision en amour n'existoit véritablement qu'à l'égard de deux femmes d'un caractere opposé, et l'une et l'autre fort séduisantes. Ces

Digitized by Google

deux caracteres se développant tour à tour sur la scene, faisoient en quelque sorte partager au spectateur l'irrésolution du principal personnage : combinaison qui appartenoit à un talent très distingué, et qui, si elle eût été exécutée, auroit maintenu la piece au répertoire.

Quelquefois les deux poëtes se rencontrent; et, dans cette lutte, M. Collin d'Harleville l'emporte évidemment pour le style. On n'en citera qu'un exemple. Dorante justifie ainsi son caractere :

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain, et des réflexions
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage;
Mais un esprit grossier sait ce qu'il envisage :
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi, qui veux en tout agir avec prudence,
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence,
Je cherche, j'examine; et, pour ne faillir pas,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

Ces raisonnemens sont sûrement fort justes; mais ils sont froids et communs. M. Collin d'Harleville s'éleve beaucoup plus haut. Voici ce que Florimond répond à son oncle :

M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre enfin tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins; et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté :
On veut fixer en vain cette immobilité,

Digitized by Google

Vains efforts : il échappe, il faut qu'il se promene :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel,
Et pour être constant il faut être éternel.

On aura sans doute remarqué l'extrême beauté du dernier vers : il n'est pas inutile d'observer que cette idée si précise et si élevée est imitée de saint Augustin, qui, admirant la patience immuable de Dieu au milieu des désordres et des crimes du monde, en donne ainsi la raison : *Patiens quia æternus.*

Le style seul a fait le succès de l'Inconstant : le public, fatigué par les fadeurs des disciples de Dorat, ne s'arrêta pas aux défauts qui viennent d'être relevés, et accueillit avec une sorte d'enthousiasme une piece où il crut voir renaître le ton de la bonne et ancienne comédie.

FIN DE L'EXAMEN DE L'INCONSTANT.

Digitized by Google

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la premiere fois, le 22 février 1788.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE*.

JE voudrois ne pas faire une préface trop longue, et cependant j'ai bien des choses à dire. Mon cœur est plein de joie et de reconnoissance; il a besoin de s'épancher. Que je suis heureux! Que j'ai bien sujet de m'écrier avec mon Optimiste, *tout est bien!* Le Public avoit accueilli mon Inconstant avec indulgence, dans l'espoir d'un meilleur ouvrage. Cet ouvrage meilleur, il a cru le trouver dans l'Optimiste; mais je vois bien qu'il attend de moi, pour l'avenir, quelque chose encore de mieux. Je tâcherai de faire mieux, sans doute; mais je crains, je l'avoue, de ne jamais rencontrer un sujet aussi intéressant que l'Optimiste. Je puis, je crois, sans qu'on me taxe de vanité, louer ce caractere: ce n'est pas moi qui l'ai inventé; il s'est présenté à mon esprit, et je l'ai saisi. Quelques personnes ont dit qu'il n'étoit pas dans la nature, qu'il n'existoit point: on a répondu pour moi, qu'il étoit possible, au moins; et cette réponse suffiroit. J'ajoute que j'en ai trouvé le modele dans

* Cette préface est la seule que je conserve de toutes mes préfaces particulieres. On en jugera aisément le motif en la lisant.

Digitized by Google

la maison paternelle. Quand je lus mon manuscrit à ma mere, à mes sœurs, à mon frere, tous reconnurent d'abord mon pere. Il lui étoit plus aisé qu'à M. de Plinville d'être optimiste. Peu riche, il est vrai, mais jouissant d'une honnête médiocrité, libre, chéri de tout son village, il habitoit une jolie maison, que lui-même avoit fait bâtir, des bois et des jardins qu'il avoit plantés et dessinés lui-même, et que, dans son enthousiasme, il trouvoit aussi beaux que le parc de Versailles, dans une vallée délicieuse, sur les bords de l'Eure, à une demi-lieue du bel aquéduc de Maintenon, de Maintenon, ma patrie : il étoit aimé et caressé du seigneur, de feu M. le maréchal de Noailles *, qui venoit de temps en temps le visiter dans son hermitage. Plus heureux que l'Optimiste, il avoit une compagne aimable, aussi vertueuse que belle; il n'avoit pas une fille seulement, il en avoit six, qui m'ont souvent inspiré, et deux garçons, dont le cadet a seul pu mettre à l'épreuve son caractere, en s'obstinant à suivre un penchant qui n'a été justifié que par l'évènement. Encore, entendoit-il louer avec un secret plaisir mes premiers

* Son fils, M. le maréchal de Noailles, n'aimoit pas moins mon pere, comme il aime sa veuve et ses enfans. Il sourit à mes vers : il ne me protege point. Il fait plus, j'oserois presque dire qu'il m'aime.

Digitized by Google

essais semés dans l'Almanach des Muses; et si le Ciel n'eût ravi ce bon pere, chargé d'ans et de bonnes actions, il auroit souri peut-être aux descriptions champêtres de l'Inconstant, et se seroit attendri en voyant son image dans l'Optimiste.

Ce caractere existoit donc. On me dit chaque jour que mille personnes s'y reconnoissent plus ou moins, ou reconnoissent leurs amis. J'ai eu tort peut-être d'intituler ma comédie l'Optimiste. Ce titre a pu promettre un homme à systêmes, et annoncer Candide mis en action. J'avois prévu d'avance cette objection, et c'est ce qui m'avoit fait ajouter, ou l'Homme content de tout*. Ce n'est pas la seule objection que l'on ait faite contre mon ouvrage. J'aime à croire que toutes ont été dictées par l'amour de l'art: plusieurs sont sans réplique. Je pourrois répondre à quelques-unes : j'aime mieux convenir que je n'ai point eu la prétention de faire une comédie parfaite. Celle-ci seroit bien plus défectueuse encore, sans les conseils sages et séveres d'un digne académicien, recommandable par son goût exquis, par le don heureux de sentir finement, et de s'exprimer avec grace; d'un académicien, d'abord mon censeur seulement, puis mon guide, puis enfin mon ami.

---

* J'ai craint que le second titre ne fût encore trop général, et je m'arrête à celui-ci : l'Homme toujours content.

Digitized by Google

L'Inconstant lui eut bien des obligations; l'Optimiste lui en a davantage. Il ne veut pas que je le nomme : j'obéis; mais il se nommera lui-même à la fin de mon ouvrage *.

Après lui, un jeune ami m'a été de tous le plus utile. C'est l'auteur d'Anaximandre et des Etourdis, cher au public à ces deux titres, plus cher à mon cœur par ses vertus et par son amitié. Je ne parle pas des vers qu'il m'a prêtés çà et là, et que je lui rendrai en nature à la premiere occasion; mais je déclare hautement qu'il y a dans l'Optimiste une scene toute entiere de lui (celle de madame de Roselle avec Belfort, au second acte). Ce n'est pas la moins bonne, assurément; c'est un enfant adoptif que je chéris autant que les miens propres.

J'ai fait usage de beaucoup d'autres conseils; car j'ai le double bonheur d'avoir des amis éclairés, et d'être assez docile. En un mot, j'ai lieu d'être content de tout; content de tout le monde : de mes amis, qui ne m'ont point flatté ni épargné; de MM. les journalistes, qui, presque tous, m'ont traité avec indulgence; des acteurs, qui ont déployé pour moi tout leur zele et tous leurs talens; enfin du public, qui m'a accueilli avec tant de bienveillance. Puissé-je mériter un jour tout cela! Puisse ma santé,

* M. Suard.

Digitized by Google

foible et délicate, me permettre de mettre au jour quelques comédies, que je sens que j'ai dans la tête, ou plutôt dans le cœur!

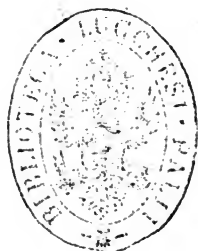
Digitized by Google

ACTEURS.

M. DE PLINVILLE, Optimiste.
MADAME DE PLINVILLE.
ANGÉLIQUE, leur fille.
MADAME DE ROSELLE, niece de M. de Plinville.
M. DE MORINVAL.
M. DORMEUIL.
M. BELFORT, secrétaire de M. de Plinville.
ROSE, jeune suivante d'Angélique.
PICARD, vieux portier de M. de Plinville.
LÉPINE, laquais de M. de Plinville.
UN POSTILLON.

La scene est en Touraine, au château de Plinville.

Digitized by Google



Digitized by Google

L'OPTIMISTE.

J.Pivou inv. et Sculp.

Je vais mettre à profit, monsieur, cette leçon;
Car... que sais-je?... peut-être est-elle la dernière.

Acte II. Sc. X.



Digitized by Google

L'OPTIMISTE,

COMÉDIE.

[illegible]

ACTE PREMIER.

[illegible]

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE [illegible], [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] mélancolique,
Ce jeune [illegible], un [illegible] noble, [illegible]



Digitized by Google

L'OPTIMISTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scene représente un bosquet rempli d'arbres odoriférans.

SCENE PREMIERE.

MADAME DE ROSELLE, *un bouquet à la main, tire sa montre.*

Est-il bien vrai? qui, moi, levée avant six heures?
Moi! dans ce vieux château, dans ces tristes demeures!
Chez mon oncle?... heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde; et moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir.... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.
Je crois... s'il étoit vrai?... j'avouerai qu'à ce prix,
Je regretterois peu les plaisirs de Paris.
Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paroît de plus en plus triste et mélancolique...
Ce jeune secrétaire, au maintien noble, aisé,


LUCCHESI PALLI

Digitized by Google

Seroit-il, par hasard, un amant déguisé?
C'est un point qu'il faudroit éclaircir; je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne :
Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y songe :
Un prétexte... ma sœur... bon! le premier mensonge
Suffira...

SCENE II.

MADAME DE ROSELLE, ROSE.

MADAME DE ROSELLE.
Bonjour, Rose. Où portez-vous vos pas?

ROSE.
Ah! madame, pardon; je ne vous voyois pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue;
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...
(*elle veut se retirer.*)

MADAME DE ROSELLE.
Vous me fuyez? causons.

ROSE.
Avec plaisir :
Car, moi, j'aime à causer; d'ailleurs, j'ai du loisir :
Mademoiselle écrit.

MADAME DE ROSELLE.
Elle est déja levée?

ROSE.
Bon! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée.

Digitized by Google

Elle n'en dort pas mieux.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très mal: je l'entendois; elle a pleuré, gémi.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a du chagrin?

ROSE, *soupire.*

Oui.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde!...

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien;
Pour sa fille sur-tout sa tendresse est extrême.

MADAME DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

Tenez, je sais fort bien la cause de son mal:
C'est qu'elle n'aime point monsieur de Morinval;
Car, lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

MADAME DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord; mais boudeur et chagrin:
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse:

Digitized by Google

Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse;
Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

MADAME DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah! pardon, s'il vous plaît :
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize:
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marîrai;
Mais je répondrois bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on est du même âge,
On fait jusques au bout, ensemble, le voyage.

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paroît aimable?

ROSE.

Oh! oui.

MADAME DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme?

ROSE.

Non;
Car monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

MADAME DE ROSELLE.

Par quel hasard?

ROSE.

Un soir, la nuit étoit obscure,
Un jeune homme demande un asile : on l'admet...
C'étoit monsieur Belfort. Il entre; l'on soupoit :
On l'invite. Il paroît spirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir; on l'arrête.

Digitized by Google

Il pleuvoit: cependant comme il pleuvoit toujours,
Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtoit de plus en plus son ton, son caractere.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité, monsieur l'a retenu.

MADAME DE ROSELLE.

Bon! et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connoître.

MADAME DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi: car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh! oui: comme il parloit un soir
D'anglois, mademoiselle a voulu le savoir.
«Donnez-en des leçons,» dit monsieur: il en donne.

MADAME DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame; elle savoit sa grammaire en huit jours.

MADAME DE ROSELLE.

En huit jours! Etes-vous toujours là?

ROSE.

Moi? toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Belfort paroît donner ces leçons avec zele?

ROSE.

Tout-à-fait; il chérit beaucoup mademoiselle.

Digitized by Google

MADAME DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?

ROSE.

Oh! beaucoup : en effet, qui ne l'aimeroit pas?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux!

MADAME DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frere pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit; c'est monsieur.

SCENE III.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Ah! ma niece, c'est toi!
La rencontre vraiment est heureuse.

MADAME DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, madame, il suffit qu'on vous voie.

Digitized by Google

(*à Rose.*)
Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espere, à notre fête.
J'ai dans l'idée.... oh! oui: j'ai fait, ma chere enfant,
Un rêve... car je suis heureux, même en dormant.

MADAME DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc de grâce...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légere trace;
Et j'aurois maintenant peine à le ressaisir:
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit; car lorsque je me leve,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus en rêve.

MADAME DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai: que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis... ce que je veux; grand roi, simple berger...

Digitized by Google

Que sais-je, moi? Quelqu'un vient-il me déranger?
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

MADAME DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi : pour la premiere fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet, on n'est pas plus matinal que Rose.

MADAME DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore est une belle chose?

M. DE PLINVILLE.

Oh! oui, sur-tout ici, sur-tout au mois de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.

MADAME DE ROSELLE.

Il est vrai.

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime;
Mais en janvier, monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avouerai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour à tour, par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

MADAME DE ROSELLE.

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe,
Et les fleurs:..

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée?
Que nous allons avoir une belle journée!
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin.

MADAME DE ROSELLE.

Tout exprès.

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin, pour notre pêche,
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche?

MADAME DE ROSELLE.

Oh! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui? tant mieux!... Tu verras le plus joli bateau...

ROSE.

Ah! charmant.

M. DE PLINVILLE, *à Rose.*

Angélique est sans doute habillée?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon! Du moins est-elle réveillée?

ROSE.

Oh! oui, monsieur: je vais l'habiller à l'instant.
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

Digitized by Google

ROSE, *en s'en allant.*

Je voudrois être déja partie.
Une pêche! un bateau!... la charmante partie!

SCENE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *la suit des yeux.*

Heureux âge! à seize ans on n'a point de souci;
Tout plaît.

MADAME DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi:
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! le chagrin, dis-tu? Seroit-elle chagrine?

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas?

M. DE PLINVILLE.

Non.

MADAME DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien
Qu'elle rêve...

M. DE PLINVILLE.

En effet; mais, bon! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute;
Et puis, elle est modeste: on sait ce qu'il en coûte...
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras: je voudrois que ce fût dès demain.

MADAME DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi?

MADAME DE ROSELLE.

De ma sœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue?

MADAME DE ROSELLE.

Elle hésitoit toujours : sa lenteur est connue.
Moi, je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

MADAME DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien : qu'est-ce, après tout, que huit jours?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai.
Trop heureux de revoir madame de Mirbelle!
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connois; aussi, je vais me préparer.

MADAME DE ROSELLE, *à part.*

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas, du moins, pour notre fête.
Mais, on vient.

MADAME DE ROSELLE.

Comment donc ma tante est déja prête?

M. DE PLINVILLE.

Oh! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

Digitized by Google

SCENE V.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *l'embrasse.*

Bonjour, ma chere amie.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah, ah! monsieur, c'est vous?
Bonjour, ma niece. Non, je crois que de la vie
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déja trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme est vigilante; elle sait commander.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en ai besoin, monsieur, car vous n'y songez guere.

M. DE PLINVILLE.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique! Allons, point de souci.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien!
Et vous croyez, monsieur, qu'avec ce beau systême,
Les choses vont ici se faire d'elles-même.

M. DE PLINVILLE.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu sait! Si Morinval

Digitized by Google

Et ma fille venoient, on se mettroit en route.

MADAME DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas?

MADAME DE PLINVILLE.

Sans doute.

La partie est remise.

MADAME DE ROSELLE.

Est remise!... Comment?...

Vous riez?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui; je suis en belle humeur, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Mais encor: dites-moi quelle raison soudaine?...

MADAME DE PLINVILLE.

Cette raison, monsieur, c'est que j'ai la migraine.

MADAME DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

MADAME DE PLINVILLE, *à M. de Plinville.*

Aussi, dès le matin il trouble mon repos:

Il fait un bruit!...

M. DE PLINVILLE.

Qui? moi?

Digitized by Google

SCENE VI.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

ROSE, *accourt.*

Monsieur, mademoiselle
Va venir à l'instant.

MADAME DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment ?...

MADAME DE ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau?
Où déjeunera-t-on, en ce cas?

MADAME DE PLINVILLE.

Au château.
(*à Madame de Roselle.*)
Venez-vous? Il s'agit d'une affaire importante:
Je reçois de Paris des étoffes.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante...
Vous avez plus de goût...

MADAME DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun,
D'accord; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille là-dessus est d'une insouciance!...

Digitized by Google

Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

MADAME DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,
Qu'au fond, l'essentiel est le choix d'un époux.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en conviens : mais ce choix est une affaire faite;
Et, de ce côté-là, ma fille est satisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller
Restez ici, monsieur; nous allons travailler.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCENE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(*en riant.*) (*à Rose.*)
Ah! la flotte! il est gai. Te voilà toute sotte!

ROSE.

J'en pleurerois.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instans...
Heureusement cela ne dure pas long-temps.

Digitized by Google

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près; pourquoi ne part-on pas, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine; et l'on n'est pas d'humeur,
Quand on souffre... D'ailleurs le temps, je crois, se brouille:
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien lorsqu'on se mouille!
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui; mais un temps pluvieux
Nuiroit à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille;
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez?

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Non; mais, vois-tu, chere Rose,
D'honneur! je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étois dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisoit souffrir aucunement.

ROSE.

Ah, ah!

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie.
Mais en revanche aussi, que le réveil est doux!
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct; moi, je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste;
Et ma foiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé:
La santé peut paroître, à la longue, un peu fade;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrois qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrois toi-même...

ROSE.

Ah! monsieur, grand merci;
Tomber malade, moi!

M. DE PLINVILLE.

Ce seroit bien dommage.

ROSE.

Et puis si je mourois?...

M. DE PLINVILLE.

Bon! meurt-on à ton âge?
Tu me vois!...

Digitized by Google

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contens.
Mais, monsieur, je m'arrête en ce lieu trop long-temps.
Je m'en vais de ce pas trouver mademoiselle:
Car, le moins que je puis, je me sépare d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait.

(*Rose sort.*)

SCENE VIII.

M. DE PLINVILLE.

Cette Rose est une aimable enfant;
Elle aime sa maîtresse, oh! mais si tendrement!
Dès sa premiere enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendroit plutôt pour une sœur chérie.
Hé bien, pour un peu d'or, voyez quelle douceur!
A ma fille je donne une amie, une sœur:
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent:
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent:
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCENE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

Bien arrangé, pour vous; mais moi, j'en ai souffert.

Digitized by Google

Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paye.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aye
De quoi payer?

M. DE PLINVILLE.

Eh, mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvois, moi, l'être aussi-bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrois, en ce cas,
Etre fait au service.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi, je suis valet:
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh!...

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

L'on te considere,
Et tous mes gens ici te traitent comme un pere.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh! cela n'y fait rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule?

PICARD.

On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi?

M. DE PLINVILLE, *rit.*

En vérité?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde;
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savois pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battroit enfin, vous diriez : Grand merci.

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire!

PICARD, *en s'en allant.*

Oui! je suis fort plaisant!

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire?

PICARD, *enroué à force de s'être échauffé.*

Eh! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir? Je ne saurois m'asseoir :
Madame, à tous momens, m'envoie à ce village;
Et... pour je ne sais quoi : dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos.
« Va, mon ami! » Pour eux, ils restent en repos.

(*Il sort.*)

SCENE X.

M. DE PLINVILLE.

Picard est un peu brusque; il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre;
Et cependant au mot si je voulois le prendre,
Je l'attraperois bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.

(*il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.*)

Digitized by Google

Quand j'y songe, je suis bien heureux! je suis homme,
Européen, François, Tourangeau, gentilhomme:
Je pouvois naître Turc, Limousin, paysan;
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan;
Non: mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un pere: il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh! non; mes voisins me chérissent;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur;
Trop ni trop peu d'esprit, et sur-tout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et pere de famille.
Je n'ai point de garçons; mais aussi quelle fille!
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés:
Je te rends grace, ô Ciel! tous mes vœux sont comblés.

SCENE XI.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL.

Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos: je passois en revue
Tous mes sujets de joie....

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Je songeois comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux, comme vous faites!

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? Sans sujet mes parens m'ont haï;
Par des gens que j'aimois, je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeste
Qui me priva d'un frere, hélas! que j'adorois?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès lors, isolé, sans famille....

M. DE PLINVILLE.

Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

A propos, ma niece a desiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE.

Sa sœur en ces lieux doit se rendre

Dans huit jours: je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devoit pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai;
Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'est point naturel.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque mystere.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre!

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre niece.

M. DE PLINVILLE.

Eh, mais, vous êtes singulier;
Ma niece fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs, il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même?...

M. DE PLINVILLE.

Eh! puisqu'elle consent à vous donner sa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables.

Digitized by Google

M. DE MORINVAL.

Si fait : je ne suis point de ces gens fort aimables ;
Je ne suis plus très jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans ?

M. DE MORINVAL.

Non, pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Hé bien, ce n'est plus le printemps,
Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage :
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne sais... cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'est point parleuse, et j'en rends grace à Dieu.

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Ecoutez ; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des transports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non, mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez,
Vous avez son estime : hé bien, vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déja depuis long-temps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis :
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.

Digitized by Google

Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé :
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaieté;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai quand on devient mon gendre.

(*Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BELFORT.

QUE mon sort est cruel! Que de maux j'ai soufferts!
L'avenir m'en prépare encor de plus amers.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah! je devrois quitter ce dangereux asile;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.
(*Il rêve.*)

SCENE II.

MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT *.

MADAME DE ROSELLE, *de loin, à part.*
Il doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge, on est franc, facile à pénétrer.

* Cette scene est de mon ami Andrieux. *Voyez* la préface.

Digitized by Google

(*haut, à Belfort.*)
Ah! je n'espérois pas ici vous rencontrer,
Monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Madame!...

MADAME DE ROSELLE.

Excusez, je vous prie;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

MADAME DE ROSELLE.

Moi, je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse:
Je vous crois l'ame honnête et pleine de noblesse.
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah! madame.

MADAME DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connoissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours et me flatte et m'oblige.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connoître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi? j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

MADAME DE ROSELLE.

Voilà tout?

Digitized by Google

M. BELFORT.

Voilà tout.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, monsieur, tous vos secrets :
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à peu près.

M. BELFORT.

Que savez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

MADAME DE ROSELLE.

C'est que j'ai de bons yeux,
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis, quelqu'un peut-être a votre confidence:
On auroit pu savoir par des gens bien instruits...

M. BELFORT.

Oh! non: je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon pere, dans le monde, est le seul qui le sache.

MADAME DE ROSELLE.

Oui? j'avois donc raison. Ici monsieur se cache :
Vous allez admirer ma pénétration:
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit?... quelle surprise extrême!

MADAME DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même?

Digitized by Google

Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. BELFORT.

Vous le savez?

MADAME DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé? point du tout.

MADAME DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

MADAME DE ROSELLE.

Vous plaisantez: comment?
Votre pere a du bien?

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avoit jadis; mais un revers funeste...

MADAME DE ROSELLE.

Allons: dispensez-moi de vous conter le reste.
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très peu de chose, ou rien.

MADAME DE ROSELLE.

Oui dà! vous me piquez. Hé bien, voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret.
Vous ne m'avoûrez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure,

Digitized by Google

Alors, promettez-moi de ne me rien cacher :
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien, j'en cours le risque, et j'y consens, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Voici donc mon secret : C'est qu'au fond de votre ame
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment...

M. BELFORT.

Ah! madame, arrêtez :
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulois le cacher à moi-même?

MADAME DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler?
J'en étois sûre.

M. BELFORT.

Ah! Dieu! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, et vous m'allez juger;
Vos conseils guideront mon inexpérience :
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

MADAME DE ROSELLE.

M'en offenser, monsieur, moi qui veux l'obtenir!
Non, en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Mais quoi, si vous voulez qu'en ceci je vous serve,
Il faudra me parler franchement, sans réserve.
On vous nomme?

Digitized by Google

M. BELFORT.

Dormeuil.

MADAME DE ROSELLE.

Dormeuil! Eh! mais je crois
Que nous avons beaucoup de Dormeuil, en Artois.

M. BELFORT.

J'en suis.

MADAME DE ROSELLE.

Bon! en ce cas, je connois votre pere,
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur:
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur;
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait sa fortune.

M. BELFORT.

Il est vrai: vous savez d'où vient tout mon malheur.
Un pere que j'adore en est le seul auteur.
Je sais qu'il m'aime, au fond, et je lui rends justice.
Il m'avoit, jeune encor, fait entrer au service:
Mais, privé de secours, y pouvois-je rester?
Manquant de tout, madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misere,
Déguiser ma naissance et le nom de mon pere.
Je vins ici: mon cœur y perdit son repos;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

MADAME DE ROSELLE.

A ma jeune cousine avez-vous fait connoître
Votre amour?

M. BELFORT.

Ah! jamais. Moi le laisser paroître!

Digitized by Google

Hasarder un aveu! j'étois loin d'y penser.
A la fuir dès long-temps j'aurois dû me forcer.
Souvent j'allois partir; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle. Au moins j'ai su me taire;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur!
Mais on vient: c'est monsieur. Il faut que je l'évite,
Il pourroit voir mon trouble.

MADAME DE ROSELLE.

Eh quoi! partir si vîte?
(*Il va pour sortir.*)

SCENE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, *à M. Belfort.*

Bon! vous vous retirez, en me voyant? pourquoi?
Eh, mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir, je viens, je me promene;
Vers ce lieu-ci, sur-tout, un penchant me ramene.

MADAME DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, et pourtant très voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre éleve étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, monsieur, très souvent.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.
(*à Madame de Roselle.*)
Angélique est savante : elle lit les poëtes.
(*à M. Belfort.*)
Moi, je l'ai toujours dit : jeune comme vous l'êtes,
On enseigne bien mieux : rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bien heureux mortel!
Vous avez pour éleve une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne;
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays!....
Je vous traite aussi bien qu'on traiteroit un fils ;
Il est aisé de voir que ma femme vous aime :
Chacun en fait autant; et ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, *très ému.*

Elle me fait honneur,
Monsieur... assurément... je sens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

MADAME DE ROSELLE, *à part.*

Ah, mon cher oncle! moi, je l'entends mieux que vous.

SCENE IV.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous,

Digitized by Google

Tout pénétré de joie et de reconnoissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connoissance.

MADAME DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit:
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste;
Et je ne pense pas que, depuis que j'existe...

MADAME DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais, l'an passé:
Pour vol, presqu'aussitôt, ma tante l'a chassé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh! l'on peut se tromper une fois en sa vie:
Mais tu vois sur Belfort si je me suis trompé;
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la premiere vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

MADAME DE ROSELLE.

Mais entre nous, pourtant, j'aurois voulu savoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir? quoi?

MADAME DE ROSELLE.

M'informer...

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!
Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connoissent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te dise?
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchans, de fripons:
Je n'en crois rien; je veux qu'il s'en trouve peut-être,
Un ou deux; mais ils sont aisés à reconnoître :
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Etre une fois trompé, que de craindre toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourroit être capable?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE, *regarde*.

C'est ma chere Angélique.

MADAME DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglois, ou je suis bien trompé.

Digitized by Google

MADAME DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage!

MADAME DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh! ce bois est charmant.
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCENE V.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

(*Angélique vient sur le théâtre et rêve, sans voir son pere ni sa cousine.*)

M. DE PLINVILLE, *s'avance doucement derriere elle.*)

Angélique! Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere! ah! madame!

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'ame.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais et vermeil!

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence :
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeuné,
Je cours. Asseyons-nous.

(*Il s'assied.*)

SCENE VI.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE, MADAME DE PLINVILLE.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avois deviné :
Ce bosquet deviendra salon de compagnie ;
Et moi, je reste seule: avec moi, l'on s'ennuie.

MADAME DE ROSELLE.

A la campagne, on peut quelquefois se quitter.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurois été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

MADAME DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Voyez le grand dommage!
Cela les désennuie : ils font assez d'ouvrage.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais allez donc, enfin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! calme-toi, bon Dieu!
Ce ton-là, tu le sais, m'épouvante fort peu :
Si je cede souvent, va, ce n'est pas, ma chere,
Que je te craigne; oh, non! c'est que j'aime à te plaire.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! nous le savons bien.

(*M. de Plinville se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa niece et à sa fille, et sort gaiement.*)

SCENE VII.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un cœur excellent;
Mais si quelqu'un ici n'avoit pas le talent...

MADAME DE ROSELLE.

Vous l'avez; car à tout ma tante sait suffire :
C'est un coup d'œil! un tact!... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il est si gai!

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien;

Mais cette gaieté-là, pourtant, n'est bonne à rien.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

MADAME DE PLINVILLE.

Le beau mérite!

Cette indulgence enfin, sa vertu favorite,
Fait que tout va de mal en pis dans sa maison :
Trouver tout bien, ainsi, sans rime ni raison,
C'est ne penser qu'à soi.

MADAME DE ROSELLE.

Bon!

MADAME DE PLINVILLE.

Un tel optimisme,
A parler franchement, ressemble à l'égoïsme.

MADAME DE ROSELLE.

Egoïsme? mon oncle un égoïste, ô Ciel!
Il a, je vous l'avoue, un heureux naturel :
Mais s'il prend très souvent ses maux en patience,
Même gaîment, a-t-il la même insouciance
Quand il s'agit des maux et des revers d'autrui?
Quel est le pauvre enfin qui n'ait un pere en lui?
Je conçois en effet que mon oncle, à la ronde
Faisant autant d'heureux, croie heureux tout le monde.

(*Regardant Angélique avec intérêt.*)

Il peut bien se tromper sur le choix des moyens
D'assurer son bonheur et le bonheur des siens :
Mais son intention est toujours droite et pure;
Et je souhaiterois à tel qui le censure,
Et la même franchise et la même bonté.

Digitized by Google

MADAME DE PLINVILLE.

Eh, mais, quelle chaleur! il semble, en vérité...

MADAME DE ROSELLE.

Que du nom d'Optimiste en riant on le nomme;
Mais qu'on dise que c'est un honnête, un digne homme.

MADAME DE PLINVILLE.

Qui vous dit le contraire?

ANGÉLIQUE.

Oh! personne; mais quoi!
L'entendre ainsi louer est un plaisir pour moi,
Je ne m'en défends pas.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien, mademoiselle;
Mais la leçon d'anglois, quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyois rencontrer monsieur Belfort ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien, de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je vais...

MADAME DE PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre temps en allée et venue!
Je retourne au château; je vais vous l'envoyer :
Attendez-le, et songez à bien étudier;
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être :
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

MADAME DE ROSELLE, ANGELIQUE.

MADAME DE ROSELLE.

Je vous possede donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler ni vous voir seulement.
Il semble en vérité que vous fuyiez ma vuë:
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

MADAME DE ROSELLE.

En ce cas prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantoit sans cesse
L'enjouement, la beauté, la grace, la finesse:
Je trouve bien l'esprit, la grace, les appas,
Mais quant à l'enjouement je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus...

MADAME DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, et riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie à votre âge,
Sur-tout quatre ou cinq jours avant le mariage?
Le mari dont pour vous vos parens ont fait choix,
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il est fort estimable.

Digitized by Google

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! tout-à-fait, ma chere;
Et vous formez ces nœuds avec plaisir, j'espere.

ANGÉLIQUE.

Avec plaisir, madame ? Oui, c'en est un pour moi
De contenter mon pere : il engage ma foi,
Me donne à son ami : j'obéis sans murmure.

MADAME DE ROSELLE.

Vous serez très heureuse avec lui, j'en suis sûre.
(*à part.*)
Pauvre enfant! Ne laissons point faire cet hymen.
Mais j'aperçois Belfort. Suivons notre examen :
Sachons si, par hasard, ils sont d'intelligence.

SCENE IX.

MADAME DE ROSELLE, ANGELIQUE, M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

On pourroit vous gronder d'un peu de négligence!
On vous attend ici depuis long-temps...

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon :
Mais c'est que j'ai cherché long-temps mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuse, monsieur : je connois votre zele.

MADAME DE ROSELLE.

Avez-vous un livre ?

Digitized by Google

M. BELFORT.

Oui; j'ai là Milton.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien,
Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.
(*à part.*)
Je vais les observer.

ANGÉLIQUE.

Mais...

MADAME DE ROSELLE.

Commencez, de grace.
Je n'entends point l'anglois; mais j'ai sur moi le Tasse.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.
(*Elle se retire, mais ne va pas loin; et pendant la scene suivante, paroît de temps en temps à travers le feuillage.*)

SCENE X.

ANGELIQUE, M. BELFORT.

(*Ils restent un moment sans rien dire.*)

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, monsieur, cette leçon;
Car... que sais-je?.. peut-être est-elle la derniere.

M. BELFORT.

Vous croyez?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, monsieur. Votre écoliere

Digitized by Google

Auroit encor besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

Monsieur de Morinval sait l'anglois mieux que moi,
Et...

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous on n'en a pas besoin:
Sans doute, avec plaisir, il va prendre ce soin:
Puis il parle la langue, il arrive de Londre;
Et c'est un avantage...

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglois:
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulois.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là: car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble.
Graces à vous, monsieur, je suis prompte à saisir;
Vous enseignez si bien!

M. BELFORT.

J'enseigne avec plaisir,
Du moins: il est aisé d'instruire une personne
Qui profite si bien des leçons qu'on lui donne!

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, vraiment, que je fais des progrès?

Digitized by Google

M. BELFORT.

Ah! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monsieur : j'ai tout de suite aimé la langue anglaise.

M. BELFORT.

Je ne suis point du tout surpris qu'elle vous plaise,
Mademoiselle : il est des Angloises à vous
Un tel rapport d'humeur, de sentimens, de goûts!...

ANGÉLIQUE.

Vous croyez?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manieres.
Elles sont nobles, même elles sont un peu fieres;
Elles parlent très peu, mais parlent à propos,
Ne médisent jamais; et dans leurs moindres mots,
On voit régner toujours une sage réserve.
Voilà leur caractere, et plus je vous observe,
Plus je crois voir qu'au vôtre il ressemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le souhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Hé bien, je trouve encore une autre ressemblance :
Oui, d'elles vous avez jusqu'à l'indifférence...
Ah! pardon, je n'ai pas dessein de vous blâmer :
C'est sans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur ressemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun sait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur... et peut-être un dédain
Qui sait les préserver...

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant soudain;
Mais elles ne sont pas toujours aussi paisibles.
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs sensibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais, tôt ou tard, allume un feu plus violent...
Nous avons vu cela, monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peintures:
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon: le temps fuit.

SCENE XI.

ANGELIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

Hé bien, notre écoliere est-elle un peu savante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

MADAME DE ROSELLE, *sans trop d'affectation.*

La lecture étoit intéressante.
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.
Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose...

Digitized by Google

SCENE XII.

ANGELIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT, ROSE.

(*Dans la scene précédente, on a dû obscurcir le théâtre, pour annoncer l'orage.*)

ROSE.

Eh mais, venez donc : il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage ?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avois pas fait attention....

MADAME DE ROSELLE, *finement, mais toujours sans affectation.*

Il est vrai, quelquefois la conversation
Nous occupe si fort!

ROSE.

Allons nous-en bien vîte.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a raison.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'aperçois monsieur : ah! j'ai moins de frayeur.

Digitized by Google

SCENE XIII.

ANGELIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT, ROSE, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel spectacle enchanteur!...
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

MADAME DE ROSELLE.

Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise?

ROSE.

Ah! monsieur! sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Rose, du cœur :
Auprès de moi, jamais, peux-tu craindre un malheur?
(*un coup de tonnerre épouvantable.*)

TOUTES LES FEMMES.

Ah! Dieu!

M. BELFORT.

Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup! il m'enflamme;
Vers la Divinité cela m'éleve l'ame.

ANGÉLIQUE.

Sans doute il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non :

Digitized by Google

Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages;
La riviere jamais n'inonde nos rivages.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT, ROSE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé....

M. DE PLINVILLE.

Bon! où donc?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange:
Elle est en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(il sort.)

M. DE PLINVILLE.

Je respire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je!
Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? il pouvoit tomber sur le château *.

(*Ils sortent tous.*)

---

* Quoique ce trait ait toujours paru faire plaisir, je n'en ai jamais été très content. Je regrette de n'avoir pas connu plutôt l'excellent roman de Goldsmith (le Ministre de Wakefield). J'aurois pu faire usage d'un passage où il est question aussi d'incendie, mais où l'optimiste Primerose est bien supérieur au mien. Il craint quelque temps pour ses enfans, s'agite, se dévoue, les sauve enfin; et voyant d'un côté sa femme et ses enfans hors de danger, et de l'autre sa maison en proie aux flammes, il s'écrie : « Tu peux brûler! ô ma « maison! j'ai sauvé les meubles les plus précieux. » Qui ne sent l'énorme différence qu'il y a entre ce trait sublime et une saillie qui fait rire seulement!

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparoît : l'herbe est déja plus verte;
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent...
Un calme... une fraîcheur... un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
O que voilà, ma chere, une pluie excellente!
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai; mais aussi
J'ai sauvé l'écurie: elle étoit presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avois plus d'une preuve
De son bon cœur; mais quoi! c'est un brave, vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment?

ROSE.

Je le crois bien. Aussi s'est-il blessé.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'étoit rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi; mais moi, je voyois bien
Qu'il souffroit, et beaucoup; car, à cette nouvelle,
J'étois vîte accourue avec mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval:
Il ne s'occupoit pas seulement de son mal.
« Sur votre main, monsieur, lui dis-je, il faudroit mettre
« Quelque chose: je vais, si vous voulez permettre... »
« Bien obligé, dit-il, il n'en est pas besoin. »
« Oh! dis-je, avec plaisir, je vais prendre ce soin. »
Il me donne sa main; ma maîtresse déchire
Un mouchoir, en tremblant: lui, paroissoit sourire,
Regardoit, tour à tour, mademoiselle et moi:
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes: l'aimable et douce créature!

ROSE.

« Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature. »
Dans La Fontaine, hier, je lisois ce vers-là.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Vous lisez La Fontaine?

ROSE.

Eh oui, je sais déja
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
J'ai mon livre à la main, lorsque je me promene.

M. DE PLINVILLE.

Bien.

ROSE.

C'est monsieur Belfort qui m'en a fait présent.
Il me fait réciter : il est si complaisant!

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée?...

ROSE.

Oh! oui. C'est bien dommage: on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant? il faut se marier.

SCENE II.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ROSE.

MADAME DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle? A babiller?

ROSE.

J'arrive.

MADAME DE PLINVILLE.

Partez; allez ranger. Sur-tout, soyez moins vive.

Digitized by Google

ROSE.

Pardon.

MADAME DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous? Partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.

Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Je suis vraiment fâché, quand je vois qu'on la gronde :
Car je l'aime beaucoup.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'est plus naturel. Hé bien, parlons du feu.
Il est éteint.

MADAME DE PLINVILLE.

Enfin !

M. DE PLINVILLE.

En peu de temps, parbleu !
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené!...

MADAME DE PLINVILLE.

Riez.

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

Digitized by Google

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! tant mieux.

MADAME DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein,
On croiroit qu'il s'agit de la grange d'un autre.

M. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.
Pour tout autre, ce coup eût été plus fatal:
Nous sommes en état de supporter le mal.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange!

M. DE PLINVILLE.

Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'une grange.
Hé bien, ma chere amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira :
Je n'ai pas fait bâtir depuis long-temps, je pense.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidens, beaucoup mourroient de faim.
Eh! ne faut-il donc pas que tout le monde vive?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés?

Digitized by Google

MADAME DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire!

M. DE PLINVILLE.

Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, assurément, ne s'est point endormi.
Il devoit me placer, comme il faut, cette somme.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête homme?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme? Dorval!...

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

MADAME DE PLINVILLE.

Beaucoup : c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il est heureux au jeu.

MADAME DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh! j'espere...

MADAME DE PLINVILLE.

Vous espérez toujours.

Digitized by Google

SCENE IV.

ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *à Angélique.*

Ah! te voilà, ma chere;
Hé bien, es-tu remise un peu de ta frayeur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je craignois encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Çà, puisque le hasard tous les trois nous rassemble,
Profitons-en : parlons de mariage ensemble.

MADAME DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer;
Ce n'est pas tout : il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme!

(*Elle sort en haussant les épaules.*)

SCENE V.

ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur, vraiment, me divertit.
Dans un ménage il faut de petites querelles.

Digitized by Google

Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter?

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;

Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit, j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément : je connois ta tendresse.

ANGÉLIQUE, *serrant affectueusement la main de son pere.*

Mon pere!...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant! Comme elle me caresse!

Délicieux transport! Ah! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? eh! tu n'en doutes pas.

Je donnerois pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurois avec toi voulu finir mes jours.

Tu semerois de fleurs la fin de ma carriere :

Digitized by Google

Je sourirois encore à mon heure derniere.
Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton pere est tendre;
Qu'il est fait pour t'aimer et digne de t'entendre.
Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Hélas! si vous saviez... combien...
Morinval!...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé? va, va, je le sais bien.

SCENE VI.

ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. BELFORT.

(*Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.*)

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mes amis.
(*à Morinval, d'un air mystérieux.*)
Mais quels progrès vous faites!

M. DE MORINVAL.

Comment? que dites-vous?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes!

Digitized by Google

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... vous riez?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon pere?...

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrois, en vain, me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami : nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. BELFORT, *d'un air contraint.*

Qui? moi? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il suffit.

Je me tais; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur est trop grand, pour qu'ici je le croie.
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

Digitized by Google

M. BELFORT, *avec un chagrin concentré.*

Ah! je n'y songeois pas, monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublierai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.

Monsieur, sans nul regret j'aurois donné mes jours.
Puis... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. DE PLINVILLE.

C'est dommage, mon cher, qu'elles soient douloureuses.

M. BELFORT.

Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir :
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir!

(*Il sort.*)

SCENE VII.

ANGELIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paroît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins ; et tu peux librement
Faire à ce bon ami l'aveu...

Digitized by Google

SCENE VIII.

ANGELIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, LEPINE, *d'un air niais.*

LÉPINE.

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, que lui veut-elle?

LÉPINE.

Moi, je ne sais, monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : seulement, on me dit va, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine est naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête;
Car madame et monsieur sont rarement d'accord :
Moi, je suis de l'avis de monsieur : ai-je tort ?

M. DE PLINVILLE.

Non, ce que tu dis là prouveroit le contraire.

(*Lépine sort.*)

SCENE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire;

Digitized by Google

Vous allez, je l'espere, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvoit l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah! le trait est plaisant.
Si l'on pouvoit!... Comment, vous en doutez encore?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, *vivement.*

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il seme quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;

Digitized by Google

Voyez ces chers enfans, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux, même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis : pourroient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront du moins échapper aux douleurs.
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard un poison dans les veines circule,
Qui défigure ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins le mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes sur-tout ce secret est heureux :
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on? on écrit à Paris, on consulte
Un illustre... Petit, je suppose: il répond;
Et vous guérit bientôt *.

M. DE MORINVAL.

Ah! tout de suite.

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons :
Nous abusons de tout, et puis nous nous plaignons!

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit d'ailleurs de se plaindre! est-on maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune?

M. DE PLINVILLE.

Non;

---

* Quelques critiques ont prétendu que le public, ainsi que M. Petit, n'avoient pas besoin de cet éloge; mais ils n'ont pas pensé que j'en avois besoin, moi, et que j'acquittois ainsi une dette chere à mon cœur.

Digitized by Google

Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste;
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste,
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels *...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels?

M. DE PLINVILLE.

Très peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE.

Ah! fort bien. Vous nommez les passions des maux!
Sans elles nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. DE MORINVAL.

Oui! dirigez l'amour!

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? Sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même!
De... J'en aurois parlé bien mieux à vingt-cinq ans;
Hélas! j'ai sans retour passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre:
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

---

* *Voyez* la variante qui est à la suite de la piece.

Digitized by Google

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié:
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide?
Vous, monsieur, qui peignez toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares.
Au siecle où nous vivons il est fort peu d'avares.
D'envieux, Dieu merci, je n'en connois pas un:
La haine enfin n'est pas un vice très commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune;
Mais soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu:
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps: l'enfance est consacrée
Aux doux jeux; la jeunesse à l'amour est livrée,
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse!

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval; ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocens plaisirs:
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeunesse, il en est respecté;
Il raconte une histoire, et se voit écouté.

Digitized by Google

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit ?...

M. DE PLINVILLE.

Mais... par la derniere heure:
Je suis né, Morinval; il faut donc que je meure.
Hé bien, tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi... car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits enfin je vous confonde,
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entiere,
Et nous souffrons sur-tout à notre heure derniere.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'ame et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni treve:
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se souleve.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'étoit peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissans l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur; on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente:
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour; l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes;
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.

Digitized by Google

On fait de plate prose et de plus méchans vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misere et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause;
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous, je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guere.
Bien des gens, dites-vous, doivent: sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part? Demandez à ma fille.
Les femmes sont un peu coquettes? Ce n'est rien:
Ce sexe est fait pour plaire; il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? Mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchans vers? Eh! ne les lisez pas:
Il en paroît aussi dont je fais très grand cas.
On déraisonne? Eh, oui! parfois un faux systême
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Fort bien! Cette réponse est très satisfaisante.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Eh! je ne réponds point, mon ami; je plaisante:
Car, si je répliquois, nous ne finirions pas;
Et ce seroit matiere à d'éternels débats.
Pardon, de disputer vous avez la manie;
Oui, vous semblez goûter une joie infinie
A ces tristes tableaux; d'honneur! vous affectez
De voir tous les objets par leurs mauvais côtés.

M. DE MORINVAL.

Ah! j'ai grand tort!...

M. DE PLINVILLE.

Peut-être; oui, celui d'être extrême,
Et sur-tout de juger en moi comme un systême
Ce qui n'est que l'effet d'un heureux naturel,
Qu'on peut blâmer; dont, moi, je rends grâces au ciel.
Je n'ai point cet esprit de fiel et de critique;
Simple, et me piquant peu de vaste politique,
Je supporte les maux, je savoure les biens:
J'en jouis à la fois pour moi-même et les miens;
Car mes soins ne pouvant embrasser tous les hommes,
Je tâche, ici du moins, que tous tant que nous sommes,
Goûtions la paix, l'aisance et le bonheur... bonheur
Que je trouve sur-tout dans le fond de mon cœur.

M. DE MORINVAL.

Je vois bien qu'avec vous je n'ai plus qu'à me taire.
Gardez, monsieur, gardez votre heureux caractere.

Digitized by Google

SCENE X.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chasseurs bien hardis!

M. DE PLINVILLE.

Comment donc?

MADAME DE ROSELLE.

Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL.

Ayez donç une chasse!

M. DE PLINVILLE.

Ils se seront trompés : il faut leur faire grace.

M. DE MORINVAL.

Mais allez voir, du moins...

M. DE PLINVILLE.

J'y vais... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait sa maîtresse.
Je sens très bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau...

M. DE MORINVAL.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE.

Aussi, j'y vais mettre ordre. En me voyant paroître,
Ils seront plus fâchés que moi-même, peut-être.

Digitized by Google

M. DE MORINVAL.

Ne vous exposez pas.

M. DE PLINVILLE.

A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi, qui n'en ai fait de ma vie à personne?
(*Il sort.*)

SCENE XI.

M. DE MORINVAL, MADAME DE ROSELLE.

M. DE MORINVAL.

Jamais il ne craint rien, jamais il ne soupçonne:
Quel homme!

MADAME DE ROSELLE.

Je voudrois pourtant lui ressembler.
(*à part.*)
Allons, nous voilà seuls : il est temps de parler.
(*haut.*)
Vous accusez tout bas madame de Mirbelle,
Monsieur : votre bonheur est retardé par elle.

M. DE MORINVAL.

Je dois m'en consoler, puisque je la verrai.
Encor, si mon bonheur n'étoit que différé!

MADAME DE ROSELLE.

Ce retard, après tout, est fort heureux, peut-être :
Quand on doit s'épouser, il faut se bien connoître.

M. DE MORINVAL.

Pour connoître Angélique, il suffit d'un instant :
Et de moi, ce me semble, elle en peut dire autant;

Digitized by Google

Ma franchise, je crois...

MADAME DE ROSELLE.

Sert d'excuse à la mienne.
Etes-vous bien, monsieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir?

M. DE MORINVAL.

Ah! quant au premier point,
Elle me plaît, madame, et vous n'en doutez point.
Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

MADAME DE ROSELLE.

Point du tout, mais... j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse :
Vous avez pour cela l'ame trop généreuse...

M. DE MORINVAL.

Fort bien. Je vous entends : je vois ce qu'il en est.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

MADAME DE ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M. DE MORINVAL.

Oui, vous avez raison;
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à sa main je renonce;
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCENE XII.

MADAME DE ROSELLE.

C'est un fort galant homme : il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre :
Elle sera, peut-être, encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand point
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

FIN DU TROISIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paroissez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai sujet de l'être:
Morinval à ma main va renoncer, peut-être.

ROSE.

Se peut-il?... Il sait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devroit le savoir. J'ai vu que sur ce point
Il venoit pour sonder le fond de ma pensée:
Il a dû me trouver contrainte, embarrassée;
Et s'il est pénétrant, il se sera douté...

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit assez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il espéroit prétendre.
Rose, je me souviens d'avoir dit quelques mots
Assez clairs...

Digitized by Google

ROSE.

S'il pouvoit nous laisser en repos,
Mademoiselle : alors toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere, il n'est point de bonheur ici bas.

ROSE.

Pourquoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais... on ne voit pas
Monsieur Belfort; où donc est-il?

ROSE.

Il se promene,
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire?... Entre nous, chere Rose...
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon pere, moi, sur-tout madame de Roselle,

Digitized by Google

Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh oui, mademoiselle.

Si j'allois le chercher, moi-même?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, vas-y.

Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.

(*Rose sort.*)

SCENE II.

ANGELIQUE.

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi, qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir....
Mais chassons une idée... hélas! trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCENE III.

M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvoit :
Gageons que Morinval en étoit le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! Allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... et j'attends sur-tout certaine lettre...
(il voit Picard.) (il appelle.)
Ah! bon.... Picard!

SCENE IV.

M. DE PLINVILLE, PICARD, *tout essoufflé*, ANGELIQUE.

PICARD.

Picard! vous me faites courir!...

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet: il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et retourne à ton poste.
(en prenant les lettres des mains de Picard.)
La belle invention que celle de la poste!

PICARD.

Parlons-en!

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis:
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris;

Digitized by Google

Et, pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant, et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien! vous allez voir que ce sont des oiseaux!
Ils se crevent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes! oui!

M. DE PLINVILLE, *lit.*

Que vois-je? ah! Dieu! quelles nouvelles!
Est-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon pere, eh! mais quelles sont-elles?

PICARD.

Quoi, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah! ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, monsieur? ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.
Il vous vole; je dis que c'est un tour infâme.
(*en s'en allant.*)
Banqueroute! ah! bon Dieu! que va dire madame?

Digitized by Google

SCENE V.

M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Je te rends grace, ô ciel! de ce revers fatal :
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On est tout étourdi d'une pareille perte :
Pourtant, une ressource encore m'est offerte;
Et si j'étois tout seul, je me consolerois.
Ma terre, Dieu merci, me reste, et j'en vivrois.
Mais, ma fille!... à quel sort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, serois-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!...

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours.
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Gardez-vous de me plaindre.
C'étoit l'hymen pour moi, l'hymen qu'il falloit craindre...
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrois...

Digitized by Google

En m'éloignant de vous, j'étouffois mes regrets;
Dans un profond chagrin, alors, j'étois plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.
(*tendrement, et en le caressant.*)
Mon pere! à vos côtés je prétends m'attacher.
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez : près de vous,
Ah! pourrois-je jamais regretter un époux!

M. DE PLINVILLE.

Chere enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.
Par elle, on souffre moins... on souffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avoient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avois point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici, ne m'avoit plaint, hélas!
Je me croyois heureux, et je ne l'étois pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regrets?

ANGÉLIQUE.

Non, ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux, et de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger;

Digitized by Google

Nous serons pauvres, soit : nous verrons moins de monde.
Ma femme dit qu'ici le voisinage abonde.
On sera plus discret : mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous, enfin, que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais; et de plus, tu te plais à l'étude.
On ne peut s'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déja
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chere femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi :
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contens : que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien, nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur : vous savez mieux le peindre.

SCENE VI.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

M. DE PLINVILLE, *court à sa femme.*

Ma chere amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan!...

MADAME DE PLINVILLE.

Hé bien, je vous l'avois prédit!

Digitized by Google

Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit :
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
« Pour l'exposer ainsi ; de grace... » Mais, n'importe!
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien :
Mais quoi, le mal est fait.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh! oui, je le sais bien;
Aussi, je viens déja d'y trouver un remede;
Car il faut toujours, moi, que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi?

MADAME DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

MADAME DE PLINVILLE.

Dans quatre jours, nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurois trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince :
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

Digitized by Google

MADAME DE PLINVILLE.

Bon ! l'on fait à Paris la dépense qu'on veut :
Il faudroit faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela : nous vendrons notre terre.
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais, quelle promptitude!

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut saisir l'instant;
C'est le jour du courrier, l'heure presse; on m'attend:
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

(*Madame de Plinville sort.*)

SCENE VII.

M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! si promptement
Vous pourriez consentir à cet arrangement ?

M. DE PLINVILLE.

Consentir ? point du tout : l'affaire n'est pas faite.
Je tiens à mon projet : oui, je te le répete.
Mais de ma part, vois-tu, trop d'obstination
N'auroit fait qu'affermir sa résolution :
Je la connois. Au lieu, qu'à soi-même laissée,
Ma femme dès demain peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGELIQUE.

M. DE MORINVAL, *de loin, à part, sans les voir.*
Où donc le rencontrer? par-tout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
(*haut.*)
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret je viens vous déclarer...
Je ne puis plus long-temps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.
Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute:
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.
Cent mille écus ?

M. DE PLINVILLE.
Sans doute.

M. DE MORINVAL.
(*à part.*)
Je l'ignorois... O ciel! je venois renoncer
A sa fille: de moi qu'auroit-on pu penser?

M. DE PLINVILLE.
Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL.
Au contraire.

M. DE PLINVILLE.
Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi;

Digitized by Google

Car, si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais, je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irois me dédire
A cause du revers qui vous est survenu?
Mon ami, je croyois vous être mieux connu :
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille?

M. DE MORINVAL.

Plût au Ciel!

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serois-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE, *émerveillé.*

Hé bien, ma fille!... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?...

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle :
C'est que ma fille sent un noble procédé.

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?...

M. DE PLINVILLE.

Je le crois? j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, *tristement.*

Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez : j'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre souci!

M. DE MORINVAL.

J'en ai sujet.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCENE X.

M. DE PLINVILLE.

Toujours s'affliger! toujours craindre!
Je le plains... hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il à sa maniere heureux autant que moi.

SCENE XI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venois ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?...

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi, d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais adieu; car je vais conter tout à ma femme.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

M. BELFORT.

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon ame.
Allons, il faut partir : voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin... je ne sais si je me suis trompé;
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences:
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étois, sur-tout à quel point je l'aimois.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carriere,
Seul, triste, abandonné de la nature entiere,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien,
C'est un cœur, qui du moins ne me reproche rien :
Oui, je pars.

SCENE XIII.

M. BELFORT, ROSE.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc me surprendre?

Digitized by Google

ROSE.

J'accourois vous chercher. Mais que viens-je d'entendre?
Monsieur, est-il bien vrai?

M. BELFORT.

Oui, Rose, je m'en vais.

ROSE.

Quoi! vous vous en allez? pour toujours?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Ah! bon Dieu! mais pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chere Rose:
Je pars, et je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous auroit-on ici donné quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun : de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique ! hélas ! que je vais la surprendre!
A cet évènement elle est loin de s'attendre.
Voyez ! tous les malheurs lui viennent à la fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connois ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis, j'en juge par moi : d'ailleurs, il est si tard!
Encor vous êtes seul : ah! mon Dieu! quel départ!

Digitized by Google

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCENE XIV.

M. BELFORT, ROSE, MADAME DE ROSELLE.

ROSE.

Madame...

Vous me voyez chagrine, et jusqu'au fond de l'ame.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout-à-fait.

MADAME DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

Et quel sujet, de grace?...

ROSE.

Il n'a point de sujet.

MADAME DE ROSELLE.

Allez, Rose.

ROSE, *à M. Belfort.*

Je puis dire à mademoiselle,
Qu'avant votre départ, vous prendrez congé d'elle?

M. BELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu, monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu, ma chere Rose.

ROSE.

Ecrivez-nous du moins, c'est bien la moindre chose.

Digitized by Google

M. BELFORT.

Oui, Rose; de mon sort je vous informerai.

ROSE, *part, se retourne et crie en pleurant.*

Marquez-moi votre adresse, et je vous répondrai.

SCENE XV.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Quoi! vous partez, monsieur? quelle raison soudaine?...

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus long-temps vous ne pouvez rester.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnoissance.

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurois voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublierai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et sur-tout cette fuite.
Je compte aussi, monsieur, sur votre souvenir.

M. BELFORT.

Croyez, madame...

MADAME DE ROSELLE.

Ah! çà, qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon pere, à Paris, je vais d'abord me rendre.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites-lui bien... Mais quoi! je vois près de ces lieux
Quelqu'un rôder d'un air assez mystérieux.

SCENE XVI.

UN POSTILLON, *en veste bleue, avec la plaque d'argent*, M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Hé bien, qu'est-ce?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême:
De ma commission je suis surpris moi-même;
Car, ordinairement, je ne vais guere à pié;
Mais je suis complaisant... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudroit, à la fois, et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avoûroit d'abord
Qu'il demande un monsieur... qui se nomme Belfort...

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire.

MADAME DE ROSELLE.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous à lui dire?

Digitized by Google

LE POSTILLON.

Oh, rien du tout, madame; et je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à monsieur le billet que voici.
(il donne un billet à M. Belfort.)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah!... madame, pardon, vous voulez bien permettre?

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.
(au Postillon, pendant que M. Belfort décachete et ouvre le billet.)
Eh! mais, vraiment, l'ami,
Vous ne paroissez gai, ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde:
Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah! madame!...

MADAME DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon pere.

MADAME DE ROSELLE.

Bon!

M. BELFORT.

Je reconnois sa main.

Digitized by Google

LE POSTILLON.

Dès le premier abord j'ai su vous reconnoître.

M. BELFORT.

C'est lui : de mes transports je ne suis point le maître.
Voici ce qu'il m'écrit :

(il lit haut.)

« Viens, accours promptement,
« Mon ami : tu suivras celui que je t'envoie... »

LE POSTILLON.

Oui, monsieur.

M. BELFORT, *continue de lire.*

« Je t'écris avec bien de la joie,
« Et je ne doute point de ton empressement. »

(au Postillon.)

Oh, non ! Est-il bien loin ?

LE POSTILLON.

A la poste voisine.

M. BELFORT.

Bien portant ?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaieté charmante.

M. BELFORT.

Il paroît donc heureux ?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux !...
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payoient sur ce pied-là les guides.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes postillon ?

Digitized by Google

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir;
Et chacun vous dira que je mene à ravir.

MADAME DE ROSELLE.

(à M. Belfort.)

Eh bien, menez monsieur. Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vîte.
Qu'il vienne ce soir même, et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon officier, venez voir votre pere.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espere.
N'auroit-on à porter qu'une lettre, un billet,
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. DE PLINVILLE.

J'AI donc dit à mes gens qu'il falloit se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas! quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étois défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'étoit bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi, je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire... Eh mais,
Que veut Picard? il reste, il vient me rendre grace.

SCENE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

Hé bièn, es-tu content? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé.

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé:
Mais, moi, je veux sortir; voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi?

PICARD.

Parce qu'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire:
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurois que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir: en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais, c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service.

PICARD.

Peste!
Une belle retraite! et c'est moi seul qui reste!

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard: nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, monsieur; je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître,

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Quoi! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devois et vivre et mourir avec moi?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimois; je croyois que tu m'aimois de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais après cinquante ans on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille: il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils: il est temps à son âge;
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai:
Il vit content: alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi, vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serois bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis assez long-temps, mon ami, tu travailles:
Non, non, décidément, je veux que tu t'en ailles.

Digitized by Google

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans!
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens;
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester.

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur;
Mais dans le fond, monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.

(En le serrant dans ses bras.)

Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien?

PICARD.

Est-ce encore un reproche?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.
(Picard sort. M. de Plinville regarde Morinval qui s'avance sans le voir.)
Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimoit pas :
Il est au désespoir; il soupire tout bas.
Je veux le consoler.

Digitized by Google

SCENE III.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Sortez donc, je vous prie,
Mon cher, de cette sombre et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point :
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimoit point.
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude :
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remede!

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Etre d'avance instruit de ce secret fatal.
Angélique d'ailleurs n'est pas la seule au monde :
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point : j'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez, s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu,
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile,
Vous menez une vie assez douce et tranquille;
Sur-tout, vous êtes libre; oui, peut-être, en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos consolations m'irriteroient, je pense,
Si je n'avois déja pris mon parti d'avance.

Digitized by Google

Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais; dès long-temps je l'avois soupçonné:
Je suis heureux ici comme dans tout le reste.
Aussi ce n'étoit point cela, je vous proteste,
Qui me faisoit rêver : je voudrois aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espere.
Je viens de découvrir un important mystere.

M. DE PLINVILLE.

Ah! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes vœux;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon! un autre?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre?

M. DE MORINVAL.

C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE.

Belfort?

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre!

Digitized by Google

Mais vous n'y pensez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant :
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... Ma surprise est extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment... d'un amour sage, honnête, discret :
Il l'aime sans le dire; elle brûle en secret.
Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse;
Et je veux, près de vous, protéger leur tendresse.
Ecoutez : je suis riche, et plus que je ne veux.
Je suis veuf... pour toujours, sans enfans, sans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de pere.
Il me paroît bien né, sensible, doux; j'espere
Qu'aidé de mon crédit, il fera son chemin,
Et d'Angélique un jour méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux!
Eh quoi, mon cher ami, vous faites des heureux
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes!...
Mais que de ces enfans les amours sont discretes!
Moi, j'en estime encore une fois plus Belfort.
Angélique est aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre niece s'avance. Ayons soin de nous taire.

Digitized by Google

SCENE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE,
M. DE MORINVAL.

MADAME DE ROSELLE, *de loin, à part.*
Il faut les écarter de notre rendez-vous.
(*haut.*)
Encore ici, messieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promene : au fond, elle a raison.

M. DE PLINVILLE.
Pardonne.

MADAME DE ROSELLE.
Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant?

M. DE MORINVAL.
Monsieur me consoloit.

MADAME DE ROSELLE.
Mon oncle est consolant,
Je le sais; mais, de grace, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.
Oui, dès qu'elle me voit, elle paroît contente.
Adieu. Redites-moi vos résolutions;
(*bas, à Morinval, en s'en allant.*)
Car j'aime avec transport les belles actions.

Digitized by Google

SCENE V.

MADAME DE ROSELLE.

La place est libre, au moins pour quelque temps, j'espere,
Et Belfort à présent peut amener son pere.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrois les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remede?

SCENE VI.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vous, monsieur! quoi! seul? Pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre pere?

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

MADAME DE ROSELLE.

Qui l'empêchoit, de grace,
De venir avec vous jusque dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raison : il differe d'entrer,
Parce qu'il ne veut pas encor se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle :
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.

Digitized by Google

Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Que je puis au contraire enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon pere. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommée... « O ciel! dit-il, eh! quoi?
« Madame de Roselle! elle doit m'être chere :
« Une tendre amitié m'unissoit à son pere. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

MADAME DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelque dessein en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête :
Avant de voir personne, il voudroit vous parler.

MADAME DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah, ciel! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

MADAME DE ROSELLE.

Pas encor.

Digitized by Google

M. BELFORT.

Je voudrois savoir si, dans le fond,
On m'aime.

MADAME DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCENE VII.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE, ROSE, ANGELIQUE.

ROSE, *de loin, à Angélique.*

Ah, Dieu! mademoiselle!
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disoit, monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui, moi, quitter ces lieux? jamais... J'étois sorti...
Un moment.

MADAME DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment amene
Bien des choses.

M BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement...

MADAME DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

(*bas.*) (*haut.*)
Paix donc. Qu'on me suive à l'instant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir?...

Digitized by Google

MADAME DE ROSELLE.

Pardon ; l'on nous attend
Pour conclure une affaire... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu.

(*Elle sort avec M. Belfort.*)

SCENE VII.

ROSE, ANGELIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? une affaire, où je suis
Intéressée!... Eh! mais à ceci je ne puis
Rien comprendre...

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez ? ah! tant mieux.

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, sur-tout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui sembloit faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'espere, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.

Digitized by Google

Voici monsieur. Comment! il est presque en colere.
Pour la premiere fois, qui peut donc lui déplaire?

SCENE IX.

ROSE, ANGELIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon pere, vous semblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je sens qu'en ce monde il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille... et dont je fais moi-même un très-grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mere.
Nous la pressons en vain : elle a du caractere.
De là quelques débats; moi, qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet,
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre?...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour à tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle étoit décidée :
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti?

Digitized by Google

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?
Moi, je suis complaisant: c'est ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Par-tout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon pere.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais, avec Morinval, je la vois qui s'avance.
S'ils pouvoient tous les deux être d'intelligence!
Nous serions tous contens.

SCENE X.

ROSE, ANGELIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

De grace, permettez,
Madame...

MADAME DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez:
(*à Angélique.*)
Ne me parlez jamais de Belfort. A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scene pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

Digitized by Google

MADAME DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amans déguisés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystere.
Seroit-il autre chose ici qu'un secrétaire?

MADAME DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Hé bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute à moi?

MADAME DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela seroit, je l'aime bien aussi:
Ces messieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous? modérez votre zele.

ROSE.

Mais, c'est que vous grondez toujours mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous: causons.
Pour refuser Belfort, quelles sont vos raisons?

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un aventurier.

M. DE PLINVILLE.

Madame de Roselle
Connoît beaucoup son pere.

Digitized by Google

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien! tant mieux pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Puis, il s'est fait connoître.

MADAME DE PLINVILLE.

Il est, d'ailleurs, sans bien.

M. DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses :
Nous n'avons pas besoin, monsieur, de vos richesses.

M. DE MORINVAL, *à M. de Plinville.*

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez!
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit; et, pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuye un refus.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

ROSE, ANGELIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai qu'un tel coup me seroit bien sensible.
Seroit-il malheureux? Cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :

Digitized by Google

Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *qui s'étoit retirée au fond du théâtre, revient en courant.*

Madame de Roselle...

MADAME DE PLINVILLE.

Hé bien?

ROSE.

Est à deux pas;
Elle amene un monsieur, que je ne connois pas.

ANGÉLIQUE.

Un monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCENE XII.

ROSE, ANGELIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante,
Permettez que moi-même ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui desireroit voir
Votre terre...

MADAME DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monsieur...

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la premiere vue,

Madame, tout me plaît : une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue,
Mais cette terre, à moi, me plaît, et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairoit en tout point.

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai:.. que sait-on? Peut-être
Gagnerai-je, madame, à me faire connoître.

MADAME DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh, mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres!

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès long-temps me prêtoient leur ombrage.

M. DORMEUIL.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage :
(*en saluant Angélique.*)
De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde, en effet, nous en fait compliment.
Vous paroissez, monsieur, un digne et galant homme.

Digitized by Google

M. DORMEUIL.

Au fait, vous estimez votre terre la somme?...

M. DE PLINVILLE.

(*il arrête et regarde sa femme.*)

Mais je crois qu'elle vaut... combien *?

MADAME DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Un procédé si rare
Me touche.

M. DORMEUIL.

Il est tout simple. En outre je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aise.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important,
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une foiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu:
Par cet achat, du moins, je sauve une partie
De six cent mille francs que dans une partie...

---

* Ce mouvement, cette question, sont un impromptu infiniment heureux de Molé.

Digitized by Google

MADAME DE ROSELLE.

Quoi! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL, *souriant.*

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

MADAME DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE.

Bon! le connoissons-nous? ainsi que nous importe?
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

MADAME DE ROSELLE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

MADAME DE PLINVILLE.

Un financier! De grace,
Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avois soupçonné:
Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerois mieux avoir gagné celui d'un autre;
Mais il pourroit encor redevenir le vôtre:
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

Digitized by Google

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, madame, un fils qui m'est bien cher :
Unissez-le, de grace, avec mademoiselle.
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connoissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, monsieur étoit même un ami de mon pere,
N'ayant qu'un seul défaut et mille qualités.
(bas à Angélique.)
Ce parti me paroît très sortable. Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrois rendre cela possible.

MADAME DE PLINVLLE.

(à M. Dormeuil.)
Je l'espere. Je suis on ne peut plus sensible,
A votre offre, monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, *très haut.*

Mon fils,
Venez remercier madame.

Digitized by Google

SCENE XIII.

ROSE, ANGELIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE, M. DORMEUIL, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'obéis.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah! que vois-je?

MADAME DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

MADAME DE PLINVILLE.

Comment! voici le fils de monsieur?

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, ma foi.
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi!

M. DORMEUIL, *à Madame de Plinville.*

Madame voudroit-elle, à présent, se dédire?

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire;
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah! de tant de bontés vous me voyez confus.
(*à Angélique.*)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire;
Et Belfort et Dormeuil...

Digitized by Google

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, *à M. Belfort.*

Pour moi, je ne sais pas, monsieur, si j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur; hé bien,
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

MADAME DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur; il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Est-ce un rêve? J'en fais assez souvent, dit-on;
Mais ce n'en est pas un qu'ici je fais; oh! non...

MADAME DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes!

MADAME DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard, cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois?
En quelque sorte on peut faire sa destinée...
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On étoit convenu d'un voyage sur l'eau:
Si nous partions, le feu consumoit le château.
On reste; on l'éteint. Bon. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.

Digitized by Google

Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est pere de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche,
Et, sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propose son fils; et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses desirs se trouve mariée.
Je voudrois bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il diroit encor que tout est mal.

MADAME DE ROSELLE.

S'il alloit, comme vous, devenir Optimiste?

M. DE PLINVILLE.

Je ne sais; il est né mélancolique et triste,
Et comme je l'ai dit, sa tristesse lui plaît.
Il faut bien l'excuser : mais tout chagrin qu'il est,
Peut-être il va sentir que dans la vie humaine,
Le bonheur, tôt ou tard, fait oublier la peine;
Qu'il n'en est que plus doux, et que l'homme de bien,
L'homme sensible, alors, peut dire : Tout est bien.

FIN DE L'OPTIMISTE.

Digitized by Google

VARIANTES
DE L'OPTIMISTE*.

ACTE III.

SCENE IX.

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

APRÈS ce vers:
« Et l'ouvrier actif, le paysan robuste, »
Ont aussi leurs plaisirs et leurs jours de repos.

M. DE MORINVAL.

Fort bien : vous les voyez frais, gaillards et dispos.
Mais lorsque l'âge, ou bien quelque accident funeste
Viennent les assaillir ?... Et, sans parler du reste,
Nous gémissons encor de cet hiver affreux
Qui fit tant d'indigens et tant de malheureux.

* Ces vers furent ajoutés lors d'une représentation de l'Optimiste, qui fut donnée dans les premiers mois de 1789, au bénéfice des pauvres qui avoient tant souffert de cet hiver rigoureux; et le public sentit vivement le témoignage rendu au zele charitable des pasteurs.

Digitized by Google

Il venoit à la suite, il acheva l'ouvrage
D'un été, trop fameux par un terrible orage.
On languissoit encore; et l'on mourut enfin;
On mourut, à la fois, et de froid et de faim.
Misere dans les champs, misere dans les villes;
Les travaux suspendus, les moulins immobiles.
Cet hiver-là, monsieur, c'étoit l'hiver dernier;
Et le printemps n'a pu vous le faire oublier.

M. DE PLINVILLE.

Non. Mais oubliez-vous les bontés secourables
Qu'on prodiguoit, alors, aux pauvres misérables?
Les pasteurs redoubloient leurs soins consolateurs;
Le public, à l'envi, secondoit ses pasteurs.
La charité, brûlant d'une flamme si pure,
Alloit dans tous les cœurs réveiller la nature.
Les riches, à sa voix, répandent tout leur or;
Et l'avare lui-même entr'ouvre son trésor...
C'étoit du superflu : mais l'humble mercenaire
Partage avec le pauvre un étroit nécessaire.
Tout plaisir supprimé, repas, jeux et concerts;
Les bals fermés par-tout, les spectacles déserts.
Une fois seulement la foule y fut bien grande :
Mais c'est qu'alors chacun y portoit son offrande,
Et que le pauvre seul en recueillant le fruit,
Du spectacle, à la porte, attendoit le produit.
Les papiers l'annonçoient : ajoutez l'espérance,
Qui de l'hiver sur-tout adoucit la souffrance.
Il fut long, j'en conviens; on souffrit; mais enfin
Personne ne mourut ni de froid ni de faim;
Et le ciel n'a permis cet excès de miseres,

Digitized by Google

Que pour nous rappeler que nous sommes tous freres.

M. DE MORINVAL.

On l'oubliera bientôt.

M. DE PLINVILLE.

Non. Je ne le crois pas.

M. DE MORINVAL.

Il n'est donc point de maux, de vrais maux ici-bas?

M. DE PLINVILLE.

Très peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, etc.

FIN DES VARIANTES.

Digitized by Google

EXAMEN

DE L'OPTIMISTE.

L'AUTEUR n'a retracé dans cette piece que quelques accidens fugitifs de la vie des hommes : ce sont les momens trop courts où, satisfaits de tout, voyant tout en beau, écartant tout souvenir et toute prévoyance, ils se font également illusion sur le présent et sur l'avenir. C'est ainsi que M. Collin d'Harleville, qui mourut de mélancolie, se donne lui-même comme une preuve de la vraisemblance du caractere de M. de Plinville. Sa comédie ayant réussi, il est transporté de joie et plein de reconnoissance pour ceux qui l'ont applaudie : *Que je suis heureux*, dit-il, *et que j'ai bien sujet de m'écrier avec l'Optimiste : Tout est bien !* Mais supposez que la piece ait été sifflée, ce sera certainement un autre langage. Ainsi, le rôle de M. de Plinville n'est vraisemblable que dans les premiers actes, où tout semble lui sourire : de petites contrariétés peuvent, il est vrai, ne pas troubler sa sérénité ; mais s'il lui arrive des malheurs réels, il est inconcevable qu'il conserve la même gaieté ; et l'on ne peut attribuer sa manie qu'à une insensibilité blâmable sur-tout dans un pere de famille. L'auteur a néanmoins mis de l'art dans la conception premiere du rôle de l'Optimiste : il l'offre comme un homme qui, après une maladie grave, jouit avec délices des douceurs de la convalescence ; et l'on sait qu'en général cet état est fort heureux, parce que tout alors semble prendre une nouvelle vie et de nouveaux charmes aux yeux de celui qui l'éprouve. En cela, M. Collin d'Harle-

Digitized by Google

ville a montré quelque connoissance du cœur humain; mais c'est une raison de plus pour se convaincre que la situation dont il s'agit n'est qu'un accident dans la vie humaine, et que trop peu d'hommes se trouvent dans cette position pour que les sentimens qui en résultent puissent produire l'effet général qu'avant tout l'auteur dramatique doit se proposer.

Si l'on veut perdre un moment de vue les défauts essentiels du caractere principal, on remarquera de véritables progrès dans cette seconde piece de l'auteur. L'Optimiste est beaucoup mieux entouré que ne l'est l'Inconstant; et c'est à ce groupe de personnages aimables que l'ouvrage doit sur-tout son agrément. Trois caracteres sont habilement opposés à celui de l'Optimiste, et chacun, dans sa position, présente des nuances variées.

Madame de Plinville aime à contrarier un homme qui, quoique fort aisé à vivre, doit quelquefois fatiguer ceux qui l'entourent par son obstination à soutenir que *tout est pour le mieux*. Dans les situations données, elle a presque toujours raison, et c'est un défaut; car plus ses reproches sont fondés, plus ils font ressortir les chimeres de son mari. Cette femme ne montre qu'une humeur chagrine qui ne change de couleur dans aucune situation; elle est monotone et souvent importune, parce qu'on prévoit toujours ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit dire : pour en faire un personnage dramatique, il étoit absolument nécessaire de lui donner quelques ridicules.

Un ancien ami de la famille, M. de Morinval, est en tout l'opposé de l'Optimiste. Il affecte d'être misanthrope plus qu'il ne l'est véritablement; ses observations sur le monde ne sont en général que trop justes, l'exagération s'y montre peu, et elles pourroient facilement être assaison-

Digitized by Google

nées du sel comique. C'étoit évidemment le parti que devoit prendre le poëte; et il l'a si bien senti, qu'il n'a pu s'empêcher quelquefois de placer des traits fort piquans dans la bouche de cet homme qu'il présente cependant comme dévoré par une tristesse profonde. Ces traits parurent d'un excellent ton de comédie, et donnerent des espérances qui ne furent jamais entièrement justifiées. Lorsque Morinval veut fronder la bienfaisance à la mode, et montrer qu'elle ne prend sa source que dans une vaine ostentation, il fait cette observation aussi comique que profonde :

On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.

Entre-t-il dans le détail des mœurs du temps? il conclut ainsi :

On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.

Ces vers et beaucoup d'autres ont une précision et une tournure originale qu'on ne sauroit trop louer. Morinval s'emporte contre les vices qui, en 1788, consumoient la société, et préparoient l'explosion qui éclata l'année suivante : il met, au nombre de ceux qui dominent, l'avarice, la cupidité, l'envie, la haine, et sur-tout l'aveugle ambition qui s'étoit alors emparée de toutes les classes. A tout cela, l'Optimiste répond :

Au siecle où nous vivons, il est fort peu d'avares :
D'envieux, Dieu merci, je n'en connois pas un;
La haine enfin n'est pas un vice très commun.
L'ambition peut-être est un peu plus commune;
Mais soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,

Digitized by Google

C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu :
Souvent loin d'être un crime, il est une vertu.

Morinval parle des fléaux de la guerre, et semble prévoir qu'elle désolera bientôt l'Europe. M. de Plinville, s'appuyant sur les principes des philosophes et sur le progrès des lumieres du siecle, ne s'inquiete nullement.

Sans doute, autant que vous je déteste la guerre;
Mais on *s'éclaire* enfin, on ne la fera guere.

Lorsque Morinval blâme ceux qui contractent des dettes et trompent leurs créanciers, l'Optimiste donne tout le tort à ceux qui ont prêté.

Bien des gens, dites-vous, doivent. Sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?

Enfin, l'interlocuteur s'éleve-t-il contre un jeu ruineux où l'on peut perdre deux cent mille écus dans une soirée, M. de Plinville se contente de répondre :

Voyons celui qui gagne et non celui qui perd.

Il faut convenir que la niaiserie des deux dernieres répliques peut seule faire illusion sur l'égoïsme et l'insensibilité qui semblent les avoir dictées.

Le vieux portier de M. de Plinville est un des meilleurs personnages de la piece : grondeur, mais bon homme, et vraiment attaché à son maître, il se livre à des boutades fort plaisantes. Lorsque l'Optimiste remarque avec satisfaction que tout est si bien arrangé dans la vie,

Que la moitié du monde est par l'autre servie,

Picard lui répond très bien :

Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

Digitized by Google

Son caractere se développe ensuite d'une maniere fort heureuse, lorsqu'en même temps qu'il demande sa retraite, il s'obstine à vouloir demeurer auprès de son maître, et ne peut être satisfait, quelque parti qu'il prenne à son égard.

Ces trois personnages, adroitement placés autour d'un homme de l'humeur de M. de Plinville, donnent du mouvement à la piece, et font naître plusieurs scenes, sinon vraiment comiques, du moins très amusantes.

Les autres caracteres ont ce genre d'amabilité que donne ordinairement M. Collin d'Harleville à ceux auxquels il veut qu'on s'intéresse. Les deux amans sont mélancoliques, rêveurs; et leur situation passive touche foiblement. Rose est une jeune personne d'une naïveté charmante ; elle ne ressemble à aucune soubrette de l'ancien et du nouveau théâtre : son innocence, parfaitement peinte, amene des réparties pleines de grace et de naturel; et l'on peut considérer ce petit rôle comme une des conceptions les plus heureuses de l'auteur. Madame de Roselle, aussi spirituelle que raisonnable, est celle qui juge le mieux les chimeres de M. de Plinville : elle ne cherche point à les combattre, parce qu'elle craint de troubler le bonheur de son oncle. Placée dans l'action pour servir les deux amans, elle met dans sa conduite une adresse et une décence qui conviennent à sa position; et dirige cette petite intrigue, sans qu'on puisse lui reprocher ni détour, ni fausseté. La scene où elle devine le secret de Belfort, scene qui appartient à M. Andrieux, est filée avec beaucoup d'esprit.

L'effet de cette piece est d'inspirer une rêverie douce et de produire, lorsqu'elle est bien jouée, une illusion qui a quelque rapport avec un songe agréable. Le style, moins

Digitized by Google

soigné que celui de l'Inconstant, mais plus vif et plus naturel, se distingue sur-tout par un abandon et une rapidité qui ne charment pas moins à la lecture qu'à la représentation.

FIN DE L'EXAMEN DE L'OPTIMISTE.

Digitized by Google

LES

CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE

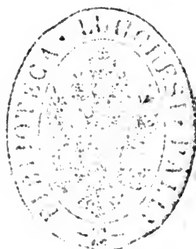
EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la premiere fois, le 20 février 1789.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitiere, enfin tous,
Autant les sages que les fous,
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.

LA FONTAINE, *fable de la Laitiere et le Pot au lait.*



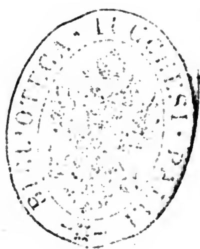
Digitized by Google

ACTEURS.

M. D'ORFEUIL.
HENRIETTE, fille de M. d'Orfeuil.
M. DE FLORVILLE, son futur époux.
M. D'ORLANGE, l'homme aux châteaux.
VICTOR, son valet.
JUSTINE, femme-de-chambre d'Henriette.
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil.
OLIVIER.
UN LAQUAIS.

La scene est au château de M. d'Orfeuil.

Digitized by Google



Digitized by Google

LES CHÂTEAUX EN ESPAGNE.

J. Picou inv.t P. Adam Sculp.

Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême!)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

Acte V. S. IX.



Digitized by Google

JUSTINE.

Que craignez-vous ?

Digitized by Google



Digitized by Google

LES CHATEAUX EN ESPAGNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scene représente une salle du château.

SCENE PREMIERE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere ne vient point!

JUSTINE.

Il ne tardera gueres :
Il avoit, à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous ?


Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon! bon! Monsieur est suivi de François.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh, dis-moi, que feroient deux hommes seuls sans armes?
Mon pere devroit bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, sur-tout lorsqu'on l'attend,
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience;
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

On diroit que vraiment je ne pense qu'à lui!

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui:
Sujet inépuisable! et, depuis six semaines,
Encore neuf!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramenes.

JUSTINE.

Je le ramene, moi, pour vous faire plaisir:
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien! je te l'avoue, oui, ma chere Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai sur ce point beaucoup de curiosité.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déja je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance;
Car il sait allier la grace et la fierté,
Et ce qui frappe en lui sur-tout c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon pere,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Assurément;
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légeres bluettes,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrois distinguer entre mille :
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Emile.

JUSTINE.

Eh!... vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmans;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable :
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait?
Laisse-moi l'espérance; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait, il ne paroîtra rien;
Moi, je monte moins haut, afin de moins descendre;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet,
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait,
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même,

Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop, ni demander trop peu;
Mais vous, mademoiselle, oh! c'est une autre affaire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimere!

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur:
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi? j'entends du bruit; c'est monsieur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! Justine!

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCENE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! bon soir, ma chere fille.

Digitized by Google

Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, *malicieusement.*

Ah! oui; si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirions!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *vivement.*

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille; et c'est par là que je veux commencer.
(*il l'embrasse.*)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire :
Je te donne à présent la moitié de mon bien...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Epargnez-moi, de grace, et changeons d'entretien.
Mon pere... avez-vous?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles?

M. D'ORFEUIL, *feignant de ne pas comprendre.*

Des nouvelles? ah! oui.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, *de même.*

Le Grand-Seigneur...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive, ou qu'il parte;
Et nous ne connoissons qu'un pays sur la carte,
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah, ah! j'en reçois aujourd'hui
Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre:
Dès demain, en ces lieux, Florville peut se rendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas : vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non;
Il sera plus prudent de t'en faire un mystere.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion!

Digitized by Google

Mon pere, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh, mon Dieu! nous savons ce que c'est qu'une fille:
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à demi-voix.*

Pour Justine, on pourroit l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste:
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! je vous le promets...

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(*il tire de sa poche une lettre, et lit.*)

« Mon vieux ami... » Que ce titre m'est cher!
Aussi notre amitié ne date pas d'hier:
Je le connus...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

M. D'ORFEUIL.

Ah! oui.

(*il continue de lire.*)

« D'hier matin,
« Notre jeune homme est en chemin,
« Et de près il suivra ma lettre.
« Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein,
« Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
« De sa future il desire, entre nous,
« Observer, à loisir, l'humeur, le caractere.
« Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
« En simple voyageur, avec l'air du mystere,
« Et non comme futur époux. »

JUSTINE.

Plaisante idée!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais!... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, *avec intention.*

Pardon, voulez-vous bien permettre...
Que nous suivions le fil?...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL, *continue de lire.*

« Je suis loin d'approuver un semblable projet;
« Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
« Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
« Vous pourriez, sinon l'éconduire,
« Mon cher, au moins le négliger.
« Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
« Je suivrois mon neveu, si je me portois bien.
« Adieu. DERVAL. »

Digitized by Google

Plus bas, on lit par apostille;
« Gardez mieux mon secret, que je ne fais le sien. »
(à sa fille.)
Hé bien! voilà le tour que Florville te joue.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à-présent se connoissent trop peu.
Le projet de Florville annonce une belle ame;
Et qui d'avance ainsi veut connoître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître;
Tu ne peux que gagner à te faire connoître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle: eh bien, jouons le nôtre:
Paroissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourroit arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir;
Mais sans faire semblant du tout de le connoître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux: c'est Florville, peut-être.

Digitized by Google

SCENE III.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *hors d'haleine.*

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avois défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon;
Je l'oubliois. Enfin, voici monsieur Florville...

M. D'ORFEUIL.

Encor! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même, il se trahit. Tenez, il me parloit,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure?

FRANÇOIS.

Eh mais, il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut l erecevoir.
(*à François.*)
Qu'il vienne.

(*François sort.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille qui paroît embarrassée.*
Eh! mais, qu'as-tu?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.
L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.
Hé bien! quoi?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.
N'étant point prévenue...
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.
Bon! cela ne fait rien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.
Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.
Fort bien!
Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour, tu seras une fois moins jolie.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.
Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.
(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(*M. Dorfeuil sort.*)

SCENE VI.

JUSTINE.

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.
(*elle regarde.*)
A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCENE VII.

JUSTINE, M. D'ORLANGE *en bottes*, VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, monsieur vient de sortir.
Si vous le desirez, quelqu'un va l'avertir.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

L'avertir ? point du tout. Ne dérangez personne.
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah! vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrois long-temps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, *lui rendant la révérence.*

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *triomphant.*

Hé bien?

VICTOR.

Charmant accueil! rencontre inespérée!
D'honneur!

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paroît se perdre dans les cieux :
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh! mon Dieu! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grace, à la réalité,
Monsieur; elle a de quoi suffire, en vérité.

Digitized by Google

On ouvre... moi, j'étois tremblant comme la feuille.
Je m'avance : on sourit, on s'empresse, on m'accueille;
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de Monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déja tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il étoit dur et fier, ils seroient insolens.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable;
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir; elle est particuliere.

M. D'ORLANGE.

Eh! mais suis-je par-tout reçu d'autre maniere?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah! vous voilà bien fier!
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

Digitized by Google

VICTOR.

A la bonne heure; ici le hasard nous procure
Un asile; et demain?

M. D'ORLANGE.

Demain? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit;
C'est fort bien; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois, et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don-Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous balotte,
Pestant, grondant, sur-tout quand vous vous égarez,
Et par fois espérant, lorsque vous espérez;
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre;
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher; mais vous quitter? jamais.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidele :
Tu seras quelque jour bien payé de ton zele.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah! oui, c'étoit un digne et galant homme,
Qui nous faisoit passer tous les mois quelque somme.
Mais las! depuis six mois pas un petit billet :
J'aimois bien cependant ceux qu'il vous envoyoit.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre!
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon pere au college il étoit compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

Digitized by Google

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connoissance :
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance;
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier je descends;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : « Monsieur, vous trouverez peut-être
« Mon entrée un peu leste; elle me fait connoître :
« Tel à vos yeux d'Orlange en ce jour vient s'offrir;
« Tel, et plus prompt encor vous le verrez courir,
« S'il pouvoit être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et sur-tout d'assurance,
Le frappe : nous causons; il m'observe avec soin;
Et je l'entends qui dit : « Ce jeune homme ira loin. »
Dans la journée il vaque un honorable poste;
Mille gens l'attendoient; et moi qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin ?... je puis être... ministre un jour,
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, *persuadé par degrés.*

Ah! vous n'oublierez pas, j'espere, mon bon maître,

Digitized by Google

Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non, tu dois me connoître;
Sois tranquille; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal,
Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte:
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies.
Et ces dames, monsieur, à coup sûr sont jolies?

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante! et d'honneur, j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mere m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante :
Quel goût délicieux ! et quelle voix touchante !
On me mene en un grand et bel appartement :
Je suis las ; je m'endors délicieusement.
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me leve... l'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui-même.*

Restons, monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCENE IX.

M. D'ORLANGE, VICTOR, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

(*à Victor.*)

Vous ! Mon ami, quelqu'un va vous faire connoître
L'appartement que doit occuper votre maître ;
Croyez, d'ailleurs, qu'ici rien ne vous manquera.

Digitized by Google

VICTOR.

En vérité... monsieur, rien ne manque déja.
Tout le monde en ces lieux sans doute est trop honnête:
Le jour où l'on s'égare est un vrai jour de fête.
(*Il sort.*)

SCENE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, monsieur, soyez le bien venu.
J'espere, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connois si bien, que je vous ferai grace
De ces remercîmens, dont un autre en ma place...

M D'ORFEUIL.

Des remercîmens? bon!... il ne m'en est point dû;
Et dans votre alentour, si je m'étois perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route?
(*à part.*)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisoit à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.

Digitized by Google

Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mene à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais très bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... Jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah! fort bien.

(*à part.*)
J'attendois les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs.

M. D'ORLANGE.

Ils accourent.
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étois seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très ferme, et je leur dis:

Digitized by Google

« Messieurs, que me veut-on? ma bourse? on peut la prendre.
« S'agit-il de mes jours? je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : « Les braves gens nous plaisent.
« L'argent, nous le gardons, nous en avons besoin :
« Mais attaquer vos jours? nous en sommes bien loin.
« Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi; voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

(*à part.*)
Le récit est piquant. On ne peut mieux trouvé.
(*haut.*)
Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme,
Et... de grace, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Pardonnez,
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espere, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, monsieur, de la louer;
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrois que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse;
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi! vous en doutez?
J'en répondrois pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

Digitized by Google

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connoître:
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paroître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment;

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement;
Car vous êtes chez vous, monsieur; daignez le croire.

M. D'ORLANGE, *d'un accent très prononcé.*

Monsieur! les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissoient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile.
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur : après tout rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paye avec usure.
Etablissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

(*à part.*)
Monsieur!... Il est vraiment aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL.

De mon gendre je suis déja très satisfait.

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais, je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh! non. Ils ne le sont pas tous;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! oh, moi, je suis bon enfant; mais, du reste
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un, vraiment, qui seroit attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vîte!

Digitized by Google

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte :
Nous les trouvons sans doute excellens; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours; dès le matin il part.
Vous ne connoissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connoître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai Juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand;
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre;
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, ami, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme en mon petit ménage...

JUSTINE, *vivement.*

Vous êtes marié!

Digitized by Google

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, *à part.*

Tant mieux; j'avois bien peur.

VICTOR.

Je disois seulement
Que j'étois fait pour l'être; aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore;
Et de long-temps, je pense, il ne se marîra.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il feroit mieux d'éviter l'entrevue;

Digitized by Google

Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.
(*Il sort.*)

JUSTINE, *le suivant des yeux.*

Il n'est pas mal.

SCENE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parloit?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'entends. C'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paroître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *vivement.*

Il étoit comme il faut.
Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plutôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvoit tantôt vous dire même chose.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine?

JUSTINE.

Hé bien?

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour le reste déja c'est un heureux augure;
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord :
Il a l'air franc, ouvert, des manieres aisées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'est qu'un indice léger :
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCENE III.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, *avec un nouvel habillement.*

Voici, mademoiselle, une heureuse disgrace.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grace!
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Eh mais, cet accident chez moi n'est pas très-rare :
Je l'avoûrai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être ?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte ;
Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin, une lumiere.
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumiere.
Hier, je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthese, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici, je trouve encor, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grace, et j'admire, d'honneur!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur ?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais... on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, en vérité,
De se fixer ici l'on seroit bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et sur-tout un accueil plus aimable?

Digitized by Google

Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déja vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marîrez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet... qui vous plaît, qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serois parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne;
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légere, et n'a rien d'effrayant.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont exigeantes...
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable;
Et je pourrois, par jour, être souvent coupable.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudroit bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudroit bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrois;
Car si j'étois au point d'épouser, je voudrois
Connoître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-da!

M. D'ORLANGE.

Je lui dirois : « Tenez, mademoiselle... »
Mais quoi, je vous ennuie.

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(*à part.*)
Moi de même. Voyons où tout ceci nous mene.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine; »
Dirois-je à ma future...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant, tel même, j'en convien,
« Que l'on pourroit, par fois, me croire un peu volage.
« Toute femme jolie a droit à mon hommage:
« Trop heureux de lui plaire en tout temps, en tous lieux!
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux;
« Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
« Préférer une femme et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisseroit la même liberté;
Verroit avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil,
Aux lieux publics, au bal, à la piece nouvelle,
Par-tout aller sans lui, puisqu'il iroit sans elle;
Et, comme vous disiez, fidele à son époux,
Le préférer, d'accord, mais vouloir plaire à tous.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Eh, mais...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudroit permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserois promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi! seriez-vous, monsieur, jaloux, par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être un peu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourtant il faudroit, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi, je le sens bien dans le fond de mon ame,
Je suis fait pour l'amour, mais très peu pour l'hymen.

JUSTINE, *à part.*

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense : excusez ma franchise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi, je vous en sais gré, s'il faut que je le dise :
En de tels sentimens j'ai regret de vous voir;
Mais je suis très charmée, au fond, de le savoir.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose:
Aussi-bien ce seroit s'inquiéter sans cause.

SCENE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin, à part.*

Eh! mon gendre n'a point un air embarrassé.
(*haut.*)
Hé bien, mon cher monsieur, êtes-vous délassé?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est au contraire à moi de vous remercier:
Malheur à qui pourroit ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grace qui brille!...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon pere, et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?

J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi j'écouterois pendant des jours entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Etes-vous voyageur dans la force du mot?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A quelque chose près.

JUSTINE, *à part.*

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, monsieur, quelque étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurois pas cru:
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, *bas à sa maîtresse.*

Il ment fort bien.

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *bas à Justine.*

Avec trop d'aisance et de grace.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays ?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déja parcouru presque l'Europe entiere.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe ?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontiere.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous ?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver :
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, monsieur? ma foi, je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.

Digitized by Google

Grace jusqu'au dessert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi bien j'espere
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chere!
J'aurois trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avois du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais, quand il faudroit se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmans je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc?

M. D'ORLANGE.

Eh oui! votre réception
Me touche, me pénetre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;

Digitized by Google

Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage seroit le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors, vous accompagneroit.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Par-tout, avec plaisir, j'accompagne mon pere.
Cette partie auroit sur-tout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettois pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer:
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle:
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle; enfin on le voit mieux.
Est-on las? on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublîroit sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito*;
Car c'est là ma maniere; et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encor, en se le racontant.

Digitized by Google

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même, en écoutant;
Et vos rians tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espere en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons, en effet, au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel...

M. D'ORFEUIL.

Oui. Vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, *embarrassé.*

J'ai, très jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'étoit un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup d'œil superbe.

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien, c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promenerez.

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais... j'aurois peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle foiblesse extrême!

Eh! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?..

(*il se reprend.*)

Près d'un pere?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper;

Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.

Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange?

JUSTINE, *à part.*

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(*à d'Orlange.*)(*à sa fille.*)

Venez... Ma fille, et toi, viens-tu?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans le moment,

Je vous rejoins, mon pere.

M. D'ORFEUIL, *bas à sa fille.*

Allons. Il est charmant.

(*Il emmene d'Orlange.*)

SCENE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, *qui se regardent quelque temps.*

JUSTINE.

Hé bien, mademoiselle?

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! ma chere Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur!

JUSTINE.

Le voilà.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? moi, mademoiselle. Oui, je vous l'ai prédit:
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire:
En un mot, le premier a fait tort au second.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah, quelle différence!

JUSTINE.

Ecoutez donc: au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage,
Est aimable...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.
De séduisans dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable;

Et Florville, à mes yeux, seroit fort agréable,
Si Florville, pour moi, n'étoit qu'un étranger :
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.
Quelle légèreté!

JUSTINE.

C'étoit un badinage;
Il falloit bien ainsi jouer son personnage.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va, va, le caractere enfin perce toujours;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers, inconséquens, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même, en fort peu de paroles:
Amant fort agréable, et très mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vîte, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée :
D'un beau portrait votre âme étoit préoccupée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

Digitized by Google

SCENE VI.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce ?

FRANÇOIS, *à Justine.*

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais, en vérité, la rencontre est unique.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va-t-il monter ?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon pere?

FRANÇOIS.

Pas encor.

Digitized by Google

J'y courois; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ecoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon pere de ce pas,
Et je l'avertirai; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.

(*elle le regarde.*)

Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

(*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS, *qui sort après l'avoir introduit.*

FRANÇOIS.

Dans ce salon
Voulez-vous bien, monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends : vous avez l'air d'un serviteur fidele.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zele.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? Votre maître... a-t-il des enfans?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh! oui. Par-tout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt; cela me désespere.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! monsieur son pere

Digitized by Google

Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas; mais, sans être informé
De ses secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

M. DE FLORVILLE.

Je suis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître:
Celui-ci pour Florville est loin de me connoître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.

Digitized by Google

Jusqu'ici mon hymen s'étoit traité par lettre;
Et si j'avois voulu jusqu'au bout le permettre,
Une derniere lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-pere, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe : si je suis content, je me déclare :
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage!

SCENE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part, de loin.*

Où donc est-il? Je suis curieux de le voir.
(*haut.*)
Ah! bon... C'est moi, monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?...

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois monsieur son fils, peut-être?...

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon;
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout : bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez sans doute ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel est ce zele extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui!

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur! sur-tout d'une gaîté!
Sur ma foi, vous serez ravi de le connoître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connoissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connoître un peu mieux.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Qui? moi! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi, vous plairez dès le premier coup d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne!...
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grace touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée;
Par degrés... que dirai-je? elle s'est animée.
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaieté:
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui seroit agréable,

Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.

Vous la voyez ce soir pour la premiere fois?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Tout ceci cache-t-il un mystere?

(*haut.*)

Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrois. Mais quoi! je ne puis : dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je puis mentir.

(*haut.*)
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

O le charmant voyage!
Il nous paroîtra court celui-là, je le gage;
Henriette fera les frais de l'entretien :
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.
(*à part.*)
Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier :
Mais quoi! les voyageurs font bientôt connoissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! monsieur!...

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour ne nous brouilleroit point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce seroit bien dommage!
Mais si la même belle obtenoit notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé, l'autre, quoiqu'à regret,
Céderoit sans murmure, et se retireroit.

M. DE FLORVILLE.

L'effort seroit cruel pour une ame sensible.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirois pour une fille unique,
Et que vous survinssiez?...

M. D'ORLANGE.

Bon! bon! terreur panique!

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu,
Monsieur, que l'un de nous cede au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimois Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrette;
Et moi, je vous rendrois même service ailleurs.

SCENE XI.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs?

M. D'ORLANGE.

Pour souper?

Digitized by Google

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Ma foi! si j'y comprends un seul mot, que je meure
Serois-je donc ici venu trop tard d'une heure?

(*Ils sortent ensemble. Olivier les suit.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. DE FLORVILLE.

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiete un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible:
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grace, esprit, elle a tout; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient: prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant s'il m'avoit prévenu!

SCENE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur?

Digitized by Google

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure:
Elle paroît charmante.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! charmante... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure :
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Monsieur aimeroit donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préférerois à la ville, à la cour;
J'aime les prés, les bois, sur-tout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avois une aimable compagne,
Je passerois ma vie au sein de la campagne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous:
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très peu de monde ici.

Digitized by Google

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites :
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon pere et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la premiere? Eh quoi! mademoiselle,
Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zele,
N'est donc qu'un voyageur égaré?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, monsieur, pour la premiere fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paroît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable;
Et le premier coup d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déja beaucoup, et sur-tout aujourd'hui...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocens plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très solitaire.
Une autre trouveroit cette retraite austere :
Hé bien, ma solitude a pour moi des appas.

Digitized by Google

M. DE FLORVILLE.

Ah! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un pere et respectable et tendre ;
Vous faites son bonheur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans ;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisans,
Ecarter loin de lui les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précedent la vieillesse!
Il aime la musique : hé bien, chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma maniere de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi ! tous nos soirs sont bien vîte écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(*très vivement.*) (*en se reprenant.*)
Ah! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez ;
Vous vous reposeriez....

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée :
Quand mon pere sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, hé bien, je le dirai tout bas :
Car un autre en riroit; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.

Digitized by Google

Je faisois sa partie, ensuite je lisois;
Je l'écoutois, sur-tout; enfin, je l'amusois;
Et moi, j'étois heureux, en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chere et douloureuse.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir!
Une mere! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir! Pourquoi, mademoiselle?
Ah! gardez-vous-en bien : la cause en est trop belle;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerois :
Qui connut vos plaisirs doit sentir vos regrets.
J'éprouve en ce moment un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas! pourquoi faut-il que des momens si doux
S'échappent aussi vîte!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être en ces lieux n'ai-je que peu d'instans...
L'autre étranger ici restera-t-il long-temps,
Mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais... je l'ignore; mon pere
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espere;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui...

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Comme elle paroît émue en le voyant!

SCENE III.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! je puis être indiscret;
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gêneroit.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne!

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Je suis un paresseux; mais j'en porte la peine :

Digitized by Google

Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement,
Vous me sûtes hier prévenir...

M. D'ORLANGE.

D'un moment,
Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre!
Eus-je tort quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paroît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grace,
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui; changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait;
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle:
Ainsi je rêvois donc à vous, mademoiselle.
Je vous voyois par-tout, au château, dans le bois;
Et je vous voyois... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon ame étoit charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée;
Je les ouvre; je vois quelque lueur briller:
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,

Digitized by Google

Et je vais voir... Par-tout regne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui; le feu, justement,
Avoit pris par malheur près de mademoiselle,
Chez Justine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grace à mon zele.
On est bien dispensé de politesse, alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déja vous étiez éveillée,
D'une robe légere à la hâte habillée:
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor:
Je veux vous emporter au fond du corridor...
Mais, quoi! déja la flamme en barroit le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, *à mademoiselle d'Orfeuil.*

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien: (moi, je risquois si peu!)
Je vous enleve enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre pere: il s'en étoit chargé;
Car tous deux entre nous nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chere famille:

Monsieur portoit le pere, et je portois la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien :
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espere,
C'est me servir le mieux que de sauver mon pere.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurois eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens et vous ouvrez les yeux :
Le plaisir me réveille en sursaut ; je me leve,
Et je vois à regret que ce n'étoit qu'un rêve.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mille graces, monsieur, d'un si généreux soin ;
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCENE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin.*

Messieurs, vous paroissez en bonne intelligence :
Les voyageurs entre eux font bientôt connoissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disois.

M. DE FLORVILLE.

Et sur-tout on la fait
Si vîte avec monsieur !

Digitized by Google

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étoient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur!...

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies:
Hein?... qu'en dis-tu, ma fille?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est.
Mon pere, je le sens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage!

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, par-tout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeuné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

Il l'entend bien.

Digitized by Google

Il veut avec sa femme avoir un entretien.

(*haut.*)

En ce cas, vous allez rester avec ma fille.

(*à Florville.*)

Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Monsieur la reverroit peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon Dieu, point du tout; je l'ai vue à loisir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh! non, depuis une heure, au moins, je me promene.

M. D'ORFEUIL, *à Dorlange.*

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourroit la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non, voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.

Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, *saluant mademoiselle d'Orfeuil.*

Il n'étoit pas besoin de sortir du château.

(*Il sort avec M. d'Orfeuil.*)

Digitized by Google

SCENE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte?

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de momens à passer près de vous !
Et j'irai perdre, moi, des instans aussi doux...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh ! mais, la fiction vous paroît familiere,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah ! pardonnez : ce sera la derniere.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci,
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je croyois que monsieur aimoit la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord ; mais tel plaisir est insipide et fade,
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien ;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grace,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sitôt ?

Digitized by Google

Je ne le croyois pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle,
J'étois un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant;
Mais ce matin...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Hé bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi! Je suis... hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon:
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le; jusque-là, je dois tout ignorer.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

M. D'ORLANGE.

Cette espece d'aveu n'a point paru déplaire;

Digitized by Google

Du moins, elle n'a pas témoigné de colere.
Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte:
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée
Bornoient, en son essor, ma haute destinée:
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands évènemens je me sens réservé.
Je puis me faire un nom; et, dans mon ministere,
Servir le Roi, l'Etat, pacifier la terre;
De quelque emploi brillant je puis me voir chargé,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures *.
J'ai lu... je ne sais où, mais cela m'a frappé,
Qu'un voyageur obscur, au naufrage échappé,
Lui douzieme, aborda dans une île déserte,
Et crut être d'abord à deux doigts de sa perte;
Puis, tel est le pouvoir de la nécessité,
Tira bientôt parti de son adversité;
Puis reconnut les lieux, s'établit à la ronde,
Se trouva possesseur enfin d'un nouveau monde.

(*Victor entre, et écoute sans être vu.*)

---

* *Voyez* la variante qui est à la suite des Châteaux en Espagne.

Digitized by Google

SCENE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *continuant, sans voir Victor.*
Fut élu chef des siens, puis fut nommé leur roi...
S'il alloit m'arriver la même chose, à moi.
Pourquoi non? Robinson fut bien roi dans son île:
Roi, je ferois bâtir une petite ville;
Car mon peuple, d'abord, ne seroit pas nombreux:
J'aurois peu de sujets, mais ils seroient heureux.
Je choisirois sur-tout un ministre honnête homme:
Le choix est bientôt fait, quand le public le nomme.
On célebre en tous lieux et mon ministre et moi;
J'entends crier par-tout: « Vive notre bon roi! »
Le pauvre me bénit au fond de la campagne.
Reste à m'associer une aimable compagne.
Pour le bien de l'état je dois me marier.
Voyons... Je puis choisir dans l'univers entier;
Mais ces rois, mes voisins, briguent mon alliance:
A leurs ambassadeurs donnons donc audience.

VICTOR, *s'approchant et s'inclinant.*
Sire...

M. D'ORLANGE, *comme s'il étoit roi.*
Que me veut-on?

VICTOR.
On va prendre le thé,
Et chacun n'attend plus que votre majesté...

M. D'ORLANGE.
Eh mais... c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

Digitized by Google

VICTOR.

C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé
Qu'on fut roi?

M. D'ORLANGE.

Chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bon-homme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! chacun du moins fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve:
A nos chagrins réels c'est une utile treve.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!

Digitized by Google

Oh! qui pourroit compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'Espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourtant seroit bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est point manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

VICTOR.

Il est fou... là... songer qu'on est roi, seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourroit bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnois pourtant le gros lot!... quel bonheur!

Digitized by Google

J'acheterois d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie;
Oh! oui, dans ce canton : j'aime ce pays-ci;
Et Justine d'ailleurs me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc à mon tour des gens à mon service!
Dans le commandement je serai peu novice;
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étois hier.
Ma foi, j'aime déja ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier!... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir!
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir:
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlans,
Que je verrai de loin, revenir à pas lents,
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Je serai plus heureux que monsieur sur son trône,
Je serai riche, riche; et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
« Ce bon monsieur Victor; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est au moins fondé sur quelque chose,
(il cherche.)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? Tantôt encore je l'avois.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?

Digitized by Google

Ah! l'aurois-je perdu? seroit-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(*il crie.*)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

SCENE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.
Qu'avez-vous donc perdu, monsieur?

VICTOR.
Ma métairie.

JUSTINE.
Votre?...

VICTOR.
Ah! mademoiselle, excusez, je vous prie;
Venez m'aider, de grace, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.
Vos fonds? Expliquez-vous.

VICTOR.
Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la premiere.
Nous sommes ruinés, madame la fermiere.
(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU TROISIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *l'amene mystérieusement.*

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL, *souriant.*

Quel est donc ce mystere?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, *toujours de même.*

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez long-temps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; puis pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien, puisque je peux librement m'exprimer,

Digitized by Google

Votre chere Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment!

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre:
En un mot, je l'adore; et si j'osois prétendre
A sa main, cet hymen feroit tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte peut-être:
Mais il est naturel de se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez;
Abrégeons un détail inutile: avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connois fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, monsieur, que vous trouvez ma fille?...

M. D'ORLANGE.

Ah! monsieur, adorable.

Digitized by Google

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Ecoutez, je vais voir notre jeune personne;
J'espere que tous trois serons bientôt d'accord;
Car si vous lui plaisez, vous me convenez fort.
(*il sort.*)

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, monsieur.

SCENE II.

M. D'ORLANGE.

Mais comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange!
Qui m'auroit dit hier, lorsque je m'égarois,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrois?
Qu'en ce château, moi-même?... il est un peu gothique:
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le pere est un brave homme, il entendra raison;
Car je suis, à peu près, maître de la maison.
Ces grands appartemens sont vraiment détestables.
Nos bons aïeux étoient des gens fort respectables;
Mais ils ne savoient pas distribuer jadis.
Dans cette piece, moi, je vous en ferai dix.

Digitized by Google

Passons dans le jardin ; car c'est là que je brille :
Je fais ôter d'abord cette triste charmille...
Quoi! je fais tout ôter. Nous avons du terrain :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt ; ils sont tous dans mon porte-feuille.
Entre mille sentiers bordés de chevre-feuille,
Il en est un, bien sombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? un Amour, un vieux temple?
Un kiosque! oh! non, rien d'étonnant ; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeste en dedans ; le luxe en est banni :
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi ; je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai ;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure!...
De ce lieu, tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-pere et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis ; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit,
Retenant son haleine ; elle ouvre et s'introduit.
Ah! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

Digitized by Google

SCENE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux:
A votre pere ici j'ai déclaré mes feux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non vraiment. Et ma noce! oh! d'ici je la vois:
Tous les préparatifs sont déja dans ma tête;
Un aimable désordre embellira la fête:
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfans, des vieillards, les filles, les garçons;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice...
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu! que tout cela sera charmant à voir!
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.

Digitized by Google

Le jour n'est pas si près...

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(*voyant arriver Florville.*)

Je veux que mon ami d'ailleurs en soit témoin.

SCENE IV.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

Je vous suis obligé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;

J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

(*Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.*)

SCENE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher.

Cela s'entend, je crois.

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.

Digitized by Google

Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vîte.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille graces, monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi! vous partez? sur vous j'avois compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,

Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvoit
Qu'Henriette déja fût promise à quelque autre.
Qu'auriez-vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre?

Je trouverois, d'honneur, on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guere :
Toute ruse est permise, en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurois été charmé de le connoître.

M. DE FLORVILLE, *faisant un geste.*

Et... si ?..

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival :
Je ne le tuerois point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête :
S'il vous tuoit?

M. D'ORLANGE.

Hé bien, si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit; je m'y dévoûrai,
Monsieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré :
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis; car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrai pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement, du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être... le beau sexe est si compatissant!
De sa main... pourquoi non? jadis les demoiselles
Soignoient les chevaliers qui se battoient pour elles.
Mon Henriette est tendre! oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse :

Mais Bayard près de lui n'avoit point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira : je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard!... de ses yeux une larme est tombée.
Ah! si je suis malade, elle n'est guere mieux;
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrois, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paroître.
Mais de votre départ je suis très affligé;
Car vous m'êtes si cher...

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-pere?

M. DE FLORVILLE.

Oui, Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espere,

Quelque part... dans l'Europe: en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serois enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime sur-tout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, *frappé tout à coup d'une idée.*

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin:
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues...
N'en dites mot. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

M. DE FLORVILLE.

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit! Je le voi:
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrois, d'un seul mot, me faire reconnoître...
Mais non, elle aime l'autre; il est trop tard peut-être;
Et je l'affligerois, sans être plus heureux.

Digitized by Google

Cet hymen, cependant, eût comblé tous mes vœux.
Le pere me convient, et la jeune personne
Est charmante : il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vîte... Eh! pourquoi me suis-je déguisé?
Pour ce monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercheroit querelle...
Mais pourquoi? sa méprise est assez naturelle...
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup d'œil.
Laissons-lui son erreur; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Ah! puisque excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.
Oui...

SCENE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.
Monsieur, recevez mes adieux...
M. D'ORFEUIL.
Bon! qu'entends-je?
Vous partez?
M. DE FLORVILLE.
A l'instant.
M. D'ORFEUIL.
Mais quel dessein étrange!
Vous n'en avez rien dit, à déjeuné.
M. DE FLORVILLE.
Depuis,

Je me suis consulté, monsieur; et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille graces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose...
Qui vous plairoit.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrois d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCENE VIII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ah! croirois-tu, ma chere,
Que monsieur veut partir?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *avec un peu de dépit.*

Apparemment, mon pere,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai

Digitized by Google

Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvoit me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connoissez point les moulins, l'ermitage...

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressoit le plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quelle froideur extrême!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander du moins la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce matin même encore il paroissoit vous plaire.

Digitized by Google

M. DE FLORVILLE.

J'emporte en le quittant un regret bien sincere.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour,
J'aurois voulu, monsieur, demeurer plus d'un jour:
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, *à part.*

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
(*haut.*)
C'en est trop ; je m'oublie en ces touchans adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grace...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture...

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, monsieur, je vous conjure.
Mille remercîmens de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle; et puissiez-vous du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas, si rare!
Et que vous avez droit cependant d'espérer.

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous ; j'ose vous l'assurer :
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déja ? mademoiselle est donc bien satisfaite?

Digitized by Google

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.

Adieu, monsieur, adieu, pour la derniere fois.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

M. D'ORFEUIL, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne :
Mais il a l'humeur sombre; et ce n'est pas la mienne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvoit les cacher :
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! comme il est toujours gai!
Quel aimable babil! quelle grace!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjoûment, sur-tout de la franchise.

Digitized by Google

Mais j'aurois souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles âmes!
En un mot, je voudrois...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, mesdames!
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh! mais, demeure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout-à-l'heure.
(*Elle sort.*)

SCENE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnoient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre ame,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle...

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Comment !

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit ; mais c'étoit sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh mais... daignez permettre...
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle?

M. D'ORFEUIL.

Eh ! oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi ! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc ! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel ! que ma surprise est grande !
Est-il bien vrai ?

SCENE XI.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR.

VICTOR, *à M. d'Orfeuil.*

Monsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

Digitized by Google

M. D'ORFEUIL.

(à M. d'Orlange, en s'en allant.)

J'y vais. Oui, j'étois prévenu;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCENE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah! Victor! qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Se peut-il? Comment me savoit-il ici?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre;
Car vous saurez, monsieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre! et pour qui?

VICTOR.

Pour un futur époux;

Digitized by Google

Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cede la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? Je m'y perds. Répete donc, de grace...

VICTOR.

Oui, monsieur; un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, étoit d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venoit pour surprendre.
Vous parûtes; d'abord, on vous prit pour le gendre:
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé;
Voilà pourquoi sitôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah! je comprends enfin... J'étois surpris aussi
De voir... Mais quoi! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, monsieur, je vous supplie?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(*il sort.*)

VICTOR, *en s'en allant.*

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. D'ORLANGE.

VICTOR est donc parti! je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramenera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice
Cruel, mais qu'après tout il falloit que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser :
Cet homme est le futur; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien : il a d'ailleurs des droits.
Puis je vais disparoître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route;
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits!
Ah! l'accueil qui m'attend paîra tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'alégresse!...
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le pere, et le gendre, et les petits-enfans.
Henriette me dit... que ces mots sont touchans!

Digitized by Google

« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mere!...
« Je vous dois mon bonheur, mes enfans et leur pere.»
Serois-je plus heureux, si j'étois son époux?
Quelqu'un vient : c'est le pere, allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCENE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre?
A cet oncle indiscret ?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu pour vous; c'est assez mal..

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre:
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre?

M. D'ORLANGE.

Il avoit ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi..
Savez-vous bien, monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime?.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvoit vous échapper:
Mais, monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper!

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos desirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendroit de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincere,
Je sens que l'étranger nous étoit nécessaire;
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché; mais quoi, je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagneroit à se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serois très fâché s'il ne revenoit point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville: allons, plus de d'Orlange.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus; justement, la voici.

SCENE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille.*

Hé bien, voilà Florville, et tout est éclairci.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere...

M. D'ORLANGE.

Si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à desirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux; car vous avez, je pense,
A vous faire en secret plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah! oui.

(M. d'Orfeuil sort.)

Digitized by Google

SCENE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part.*

De mon rival servons les intérêts.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

C'en est fait; écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon pere.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non: vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez: mais quoi,
Si je ne l'étois point?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais, monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secretes.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *vivement.*

Vos alarmes, monsieur? quel sujet?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah! je me rends justice.

Digitized by Google

J'ai, car d'avance il faut que je vous avertisse,
Mille défauts, d'honneur! pour un mari, s'entend.
Je me connois : je suis vif, volage, inconstant;
Et capricieux même, il faut que je le dise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable;
Qu'en dites-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est tout-à-fait estimable.

(*à part.*)

Voudroit-il m'éprouver?

M. D'ORLANGE.

Eh! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observois tantôt.
Ses discours sont remplis de raison, de justesse;
Ils respirent la grace et la délicatesse :
Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi! non, je suis de bonne foi.
A vos charmans attraits j'ai cru le voir sensible :
Qui ne le seroit pas?... Et s'il étoit possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher,
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin? à lui céder moi-même

Digitized by Google

Tous mes droits... si j'en ai.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême!
Mais, encore une fois, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est vous qui bientôt me connoîtrez, je crois.

SCENE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, VICTOR, *qui entre mystérieusement, et a l'air de vouloir parler en secret à son maître.*

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE, *veut emmener Victor.*

Je vais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Restez : c'est moi, monsieur, qui me retire.

SCENE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Hé bien!

VICTOR.

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

Digitized by Google

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutois pas.

Et ma lettre?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?...

Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment!

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant, il a d'abord pâli;
Puis il a pris un air... un air... là... très poli,
Mais extraordinaire. « Oh! oui, j'irai sans doute,
« A-t-il dit. Je comptois poursuivre au loin ma route;
« Mais ceci me retient. Vîte (dit-il alors
« Au postillon,) retourne au château d'où tu sors... »
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

SCENE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur! c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non, je vous connoissois assez pour m'en flatter.

Digitized by Google

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh, je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'étoit dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant;
Lisez. (*il le lui remet.*)

M. D'ORLANGE, *lit.*

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?
« Ne demandez que moi; j'ai deux mots à vous dire;
« Gardez qu'on ne vous voie. » Ah!...

(*il rit.*)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai: je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
(*d'un ton martial.*)
Attendez, je reviens.

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. DE FLORVILLE.

Il faut que je l'attende!
Il me rappelle; il veut qu'en ces lieux je me rende;
Je revole à l'instant; et monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paroît?...
Je crains, pour le futur, sa tendresse inquiette...
Hélas! je crains sur-tout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux. J'ai des droits à sa main:
J'arrive: mais je vois qu'un autre est aimé d'elle:
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle! Ah! ciel!

SCENE IX.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *de loin, sans voir Florville.*

D'Orlange, dans ces lieux,
(*apercevant Florville.*)
M'avoit dit que quelqu'un me demandoit. Ah, dieux!
(*haut.*)
C'est vous, monsieur!

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattois pas de jamais vous revoir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramene?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est... pardon. Une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon pere
De cette occasion profitera, j'espere.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre pere a reçu mes adieux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je les avois reçus moi-même... Il seroit mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paroître;
Ma visite, à présent, le troubleroit peut-être.
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçoit, ce semble, une union prochaine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, j'étois sur le point de serrer une chaîne

Digitized by Google

Qui me pesoit d'avance, et j'en aurois gémi.
Mon pere, heureusement, est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent pere :
Il consent, en un mot, que l'hymen se differe.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisois trop d'honneur :
Je le croyois aimé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins, je le soupçonne,
L'a prévenu...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimois personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh Dieu! l'espoir enfin me seroit-il rendu?
(*haut.*)
Votre cœur seroit libre encor, mademoiselle!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, *à part.*

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! heureux Florville!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh quoi?
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Ah! je parle de moi.

Digitized by Google

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

De vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Eh oui. La feinte est inutile.
Vous êtes libre encore, et moi, je suis Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous, Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la premiere vue.
Pour un autre déja je vous crois prévenue.
Dès lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour!
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis, et que je vous adore.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'entends-je? Eh quoi, c'est vous qui m'étiez destiné?
(*à part.*)
Se peut-il? Ah! mon cœur l'avoit bien deviné.
(*haut.*)
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême!)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étois aimé! qu'entends-je? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici; j'étois loin de songer...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.

Digitized by Google

Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCENE X.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avois-je donc, monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans le bois?...

M. DE FLORVILLE.

Epargnez-moi, de grace:
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je sens tout le prix d'un trait si délicat.
(à M. d'Orlange.)
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime:
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.
(à son pere.)
Vous savez notre erreur, mon pere?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville: enfin on le connoît.

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grace à ce dessein étrange,
S'étoit trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthese, il s'en est peu fallu;

C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allois sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne,
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! discours superflus!
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah! que je dois rendre grace
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi! j'ai fait mon devoir. Ah! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang:
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimere.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai:
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Seroit-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement: j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon:
Je l'achete. J'y prends une femme estimable,

Digitized by Google

D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfans; le grand nombre m'en plaît.
Le Ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élevera les filles :
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi;
C'est le plus doux plaisir, c'est la premiere loi.
Je saurai démêler leur goût, leur caractere;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire :
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné!
(*à M. d'Orfeuil.*)
Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme?
Il pourroit épouser la fille de madame.
(*Il montre mademoiselle d'Orfeuil.*)
Trop heureux!
(*à M. d'Orfeuil.*)
Tous alors nous serons vos enfans.
Vous sourirez, mon pere, à nos soins caressans.
A cent ans vous direz : « Je n'avois qu'une fille;
« Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des châteaux en Espagne.

FIN DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Digitized by Google

VARIANTES

DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

ACTE III.

SCENE VI.

M. D'ORLANGE, *arrivant par degrés à une espece de rêverie et de vision.*

Le vaisseau sur lequel je m'étois embarqué,
Par un corsaire Turc, en route est attaqué...
Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin, le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur,
Qu'avoit tué mon bras. Le sort me favorise:
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très hauts emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
« Pacha, dit le visir, les Russes sont là; cours,

Digitized by Google

« Et bats-les : » je les bats; puis je prends en trois jours,
Ismaïlow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le Sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre : il meurt; et je regne après lui.
(*au comble du délire.*)
Me voilà donc le chef de la Sublime Porte...
Mais ma religion, mais mon culte... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers?
Mon dogme est d'adorer le Dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être empereur :
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui...

SCENE VII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

(*Victor est déja entré sur la scene, et sans être vu, a écouté depuis ces mots :* Le capitan-pacha, etc.)

VICTOR, *se prosternant.*
Sultan...

M. D'ORLANGE.
Hé bien, qu'est-ce?
Que veut-on?

VICTOR.
Au sérail on attend ta hautesse...

Digitized by Google

M. D'ORLANGE, *se croyant encore le Grand-Seigneur.*

Quel est l'audacieux?...

VICTOR.

La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!..c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.

. . . .

SCENE VIII.

VICTOR.

Il est fou... là... se croire un sultan! seulement!
. . . .
Plus heureux que monsieur... le Grand-Turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.

FIN DES VARIANTES.

Digitized by Google

EXAMEN

DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

L'ÉPIGRAPHE des Châteaux en Espagne est tirée de La Fontaine, et la piece n'est en quelque sorte que le développement d'une de ses fables. C'est ici le lieu d'observer que M. Collin d'Harleville, en se flattant de créer un nouveau genre par l'imitation de la maniere du fabuliste, a pris une fausse route, et n'a pas senti que, s'il donnoit à la comédie la naïveté de la fable, il la priveroit de l'espece de gaieté qui lui convient. Ce défaut se fait remarquer dans presque toutes ses pieces et même dans quelques scenes du Vieux Célibataire : il tient aux illusions auxquelles le poëte aimoit à se livrer, et qu'il n'abandonnoit jamais qu'avec regret.

Il pensoit avec raison que La Fontaine et Moliere avoient été deux grands observateurs ; mais il se trompoit en ne remarquant pas que leurs manieres de voir, et par conséquent de peindre, différant autant que leurs caracteres, convenoient parfaitement au genre que chacun avoit adopté, et ne pouvoient se confondre sans les inconvéniens les plus graves. Moliere, vivant au milieu du monde, en étudioit les travers avec un esprit caustique et souvent chagrin : attristé par les découvertes qu'il faisoit chaque jour, soit en étudiant les autres, soit en s'étudiant lui-même, sa verve étoit le plus souvent excitée par un sentiment de mépris et d'indignation pour les vices et les travers des hommes : il en saisissoit le côté plaisant, mais le côté odieux étoit loin de lui échapper ; et l'on remarque,

Digitized by Google

comme un des traits originaux qui le distinguent, en le plaçant au-dessus de tous les auteurs de théâtre, que ses mots les plus comiques sont le résultat profond d'une pensée sérieuse. Il ne négligeoit dans ses études aucun des replis les plus cachés du cœur de l'homme; et ses portraits, comme ses tableaux, composoient une peinture aussi complete que fidele de la société. La Fontaine au contraire vivoit beaucoup avec lui-même : son aimable insouciance le rendoit inattentif aux ridicules et aux travers de ceux qui l'entouroient : il étoit très disposé à l'indulgence pour des défauts dont lui-même ne se trouvoit pas exempt; et, connoissant peut-être aussi bien l'homme dans ses rapports généraux, que Moliere le connoissoit dans ses rapports particuliers, il employoit l'innocente plaisanterie de l'apologue pour développer ses observations et sa morale. Ainsi ces deux grands génies paroissoient destinés, l'un à perfectionner la comédie qui ne se soutient que par des peintures de mœurs, l'autre à perfectionner la fable qui, sous le voile du badinage, s'éleve aux plus hautes vérités. Il faut en conclure que le mélange des deux genres ne pourroit que nuire au genre mixte dans lequel on chercheroit à les confondre. Cela explique pourquoi M. Collin d'Harleville a presque toujours fait plutôt des ouvrages agréables que de véritables comédies, et ne s'est élevé au-dessus de lui-même que dans la seule production où il s'est écarté du système qu'il avoit adopté.

L'intrigue des Châteaux en Espagne est fondée sur une méprise qui dure beaucoup trop long-temps. Les ressorts n'ont rien de neuf, et l'idée d'un amant qui veut, sous un nom supposé, connoître le caractere de celle qui lui est destinée, se retrouve fréquemment dans l'ancien réper-

Digitized by Google

toire. C'est un lieu commun de comédie qui n'avoit été employé que dans de petites pieces, et qui ne convenoit pas à un grand ouvrage. Une intention vraiment comique, est d'avoir montré Victor, valet de d'Orlange, quoique disposé à combattre les illusions de son maître, séduit cependant par son éloquence, finissant par croire à ses rêveries, et lui demandant sa protection, comme s'il étoit devenu tout à coup un grand seigneur. Cette combinaison est empruntée du Menteur, de Pierre Corneille, où Cliton, persuadé que son maître ne dit pas un mot de vérité, est néanmoins entraîné par la vivacité de ses récits, et ne peut s'empêcher d'ajouter foi à ses contes les plus absurdes. Une combinaison beaucoup plus neuve, et qu'on peut considérer comme le trait le plus dramatique de la piece, est celle où Victor, interrompant une rêverie de son maître, et ne pouvant par conséquent la partager, le regarde comme décidément fou; et où, immédiatement après, se croyant plus sage, il fait des spéculations sur un billet de loterie, se croit devenu riche, imagine qu'il possede une belle ferme, se livre enfin au rêve le plus extravagant, qu'il termine par chercher en vain le billet sur lequel sa fortune est fondée.

Les Châteaux en Espagne offrent des caracteres moins prononcés que ceux qui entourent l'Optimiste. Le rival de d'Orlange est un jeune homme sentimental, dont l'excessive délicatesse, prise du côté sérieux, ne produit presque aucun effet. Dans la seule entrevue qu'il ait avec Henriette, il fait aussi des châteaux en Espagne : il parle de son goût pour la campagne, en trace le tableau le plus séduisant, et se livre à des illusions plus douces, il est vrai, que celles de d'Orlange, mais aussi fantastiques. Henriette est encore plus romanesque que les amoureuses

Digitized by Google

des autres pieces de l'auteur : on voit qu'elle a médité les ouvrages de J. J. Rousseau, et qu'elle fait ses délices des rêveries du philosophe. Celui qu'elle doit épouser, et qu'elle ne connoît pas, a, dit-elle,

Non pas de cet esprit agréable et brillant
Qui s'exhale en bons mots, en légeres bluettes,
Et fait pour éblouir des sots et des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi, je le pourrois distinguer entre mille :
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Emile.

M. d'Orfeuil n'a point de caractere : voulant faire le bonheur de sa fille, il se trompe singulièrement sur les qualités de celui qu'il croit destiné à devenir son gendre. Sa bonhomie, qui l'empêche de s'assurer par les questions les plus simples si d'Orlange est véritablement le jeune homme qu'il attend, passe toutes les bornes de la vraisemblance. Le rôle de Justine est assez agréable; mais elle ressemble trop aux soubrettes de l'ancien théâtre, qui, de rigueur, doivent épouser les valets des amans de leurs maîtresses.

L'action ne marche bien que dans les premiers actes; et, comme l'auteur l'a observé lui-même, les trois derniers manquent tout-à-fait de vraisemblance. Il n'est pas possible que l'indiscrétion de d'Orlange ne donne pas lieu à des explications, et que ces explications n'indiquent aussitôt celui qui doit épouser Henriette. On ne conçoit pas comment Florville, qui a été fort bien accueilli par la jeune personne, cede volontairement la place à son rival, et n'essaie pas du moins si, en se faisant connoître, il n'obtiendra pas un aveu favorable à son amour. Peut-il

Digitized by Google

d'ailleurs laisser, sans mot dire, un pere qui est évidemment trompé, donner sa fille à un aventurier, et souffrir que cet aventurier prenne son nom pour épouser la femme qui lui est destinée? Il y a, dans cette conception, une telle absence de bon sens, qu'on a peine à croire que la piece ait pu se soutenir. Cependant la maniere de l'auteur, qui étoit alors entièrement neuve, fit excuser tous ces défauts. Les saillies originales et les riantes descriptions de d'Orlange, la gaieté naïve de Victor, un grand nombre de vers heureux, obtinrent grace pour les invraisemblances les plus monstrueuses; « et ce n'est pas, dit « fort sensément M. Collin d'Harleville, le premier ouvrage qui, de même que telle personne, ait su plaire « avec ses défauts plus que des beautés correctes et « froides. »

FIN DE L'EXAMEN DES CHATEAUX EN ESPAGNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

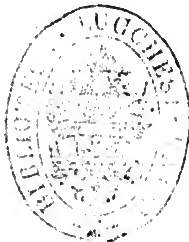
LE VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE COLLIN D'HARLEVILLE,

Représentée, pour la premiere fois, en 1792.



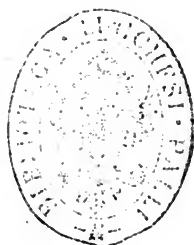
Digitized by Google

ACTEURS.

M. DUBRIAGE, le Vieux Célibataire.
MADAME ÉVRARD, sa gouvernante.
ARMAND, neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charle.
LAURE, femme d'Armand.
AMBROISE, intendant de M. Dubriage.
GEORGE, filleul et portier de M. Dubriage.
JULIEN, SUSON, } enfans de George.
CINQ COUSINS de M. Dubriage.

La scene est à Paris, chez M. Dubriage.

Digitized by Google



Digitized by Google

LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

H. Picou inv.t *Manceau Sculp.*

Je n'y puis plus tenir; toute votre personne
Me charme ... C'en est fait ...

Acte III. Sc. IV.



LE VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.





Digitized by Google

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scene représente un salon.

SCENE PREMIERE.

CHARLE.

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paroître.
Allons... il m'est si doux de servir un tel maître!...
Rangeons tout comme hier; il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout; et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.



Digitized by Google

SCENE II.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLE.

Toujours tu me nommes Armand;
Et tu me trahiras.

GEORGE.

Pardon, je vous supplie.

CHARLE.

Charle est mon nom.

GEORGE.

Eh, oui! je le sais, mais j'oublie:
Je m'en ressouviendrai; ne soyez plus fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons; dites-moi donc bien vîte où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites:
Votre sort en dépend; j'y suis intéressé.

CHARLE.

Eh mais! je ne suis pas encor très avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise,
Pour agir de concert.

GEORGE.

Oui, vous avez raison;
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

Digitized by Google

CHARLE.

Ah! comment! à quel titre, et combien il m'en coûte!
Moi, domestique ici!

GEORGE.

C'est un malheur sans doute;
Mais pour servir son oncle est-on déshonoré?
Je le répete encor, c'est beaucoup d'être entré:
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente;
Ce fût de vous offrir à notre gouvernante,
Comme un parent.

CHARLE.

Jamais pourrai-je m'acquitter?...

GEORGE.

Allons!... ce que j'en dis n'est pas pour me vanter...
Je ne me prévaux point, mais je vous félicite.
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon pere, hélas! dont j'étois serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.
Oui, cher Armand... pardon... mais je vous ai vu naître;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître:
Jugez si George doit aimer, servir leur fils!

CHARLE.

Pourquoi le Ciel sitôt me les a-t-il ravis?
Ah! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGE.

Eh! monsieur, laissez là le passé, je vous prie:
Oui, voyez le présent, et sur-tout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,

Digitized by Google

La gouvernante m'ait, j'ignore encor pourquoi,
Fait venir tout exprès pour être portier, moi,
De sorte que je pusse ici vous être utile;
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire au lieu de vous montrer;
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Evrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine?

CHARLE.

Il est vrai...

GEORGE.

C'est votre air de décence, et sur-tout
De jeunesse... que sai-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLE.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On diroit qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGE.

Ne voudroit-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort; madame Evrard!
Elle est d'une sagesse, oh mais! à toute épreuve.
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudroit l'épouser: cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve!...

CHARLE.

Je l'observe en effet.

GEORGE.

A propos, moi, j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

Digitized by Google

CHARLE.

Rien n'est moins surprenant;
Avec mon oncle même il est impertinent :
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGE.

Ecoutez donc, monsieur; sa place est excellente;
Et vraiment mon parrain vous aime tout-à-fait,
Sans vous connoître encor.

CHARLE.

Je le crois en effet,
George, et c'est un grand point: oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaye un maître.

GEORGE.

A de tels sentimens j'aime à vous reconnoître.

CHARLE.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grace aux yeux
D'un oncle, qui me hait sous mon nom véritable.
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Evrard, qui, grace à mon déguisement,
Semble sourire à Charle, en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGE.

Oui, courage;
Madame votre épouse achevera l'ouvrage.

Digitized by Google

SCENE III.

CHARLE, GEORGE, JULIEN.

GEORGE.

Eh, que veux-tu, Julien?

JULIEN, *regardant autour de lui.*

Moi, papa?

GEORGE.

Qu'as-tu là?

JULIEN, *remettant une lettre.*

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire, et puis d'une vîtesse extrême,
Crac, il s'est en allé : moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivoit... ah! bon Dieu!...
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLE, *affectueusement.*

Oui, Julien... sans adieu.

(*Julien sort.*)

SCENE IV.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Il est gentil!... Eh bien, quelle est donc cette lettre?

GEORGE.

(*ouvrant la lettre.*)

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?...

Digitized by Google

CHARLE.

Eh! lis.

GEORGE.

C'est le billet que j'attendois.

CHARLE.

Lequel?

GEORGE.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLE.

Ah! de monsieur Lagrange.
Eh bien?

GEORGE.

Eh bien, monsieur, grace au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.

(*il donne la lettre à Charle.*)

CHARLE, *lisant.*

« Mon cher Ambroise »... Eh quoi?

GEORGE.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLE, *continuant de lire.*

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.
« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet :
« Vous en serez content; elle est bien née, et sage,
« Et docile : peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Evrard elle se formera;
« Je vous la garantis, mon cher »... *et cætera.*

Digitized by Google

GEORGE.

Sous l'habit de servante, il fait entrer la niece.

CHARLE.

Voilà, mon ami George, une excellente piece.

GEORGE.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passe-port,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLE.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connois pas?

GEORGE.

Si fait.

CHARLE.

Eh, oui, tu sais qu'elle a quelques appas;
Mais tu ne connois point cet esprit, cette grace
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servois; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avois eu le bonheur d'être utile à son pere:
Cela seul me rendit agréable à la mere.
Sans savoir qui j'étois, on m'estimoit déja;
Je me nommai; le pere alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien, j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'ame.
Je regrettois mon oncle; elle me suit d'abord:
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus? elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même;
J'oserois en répondre. Encor quelques instans,

Digitized by Google

Et nos maux sont finis : je me tais et j'attends.

GEORGE.

Je fais la même chose aussi, je dissimule.
Dans le commencement je m'en faisois scrupule :
Mais en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi,
Dans la maison, voloit, pilloit à sa maniere :
Sans parler des envois de notre cuisiniere,
Qui ne fait que glaner ; madame Evrard tout bas
Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande :
Achetée aux dépens de qui? je le demande ;
Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici :
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie et l'autre toute nue.

CHARLE.

Je leur pardonnerois tout cela de bon cœur,
S'ils avoient de mon oncle au moins fait le bonheur;
Mais ce qui me désole, est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres.
Pauvre oncle! il sent son mal; et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCENE V.

CHARLE, GEORGE, MADAME EVRARD.

GEORGE, *bas à Charle.*

Voici madame Evrard : oh! comme, à votre vue,
Elle se radoucit!

Digitized by Google

CHARLE, *bas.*

Paix donc!

CHARLE.

Je vous salue,

Madame.

GEORGE, *avec force révérences.*

J'ai l'honneur...

MADAME ÉVRARD, *à Charle.*

Ah! bonjour, mon ami.

(*à George.*)

Que fais-tu là?

GEORGE.

Pendant qu'on étoit endormi,

Nous causions.

MADAME ÉVRARD.

Va causer en bas.

GEORGE.

C'est moi qu'on blâme,

Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME ÉVRARD.

De moi? que disoit-il?

GEORGE.

Que vous embellissiez,

Qu'il sembloit chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME ÉVRARD.

Oui? Charle dit toujours des choses délicates;
Mais il est trop galant, ou c'est toi qui me flattes:
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGE.

Oh! Dieu merci,

Digitized by Google

L'on sait un peu...

MADAME ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici,
Sans m'avertir.

GEORGE.

Non, non.

MADAME ÉVRARD.

Sur-tout pas une lettre,
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGE.

Oh, non! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MADAME ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc.

(*George sort.*)

SCENE VI.

MADAME EVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD, *à part, pendant que Charle range dans la chambre.*

George est un bon enfant:
Mais sur de telles gens quel fonds pourroit-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;
Et c'est le dernier homme à qui je me fierois...
Si j'intéressois Charle à mes desseins secrets?
Il me plaît; monsieur l'aime; il a de la prudence,
De l'esprit: mettons-le dans notre confidence...
(*haut.*)
Comment vous trouvez-vous ici?

Digitized by Google

CHARLE.

Fort bien, ma foi,
Et je serois tenté de me croire chez moi.

MADAME ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable :
Cette maison pour vous sera très agréable ;
Monsieur semble déja vous voir d'assez bon œil.

CHARLE.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME ÉVRARD.

Je possede, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLE.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MADAME ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté :
Hélas ! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici !...
(*se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.*)

Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle ;
Car vous m'intéressez : vous êtes doux, prudent,
Discret ; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur, et lise au fond du vôtre ;
Et que vous n'êtes pas un laquais comme un autre...

CHARLE.

Non : j'espere qu'un jour vous le reconnoîtrez.

MADAME ÉVRARD.

Ecoutez donc, mon cher ; et bientôt vous verrez

Digitized by Google

Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Evrard et moi!... (car il vivoit alors;
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve;
(*essuyant ses yeux.*)
Et c'est avoir passé par une rude épreuve!...)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parens, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLE.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace...

CHARLE.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfans?

MADAME ÉVRARD.

Aucun.

CHARLE.

Il a donc des neveux, madame?

MADAME ÉVRARD.

Il n'en a qu'un;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine!...
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mene.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLE.

En effet.

MADAME ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait!
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au pere.
Monsieur n'eut qu'un beau-frere: il l'aimoit!...

CHARLE.

Comme un frere.

MADAME ÉVRARD.

Les brouiller tout-à-fait, eût été trop hardi;
Mais pour le frere au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage.
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLE.

Ah! fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Jeune encor, grace au ciel, il mourut.

CHARLE, *à part.*

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Qu'avez-vous?

CHARLE.

Rien.

MADAME ÉVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains...

CHARLE.

Que vous?... Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

MADAME ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui:
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.

Digitized by Google

« Son entretien sera moins coûteux en province, »
Lui dis-je: «Chargez-m'en.» L'entretien fut très mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea;
Il jeta les hauts cris; enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendois. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et monsieur l'excusoit encore.

CHARLE.

Il est si bon!

MADAME ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon :
Je supprimai la lettre, et vingt autres messages...
J'en ai mon coffre plein.

CHARLE.

Précautions fort sages.

MADAME ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLE.

Oh! je m'en fie à vous.

MADAME ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLE.

Eh! comment, je vous prie?

MADAME ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLE.

A l'insu!

Il n'avoit point écrit?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi, j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse,
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta;
De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLE, *se contenant à peine.*

Tout cela me paroît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

MADAME ÉVRARD.

(*regardant encore si personne n'écoute.*)
Pas tout-à-fait : je vais vous confier encore
Un secret délicat, qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi : j'ose me proposer,
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLE.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

De l'épouser.

CHARLE.

D'épouser!... En effet, j'admire la hardiesse...

MADAME ÉVRARD.

Jusque-là, je craindrai le neveu, quelque niece...

CHARLE.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir?

MADAME ÉVRARD.

Un peu.
Depuis un an, je cache adroitement mon jeu.

Digitized by Google

D'abord, parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLE.

La conséquence est bonne.

MADAME ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLE.

A merveille.

MADAME ÉVRARD.

D'enfans à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul, le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfans, leurs naïves caresses,
Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénetre dans son cœur, ébranle son esprit :
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLE.

Mais c'est déja beaucoup.

MADAME ÉVRARD.

Ce n'est pas tout : il faut frapper le dernier coup.
Charle, seul avec vous, quand monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire et paroît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé,
Que par une compagne il seroit consolé;
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes;

Digitized by Google

Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes,
Du maintien, de l'esprit, des talens variés;
Que je suis fraîche encore... enfin vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme...

CHARLE.

Volontiers.

MADAME ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLE.

Oui, madame, il suffit.

MADAME ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLE.

Rassurez-vous, de grace;
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MADAME ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sûr
Qu'un salaire...

CHARLE.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME ÉVRARD.

Paix!... j'aperçois monsieur.

Digitized by Google

SCENE VII.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? bonjour, madame.

MADAME ÉVRARD, *très tendrement.*

Monsieur, je vous salue, et de toute mon ame.

CHARLE.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

MADAME ÉVRARD.

Vous paroissez rêveur... Auriez-vous mal dormi?

M. DUBRIAGE.

Moi? très bien.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante;
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MADAME ÉVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu
Qui cause en ce moment votre sombre tristesse;
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeois.

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets?...

M. DUBRIAGE.

Non.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans l'ingrat vous déshonore :
Oubliez-le, monsieur; sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fideles :
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendrons lieu tous trois de parens et d'amis.
(*prenant la main de M. Dubriage.*)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte :
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien!

MADAME ÉVRARD.

Charle vous reste : il saura converser.

CHARLE.

Heureux, si je pouvois jamais vous remplacer!

MADAME ÉVRARD, *bas, à Charle.*

Songez à notre plan.

CHARLE, *bas, à madame Evrard.*

Oui, j'y songe, madame.
(*Madame Evrard sort.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Evrard est une digne femme;
Elle a bien soin de moi.

CHARLE.

Monsieur... certainement...
Mais qui n'auroit pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service,
Charle.

CHARLE.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLE.

Le desir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis me touche, m'intéresse.

CHARLE.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise; oui... je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi :
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLE.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous plaise!

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein ; il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher ;
Je n'ai pas un ami dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLE.

Les peines!... quoi, monsieur! vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parois heureux, et je ne le suis pas.

CHARLE.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste...

CHARLE.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr,
Ne faisois-je pas choix d'une femme!

CHARLE.

Il est sûr
Que, pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrois... vœux tardifs!

CHARLE, *à part.*

(*haut.*)
Hélas... Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs

Digitized by Google

Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.

J'en eus que je croyois très solides. Ecoute :
J'avois dans mon commerce un jeune associé ;
Par inclination il s'étoit marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnoit peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLE.

Sans doute, il pouvoit faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurois eu l'espoir de faire un choix meilleur,
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse,
Auroit rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLE.

Enfin, vous étiez maître,
Libre...

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurois cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLE.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :
Monsieur!... pour se soustraire à cette servitude,
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes, sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie :
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe!... Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on seroit fâché de devenir l'époux ;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'ame,
Gémit...

CHARLE.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme
Modeste en ses desirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLE.

Plus qu'on ne croit, peut-être :
Moi qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connoître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLE.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même :
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi, sans vous dédommager ;
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve ;

Digitized by Google

Et c'est précisément l'état où je me trouve :
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi!...

CHARLE.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse;
Et parfois je voudrois, honteux de ma foiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déja donné congé:
Je le reprends toujours; car s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme, au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Evrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourroit... Mais quoi, j'ai si peu de courage!
Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLE.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne conçois pas ma retraite profonde :
Je n'avois qu'un neveu, qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... et c'est lui qui vient les redoubler!

CHARLE.

Ce neveu... pardonnez... il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable? il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savois!... Mais non, laissons ce malheureux.

Digitized by Google

CHARLE.

Ah! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLE.

Il riroit de vos peines?
Il se feroit un jeu de prolonger les siennes?
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé :
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous; délicat, sensible;
Mais Armand n'a point d'ame.

CHARLE.

O ciel! est-il possible!
Quoi?... cet Armand, monsieur, le connoissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLE.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison, comment s'est-il conduit?

CHARLE.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit;
Et ses lettres!...

CHARLE.

Eh bien?

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Etoient d'une insolence!...
Il m'écrivoit un jour, j'en frémis quand j'y pense,
Qu'il viendroit, qu'il mettroit le feu dans la maison...

CHARLE.

Ah! mon Dieu! quelle horreur et quelle trahison!

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLE, *faisant un effort pour se contenir.*

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur?... Avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Evrard : encore, par pitié,
Elle me faisoit grace au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infame...

CHARLE.

(se reprenant et à part.)
Infame, dites-vous? Laissons venir ma femme.
(haut.)
Ah! si l'on vous trompoit!...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc?

CHARLE.

Je ne sais...
Mais quoi! je ne puis croire à de pareils excès,
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche;
(se radoucissant.)
Entendez-vous? Au fond, ton zele ardent me touche,

Digitized by Google

Mon ami, je l'avoue; il annonce un bon cœur;
On ne sauroit plaider avec plus de chaleur.

CHARLE.

Je parle pour vous-même: oui, bon comme vous êtes,
Cette colere ajoute à vos peines secrettes.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!

CHARLE.

Permettez que je sorte un moment,
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors; mais reviens promptement.
(*M. Dubriage rentre chez lui.*)

SCENE IX.

CHARLE.

Allons chercher ma femme: il est temps, l'heure presse;
Et plus tôt que plus tard, il faut qu'elle paroisse.
(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. DUBRIAGE, *seul, un livre à la main.*

QUE ce mot est bien dit! consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
« On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espere : »
Je jouirois aussi déja, si j'étois pere;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(*fermant le livre.*)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie;
Mais aujourd'hui sur-tout, je sens que je m'ennuie;
C'est qu'il est des momens où je me trouve seul,
Et porterois, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive :
Dans l'état où je suis il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... je ne sais ce qu'ils font...
(*appelant.*)
Madame Evrard!... Ambroise!... Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires :
(*Il s'assied.*)
Je ne saurois me plaindre, il ne me quitte gueres.

Digitized by Google

SCENE II.

M. DUBRIAGE, GEORGE.

GEORGE, *de loin, à part.*

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul encore.*

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi; nous causons.

GEORGE, *toujours de loin et à part.*

Bon parrain!
Il parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde :
Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George? Où donc est tout le monde?

GEORGE.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Evrard aussi?

GEORGE.

Elle aussi : chacun à ses affaires, ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite,
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite :
Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGE.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude...

Digitized by Google

GEORGE.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire... et le temps aujourd'hui
Est sombre : tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGE.

Vous êtes malheureux ; jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal ; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGE.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être ;
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain ; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme ;
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arriere-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce George fait envie.

GEORGE.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor ;
Elle a trente ans ; je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur ; elle est gaie, elle est bonne, elle est franche :
Elle aime son cher George !... Oh ! j'ai bien ma revanche !
Dame, c'est qu'elle a soin du pere, des enfans !...

Digitized by Google

Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmans.
Sans cesse autour de moi, l'on passe, l'on repasse;
C'est un mot, un coup d'œil; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGE.

Un peu; mais le plaisir!...
Il faut bien se donner un moment de loisir:
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille;
Car moi, tout en riant, en causant je travaille.

(*il indique, par son geste, le métier de tailleur.*)

Mais quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis
(Car la petite bande à présent soupe à table),
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable!
Je me dis quelquefois : « Je ne suis qu'un portier;
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa maniere.

GEORGE.

Ah! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guere
Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon? Il ne tenoit qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu?... j'ai toujours aimé le célibat.

GEORGE.

Célibat, dites-vous! C'est donc là votre état?

Digitized by Google

Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne!
Vive le mariage! Il faut se marier,
Riche ou non : et tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offroit au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il diroit : « Grand merci;
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre, au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre, auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGE.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu?

GEORGE.

Pardon; c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant : c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé;
Mais changeons de sujet.

(*il se leve.*)

GEORGE.

Très volontiers. Encore
Si pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent!...

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Oui ; tu vois mon neveu...

GEORGE.

Mais cela me surprend ;
Et vraiment je ne puis du tout le reconnoître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu long-temps?

GEORGE.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans, j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, George, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devoit donc avoir un bouillant caractere?

GEORGE.

Eh non! il étoit doux.

M. DUBRIAGE.

Bon!

GEORGE.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurois croire à ce grand changement :
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il étoit doux?

GEORGE.

Charmant.
Sa mere ne pouvoit se passer de sa vue.
Hélas! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restoit; mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, *à part.*

Hélas!

Digitized by Google

GEORGE.

Abandonné dès lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, *voyant venir Ambroise.*

Chut!

SCENE III.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

AMBROISE, *toujours d'un ton rude.*

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte,
Cent bons louis : tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte;
Mais enfin cet argent va me faire du bien :
Car, depuis très long-temps, je ne touchois plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute, à moi? Croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paye : ils ont tous à la bouche
Le mot grêle.

M. DUBRIAGE.

Hélas! oui.

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

Digitized by Google

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.
Saint-Brice avoit besoin de réparations;
J'ai fait à Montigny des augmentations :
Aussi, de plus d'un an, vous ne toucherez gueres.
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires;
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGE, *à part.*

Bon apôtre!

AMBROISE, *à George.*

Plaît-il?

GEORGE.

Qui, moi? Je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici! C'est donc au premier que tu loges?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGE.

J'entretenois monsieur, et voulois l'amuser :
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste?

GEORGE.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe;
Je veux t'y voir aussi; va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

(*à George.*)

Chacun a sa maniere. Allons, vîte.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGE.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur!

GEORGE.

Est-ce vous faire offense,
Que de venir un peu causer?

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protége!
Il a beau me manquer...

GEORGE.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGE.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître; et c'est monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui, moi seul!

AMBROISE.

Comment?

Digitized by Google

SCENE IV.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE, MADAME EVRARD.

MADAME ÉVRARD.

Ambroise encor s'emporte,
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que George sorte,
Descende : il me résiste; et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

MADAME ÉVRARD.

D'un tapage si grand, comment, c'est là la cause!

M. DUBRIAGE.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME ÉVRARD, *à M. Dubriage.*

Vous avez bien raison; mais vous le connoissez,
Ce cher homme... il est vif.

AMBROISE.

Eh, morbleu!...

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
(*à George, d'un ton d'autorité.*)
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGE.

Eh oui! je descends.

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Bon.

GEORGE, *à part, en s'en allant.*

Oh! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain!

(*Il sort.*)

SCENE V.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

MADAME ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, *encore ému.*

Je suis bon; mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Et qui vous dit, madame?...

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos... et devant George encor!

MADAME ÉVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Oh oui, je vous assure...

AMBROISE.

Eh! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais; sans quoi...

MADAME ÉVRARD.

Bon, vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

MADAME ÉVRARD.

Non, non, plus du tout.

(*elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.*)

M. DUBRIAGE.

Sans adieu;
Je vais au Luxembourg me promener un peu.

MADAME ÉVRARD, *de loin.*

Revenez donc bientôt, cher monsieur : il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MADAME EVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.

Savez-vous que si l'on n'y prend garde,

Digitized by Google

Il nous fera la loi?

MADAME ÉVRARD.

Nous sommes sans témoin;
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE.

Je voudrois voir cela!

MADAME ÉVRARD.

Ce ton de confiance
Pourroit vous attirer quelques fâcheux éclats;
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh, je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse.
La maison sauteroit plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien celer;
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès long-temps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme:
C'est trop long-temps, aussi, me jouer, m'amuser:
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

MADAME ÉVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une maniere étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change.
Tenez, madame Evrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant; mais vous me plaisez fort.

MADAME ÉVRARD.

Monsieur Ambroise...

Digitized by Google

AMBROISE.

Et oui, votre air, votre figure,
Que vous dirai-je enfin ? toute votre tournure,
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :
Vous êtes fraîche, et moi, je ne suis pas très vieux ;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble ;
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez.
Je ne m'informe point de ce que vous avez :
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...
Allons, madame Evrard...

MADAME ÉVRARD.

Je crains d'être liée...

AMBROISE.

Eh! plutôt, craignez tout, si nous nous divisons ;
Oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles,
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles ;
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos, j'oubliois de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MADAME ÉVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là.
Je ne suis pas d'accord, avec vous, sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

Digitized by Google

AMBROISE.

Si fait, et puis qui vous succede?..

MADAME ÉVRARD.

Qui?...

AMBROISE.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux; mais nous servons toujours.

MADAME ÉVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudroit mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très long-temps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans;
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et pour la faire sûre, honorable et discrete,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MADAME ÉVRARD.

S'ils alloient de monsieur captiver la tendresse?...
Enfin nous verrons...

AMBROISE.

Bon! vous remettez toujours.

MADAME ÉVRARD.

Eh! moins d'impatience.

AMBROISE.

Et vous, moins de détours;
Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME ÉVRARD.

Demain, soit.

(*à part en s'en allant.*)

Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut le presser au plutôt.

(*elle sort.*)

AMBROISE.

A demain donc.

SCENE VII.

AMBROISE.

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune,
Quand on la mange seul? monsieur sert de leçon:
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfans; on amasse:
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?... A propos; c'est, je croi...
Déja?

SCENE VIII.

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, *d'un ton rude.*

Qu'est-ce?

LAURE, *tremblante.*

Monsieur... Ambroise?...

AMBROISE.

Eh bien! c'est moi.

Digitized by Google

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...
C'est moi...dont vous a pu parler monsieur La Grange.

AMBROISE.

C'est différent. J'entends ; c'est vous qui souhaitez
Entrer ici ?

LAURE.

Du moins si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre?

AMBROISE, *s'asseyant.*

Vous tremblez!

LAURE.

Moi... pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.
(*regardant Laure très fixement.*)
Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... vingt ans?

LAURE.

Pas tout-à-fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déja?

Digitized by Google

LAURE.

Qui, moi?... jamais.
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE.

A mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois
(*se levant.*)
Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire.

AMBROISE.

Oh! non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble, ce matin, nous en disions deux mots:
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

Digitized by Google

LAURE.

Oh, oui.

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Evrard, soyez docile et prévenante.
Monsieur la considere, et moi j'en fais grand cas :
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge :
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déja je le révere.

AMBROISE.

C'est tout simple : sur-tout souvenez-vous, ma chere,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,
Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur, que j'en dois rendre grace.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

Digitized by Google

SCENE IX.

LAURE, AMBROISE, CHARLE.

CHARLE, *de loin, à part.*

L'aura-t-il agréée?

AMBROISE.

Ah! Charle, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder :
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLE.

Oui, je l'espere.

AMBROISE, *à Laure.*

Bon. Allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures sans faute.
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instans,
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps;
(*à Charle.*)
Ni vous non plus.

CHARLE.

Oh, non! Croyez, je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.

(*Ambroise sort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

CHARLE, LAURE.

CHARLE.

Te voilà donc entrée! Ah!... nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la niece et le neveu.

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLE.

Rassure-toi, ma chere.
Mon oncle va te voir; il suffit, et j'espere.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la premiere fois...
Ah! je voudrois déja qu'à loisir il t'eût vue.

LAURE.

Je desire à la fois, et crains cette entrevue;
Cette madame Evrard, ô Dieu, que je la crains!

CHARLE.

Qu'elle est fausse et méchante!

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLE.

Chere épouse! faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise!

LAURE.

Eh! Charle, que m'importe?
Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien;
Tu me tiens lieu de tout; le reste ne m'est rien.

Digitized by Google

Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolois; nous mêlions nos douleurs:
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les momens les plus doux de ma vie.

CHARLE.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains...

CHARLE.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentimens.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux:
Adieu, Charle.

CHARLE.

Au revoir?

LAURE, *en sortant.*

Au revoir.

SCENE XI.

CHARLE.

Quelle femme!
De l'esprit, de la grace, avec une belle ame.
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignois son courroux: ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre...
Mais que veut George?

Digitized by Google

SCENE XII.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Eh bien?

GEORGE.

Elle vient de partir,
Sans qu'on l'ait, grace au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!...

CHARLE.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGE.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déja ses papiers dans les mains:
Ils viennent par monsieur se faire reconnoître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »
Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Qu'en ferai-je, monsieur?

CHARLE.

Eh mais, fais-les monter.

GEORGE.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourroient fort bien...

CHARLE.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGE.

Allons.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCENE XIII.

CHARLE.

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.
Ils approchent, fort bien : sachons encore feindre...
Ils ne sont pas heureux : c'est à moi de les plaindre.

SCENE XIV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, *vêtus assez modestement.*

(*il ne faut pas que leur habillement tienne de la caricature.*)

LE GRAND COUSIN, *bas aux autres, de loin.*
Laissez-moi parler seul.
(*haut à Charle, avec maintes révérences, que les autres imitent.*
Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLE.
C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.
Oui, monsieur; c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras, pour le voir seulement.

Digitized by Google

CHARLE.

En vérité, j'admire un tel empressement;
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIEME COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLE.

Le connoissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, *d'un air important.*

Ils ne l'ont jamais vu;
Mais mon air au cousin pourroit être connu.
Je l'allai voir, alors qu'il faisoit son commerce,
En... n'importe: il vendoit des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions;
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLE.

Etes-vous freres, tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de gueres.
Voici mon frere, à moi: les trois autres sont freres.
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,
(*déployant ses papiers.*)
Sur-tout par ce tableau... Mon frere est géographe.

LE DEUXIEME COUSIN, *avec force révérences.*

Pour vous servir: voici mon nom et mon paraphe.
(*déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charle.*)
Roch-Nicodême Armand (c'est notre aïeul commun,

Digitized by Google

(*ils ôtent tous leurs chapeaux.*)

La souche) eut trois garçons; mon grand-pere en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le pere du cousin.

CHARLE, *suivant des yeux sur l'arbre généalogique.*

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu:
Il exclut les cousins; la chose paroît claire.

LE DEUXIEME COUSIN, *embarrassé.*

Oui; mais... frere, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guere.

CHARLE.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLE.

Fort bien!

LE TROISIEME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connoître;
Mais il nous gêne fort.

CHARLE.

Il auroit droit peut-être
De vous dire à son tour: « C'est vous qui me gênez,
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez.»

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

Digitized by Google

LE TROISIEME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
(*à Charle.*)
Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIEME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIEME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIEME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIEME COUSIN, *d'un ton grave.*

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire:
« Nous aurons tout cela », ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, *riant aux éclats.*

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLE.

En effet, à présent,
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!...

CHARLE.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

Digitized by Google

CHARLE, *bas aux cousins.*

C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant :
Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, *bas à Charle.*

Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCENE XV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, MADAME EVRARD.

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons...

MADAME ÉVRARD, *d'un air très inquiet.*

Je suis votre servante :
Messieurs, peut-on savoir ce que vous desirez ?

LE GRAND COUSIN.

Nous desirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE AUTRES COUSINS, *tous ensemble.*

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.

LE GRAND COUSIN, *bas aux autres.*

Paix !

(*haut à madame Evrard.*)

Nous venons d'Arras, tout exprès...

MADAME ÉVRARD.

C'est dommage :
Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit :

Digitized by Google

Mais quoi, nous l'attendrons fort bien, sans contredit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espere.

MADAME ÉVRARD.

Non : il ne rentrera que très tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Ne venez pas demain :
Il part pour la campagne, et de très grand matin.

LES TROISIEME ET QUATRIEME COUSINS.

Après-demain?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute... enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promene.
D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh, nous voulons le voir!

MADAME ÉVRARD.

Très volontiers; lui-même
Sera ravi de voir de bons parens qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs; car dans ce moment-ci...

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE TROISIEME COUSIN, *bas au grand cousin.*

Je croyois qu'on dîneroit ici.

LE GRAND COUSIN.

(*bas au troisieme cousin.*)
Paix donc!...

Digitized by Google

(*haut à madame Evrard.*)

Nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Pardon, je vous supplie,

Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN.

Vous êtes trop polie.

CHARLE, *les reconduisant avec politesse.*

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.

(*Il sort avec eux.*)

SCENE XVI.

MADAME EVRARD.

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue!
(*prêtant l'oreille.*)
On ferme... Ah! Dieu merci, les voilà dans la rue...
Au surplus, ces parens m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu...
Mais quoi, je perds le temps en de vaines paroles.
Les enfans du portier doivent savoir leurs rôles :
Faisons-les répéter; oui, sachons avec art
Employer des enfans pour toucher un vieillard.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MADAME EVRARD, JULIEN, SUSON.

MADAME ÉVRARD.

Bon, mes petits amis, je suis très satisfaite.

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures, je répete.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! Çà, mes enfans, je m'en vais vous laisser :
Vous, dès qu'il paroîtra, vous irez l'embrasser...

LES DEUX ENFANS.

Oui, oui.

MADAME ÉVRARD.

Comme papa, maman.

LES DEUX ENFANS.

Ah! tout de même.

MADAME ÉVRARD.

Appelez-le du nom de papa; car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai : moi, toujours je l'appelle papa.

SUSON.

Moi, bon ami.

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera
Si vous avez appris, ce matin, quelque chose :
Alors vous lui direz votre scene.

SUSON.

Je n'ose.

MADAME ÉVRARD.

Tu n'oses?... Pauvre enfant!

JULIEN.

Oh, moi, je ne crains rien.
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

MADAME ÉVRARD.

Bon, Julien. Soyez donc tous les deux bien aimables;
Et, si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

JULIEN.

Oui, moi, mais pas ma sœur;
Elle a peur, elle n'ose...

SUSON.

Oh, non, je n'ai plus peur.

MADAME ÉVRARD.

J'entends monsieur venir; adieu donc, bon courage!
(*à part, en s'en allant.*)
Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

Digitized by Google

SCENE II.

JULIEN, SUSON, M. DUBRIAGE, *qui s'avance en rêvant, sans les voir.*

SUSON.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

JULIEN.

(*bas.*)

Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà!

SUSON, *bas.*

Il ne nous voit pas.

JULIEN, *bas.*

Non; il rêve.

SUSON, *bas.*

Ah, que c'est drôle!

JULIEN, *bas.*

Eh, paix donc!

SUSON, *bas.*

On diroit qu'il répete son rôle.

(*ils rient tous deux et se font des mines.*)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

JULIEN, *courant à lui.*

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant.*

C'est toi, petit Julien?

SUSON, *allant aussi à M. Dubriage.*

Oui, bon ami.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE, *l'embrassant aussi.*

Bonjour.

(*M. Dubriage s'assied.*)

SUSON.

Comment ça va-t-il?

M. DUBRIAGE.

Bien.

Et vous?

JULIEN.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.

Dites-moi, mes enfans, êtes-vous toujours sages?

JULIEN.

Oh! toujours! Ce matin, maman nous le disoit.

M. DUBRIAGE, *se tournant tour à tour vers chacun d'eux.*

Vraiment?

SUSON.

Si tu savois comme elle nous baisoit!

JULIEN.

Et papa! Tout exprès il quitte son ouvrage.

SUSON.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

SUSON.

Oui, comme nous t'aimons.

JULIEN.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.

Digitized by Google

Hier encor, ma sœur étoit bien endormie,
Moi pas; je l'entendois qui disoit : « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contens,
« Et que nous avons là de bien jolis enfans?... »
Et maman répondoit : « C'est vrai, qu'ils sont aimables. »
« Dame, c'est qu'à leur mere ils sont tous deux semblables.»
Disoit papa. « Julien soit, » répondoit maman;
« Mais Suson te ressemble, à toi; là, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis; comment va la mémoire?
Savez-vous, ce matin, une fable, une histoire?

JULIEN.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue, à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah, voyons.

JULIEN.

Çà, commence, ma sœur.
(*les enfans récitent chacun leur couplet comme une leçon.*)

SUSON.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche? »

JULIEN.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même et nous a tous sauvés. »

SUSON.

« On me l'avoit bien dit. Quoi! tous tant que nous sommes!...
« Comment! un homme seul a sauvé tous les hommes!»

Digitized by Google

JULIEN.

« Oui, sans doute; et voici comment cela s'est fait :
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham et puis Japhet;
« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maint enfant; Jacob seul en eut douze.
« Ces enfans se sont vus peres d'enfans nombreux :
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux. »

SUSON.

« Ah, ah! »

JULIEN.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux freres
« Du reste des humains ont été les grands-peres.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi;
« Et l'on continuera sûrement de le suivre. »

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous lu cela?

JULIEN.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

SUSON.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

(*il rêve; et pendant ce temps-là les enfans se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à M. Dubriage.*)

Digitized by Google

SUSON, *allant tout doucement à lui.*

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...

(elle lui caresse la joue.)

Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit et m'embrasse, enfin, comme cela.

(elle témoigne vouloir l'embrasser.)

M. DUBRIAGE, *lui tendant les bras.*

Chere petite, viens.

JULIEN.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.

(Il les tient tous deux serrés dans ses bras.)

SCENE III.

M. DUBRIAGE, JULIEN, SUSON, MADAME EVRARD.

MADAME EVRARD, *de loin, sans être vue.*

Mes enfans s'en tirent à miracle:
Il est temps de parler, à mon tour.

(haut, toujours d'un peu loin.)

Doux spectacle!
Il m'enchante, d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Evrard?

MADAME EVRARD.

Oui, monsieur; du tableau je prends aussi ma part.
On croiroit voir un pere au sein de sa famille.

Digitized by Google

SUSON, *à madame Evrard.*

J'ai fort bien dit ma scene...

MADAME EVRARD, *l'arrêtant.*

A merveille, ma fille!
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfans.
Allez jouer tous deux : en restant plus long-temps,
Vous importuneriez ce bon papa, peut-être;
Allez.

LES ENFANS, *en sortant.*

Adieu, papa.

SCENE IV.

M. DUBRIAGE, *assis,* MADAME EVRARD.

MADAME EVRARD, *à part.*

Si je puis m'y connoître,
(*haut.*)
Il est ému. Vraiment, ces enfans sont gentils.

M. DUBRIAGE.

Oui, tout-à-fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

MADAME ÉVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines!
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines!...
Une grace, un sourire; enfin je ne sais quoi...
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimeroit? Cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sensible :

Digitized by Google

« S'il a tant d'amitié pour les enfans d'autrui,
« Qu'il auroit donc d'amour pour des enfans à lui! »

M. DUBRIAGE, *à demi-voix.*

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du pere.

M. DUBRIAGE.

Oui, vraiment! et Julien, il ressemble à sa mere!...

MADAME ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-même!

M. DUBRIAGE.

J'y pensois : ce doit être une douceur extrême.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblois aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon pere... digne homme! il étoit assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas! que de naissance...
On le félicitoit sur notre ressemblance :
Aussi m'aimoit-il plus que ses autres enfans.
(*finement.*)
Et puis il m'avoit eue à plus de soixante ans...
Je flattois son orgueil autant que sa tendresse :
Il m'appeloit souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans!

MADAME ÉVRARD.

Oui; c'est qu'il étoit frais...
Et même il a vécu vingt ans encore après!...
Allons, vous retombez dans votre rêverie.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MADAME ÉVRARD.

Si fait : vous êtes triste, oh ! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien, j'ai moi-même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui, vous, madame Evrard ?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos?

MADAME ÉVRARD.

Ambroise me tourmente : il desire en deux mots,
Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(*la faisant asseoir à côté de lui.*)
Ambroise, dites-vous?... Répétez donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser.
Depuis plus de deux ans, je sais le refuser.
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance :
Non ; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui sur-tout, il devient plus pressant ;

Digitized by Google

Il insiste; et vraiment je ne sais plus que faire.
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais, je ne sais trop quel conseil vous donner...
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner :
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MADAME ÉVRARD.

Oui, vous avez raison; et pour la probité,
Ambroise assurément sera toujours cité :
Mais il parle d'hymen; la chose est sérieuse:
Je crains, je l'avoûrai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Eh, pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... tenez, c'est, qu'entre nous,
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême,
Vous le savez : souvent il vous parle à vous-même,
D'un ton...

M. DUBRIAGE.

Un peu dur; oui; mais vous l'adoucirez:
Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME ÉVRARD.

Quelle tâche! j'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avois de l'hymen une tout autre idée:
Car j'étois faite, moi, pour un lien si doux;
Et... sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour vous,
A coup sûr, je serois déja remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée;

Digitized by Google

Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Evrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien, en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, monsieur, combien je serois douce, aimante,
Si j'avois un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot.

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

MADAME ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurois point voulu d'un jeune homme; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé:
Ce que vous dites là, madame, est très sensé.

MADAME ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur: je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la premiere jeunesse,
Peu m'importe quel âge auroit eu mon époux:
Je parle sans détour; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfans, voilà tout ce que je desire...
Il me semble déja que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfans, le pere au milieu d'eux,

Digitized by Google

Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh! quel ravissement seroit alors le nôtre!..
(*se reprenant.*)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurois;
Je parle en général, je n'ai point de regrets:
Auprès de vous, mon sort est trop digne d'envie;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie:
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher!

MADAME ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme, au moindre signal, je vole, je m'empresse;
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est point l'intérêt, le devoir qui me mene;
C'est l'amitié, le cœur: cela se voit sans peine...
Enfin, sur le motif qui me faisoit agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise:
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... je dis d'avoir touché votre ame.
Charle, en entrant, a cru que j'étois votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter:

Digitized by Google

C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser?...

M. DUBRIAGE.

Non, non! cela n'est pas possible;
Ambroise, je le sens, est indigne de vous;
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

MADAME ÉVRARD.

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui!

MADAME ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'ame un peu trop délicate :
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en pleure.

M. DUBRIAGE, *plus ému.*

Chere madame Evrard... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avoient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MADAME ÉVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grace?... Ah! que seroit-ce,
Si je pouvois, un jour, donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire : alors,
Combien de qualités vous pourriez reconnoître,
Que ma position empêche de paroître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez

Digitized by Google

Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

MADAME ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes!
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, *se levant, et hors de lui.*

Je n'y puis plus tenir : toute votre personne
Me charme... C'en est fait...

(*on sonne.*)

MADAME ÉVRARD, *laissant échapper un cri.*

Ah, ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien donc, vous disiez?... Achevez en deux mots!

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Bon Dieu, qu'il vient mal à propos!

SCENE V.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Eh bien, qu'est-ce?...

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille,

Digitized by Google

Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je vieus vous présenter...

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi ?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Evrard.

MADAME ÉVRARD.

Qui, moi ?
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage;
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer;
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.
Madame Evrard, qui parle, en étoit prévenue.

MADAME ÉVRARD.

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue :
Je vous ai toujours dit : « Attendons, il faut voir. »
Savois-je, par hasard, qu'elle viendroit ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurois-je dit? je l'ignorois moi-même.
La Grange m'a servi d'une vîtesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plutôt, plus tard;
(*à M. Dubriage.*)
La voici. Vous aurez, j'espere, quelque égard,

Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Evrard, je la crois trop honnête,
(*en regardant fixement madame Evrard.*)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

MADAME ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.
(*à M. Dubriage.*)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient... Allons, je la reçois.
(*à part.*)
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.
(*haut.*)
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la vôtre:
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, *à Laure.*

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon ame.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Evrard.

LAURE.

Madame...

MADAME ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paroît assez bien.

MADAME ÉVRARD.

Ah, vraiment,

Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chere...

Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;

(*à part, à lui-même.*)

Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...

Cette madame Evrard!... en vérité, je croi...

(*Il sort en regardant avec intérêt madame Evrard, qui feint de n'y pas prendre garde.* *)

SCENE VI.

AMBROISE, MADAME EVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh mais, vit-on jamais refus aussi bizarre!

Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

(*à Laure.*)

Paix donc! Un peu plus loin.

LAURE, *à part, en s'éloignant.*

Allons, résignons-nous.

---

* Je desire que l'acteur chargé du rôle de Dubriage, se renferme exactement dans les termes de la note ci-dessus. Tout ce qui va au-delà est exagéré, et, j'ose le dire, hors de toute convenance.

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD, *à Ambroise.*

Eh, j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous!
Quelle obstination!

SCENE VII.

CHARLE, AMBROISE, MADAME EVRARD, LAURE.

CHARLE, *de loin, à part.*

Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, *à Charle.*

Que voulez-vous?

CHARLE, *embarrassé.*

Je viens... je viens...

LAURE, *bas; à Charle.*

Je suis reçue.

CHARLE, *bas.*

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

CHARLE.

J'ai cru qu'on m'appeloit.

AMBROISE.

Vous vous êtes trompé.

CHARLE.

Pardonnez, s'il vous plaît :
Je me retire.

MADAME ÉVRARD.

Au fond, ceci prouve son zele.

Digitized by Google

(*à Charle.*)

Retournez vers monsieur, en serviteur fidele.

CHARLE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD, *de loin.*

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLE.

(*bas, à Laure, au fond du théâtre.*)

Non, madame. Courage!

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

MADAME EVRARD, AMBROISE, LAURE, *toujours au fon d.*

MADAME ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre!

MADAME ÉVRARD.

Belle excuse!

Proposer à monsieur des gens que je refuse!

Je vous avois prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours!

En cela, comme en tout, vous remettez toujours.

Je ne veux plus attendre.

LAURE, *de loin, à part.*

O ciel, est-il possible!

Digitized by Google

Ma situation est-elle assez pénible!

MADAME ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MADAME ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent...Que sais-je?...Oh, quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MADAME ÉVRARD.

Eh, vous vous occupez en même temps des vôtres.

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel... Mais dites donc des nôtres.

MADAME ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE, *à Laure.*

(*à part.*)

Je sors. Allons, j'ai réussi;
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

MADAME EVRARD, LAURE.

MADAME ÉVRARD, *à part.*

Oh, qu'elle me déplaît! Jeune et jolie encore!...

Digitized by Google

(*haut, d'un ton sec.*)

Eh bien, vous dites donc que vous vous nommez?...

LAURE.

Laure.

MADAME ÉVRARD.

Ah!... quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encore vingt ans.

MADAME ÉVRARD.

Non?

C'est dommage! Eh, trop jeune... oui, beaucoup trop.

LAURE.

Pardon:

Ce n'est pas ma faute...

MADAME ÉVRARD.

Ah, c'est la mienne!

LAURE.

Madame,

Je ne dis pas cela.

MADAME ÉVRARD.

Qu'êtes-vous? fille, femme?

Dites.

LAURE.

Qui, moi! jamais je ne me marîrai.

MADAME ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue!

LAURE.

Je me ferai connoître.

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Il sera temps alors :
Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MADAME ÉVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître :
Mais il vous a trompée, à coup sûr, en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse?
Mais je verrai bientôt si vous me convenez :
Car enfin c'est à moi que vous appartenez,
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

MADAME ÉVRARD.

Jamais au premier ; tenez-vous à l'office.

LAURE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

MADAME ÉVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Instruisez-m'en toujours avant que de la faire.

Digitized by Google

LAURE.

Toujours.

MADAME ÉVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas!

MADAME ÉVRARD.

Que dites-vous?

LAURE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD.

Vous raisonnez!... Sortez.

(*Laure sort.*)

SCENE X.

MADAME EVRARD.

Elle a l'air doux,
Et semble assez docile... Eh! qui peut s'y connoître?
La peste soit d'Ambroise! Il fait ici le maître;
Et cependant il faut encor le ménager.
Patience! avant peu, tout cela va changer.
Si j'épouse une fois monsieur, me voilà forte:
Une heure après l'hymen, ils sont tous à la porte.

FIN DU TROISIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. DUBRIAGE, *seul, s'avance en rêvant.*

Cet entretien toujours me revient à l'esprit :
Je ferois bien, je crois... oui, cet hymen me rit.
Cette madame Evrard est tout-à-fait aimable ;
Elle est très fraîche encor ; sa taille est agréable :
Elle a les yeux fort beaux ; et ses soins caressans,
Tendres, réchaufferoient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un Ange...
Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'arrange!
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
(*rêvant de nouveau.*)
C'est qu'il est marié ; bientôt il sera pere ;
Et ses nombreux enfans seront dans la misere...
C'est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage!
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!

Digitized by Google

Que résoudre? Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle; à propos le hasard me l'amene.

SCENE II.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charle.

CHARLE.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLE.

Vous, monsieur!

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras,
Sur un point... qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLE.

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi, qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirois-tu qu'à présent; dans le fond de mon ame,
J'aurois quelque penchant à former ce lien?

CHARLE.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous ferez fort bien.

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLE.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,

Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets?
Si cet hymen étoit l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLE.

Eh, pourquoi donc, de grace?
Je ne desire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amoureux;
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'acheverai le cours;
Madame Evrard...

CHARLE.

Eh quoi, madame Ev...!

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh, d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLE.

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui; j'ai vu ton soudain mouvement:
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.
A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLE.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Non; tu viens de piquer ma curiosité :
Explique-toi.

CHARLE.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLE.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre:
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen; oh, oui, je le vois bien :
Tu veux dire par là...

CHARLE.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense:
Ainsi de t'expliquer, Charle, je te dispense;
Car, moi-même, aussi-bien je m'étois déja dit
Ce que tu me voudrois faire entendre. Il suffit:
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLE.

Trop heureux, monsieur! Charle est à votre service;
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme; et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche: elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis, comptés dans cette bourse :

Digitized by Google

Je voudrois, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car, en tout ceci, moi, je ne veux point paroître.
Toi, Charle, par hasard, si tu pouvois connoître
A Colmar...

CHARLE.

J'y connois quelqu'un précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?
Elle est si peu connue!

CHARLE.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLE.

Mais non: plutôt que de prendre d'avance,
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi:
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLE.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même je l'ai plaint dans le fond de mon ame:
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurois mille fois déja déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes...
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

Digitized by Google

CHARLE.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive :
Mais être généreux, lorsque la mort arrive!...
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus :
«Je veux...» On dit encor je veux quand on n'est plus?
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je?... eussent été bien vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :
Qu'il les recueille donc; et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui : mais moi, je serois sans excuse,
Si j'allois l'en priver. Vivant, je l'ai puni;
C'en est assez : je meurs; mon courroux est fini.
N'est-ce pas?

CHARLE.

Moi, monsieur, sur une telle affaire,
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLE.

Oui, monsieur, et plutôt
Que vous ne pouvez croire : et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant! (*Charle sort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *seul.*

Ce garçon-là soulage mes ennuis :
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, *de loin, à part, amenée par Charle qui se retire.*

Je tremble à son aspect,.. Dieu ! fais que je lui plaise.
(*haut, en s'avançant.*)
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah, mon enfant, c'est vous ! j'en suis bien aise...
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiois un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connoître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah, monsieur !...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme :
C'est devoir.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j'aime à vous voir dans l'ame
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation :
Je le garde avec soin ; c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage :
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parens ?

LAURE.

Honnêtes ? oui, monsieur ; mais non pas dans le sens
Que lui donnoit l'orgueil : dans le sens véritable.
Mes pere et mere étoient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné ;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé mercenaire,
Quand on devroit bénir ses travaux bienfaisans :
Mes parens, en un mot, étoient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans ! Croyez-vous qu'un riche oisif les vaille ?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisirs,
A me former le cœur ils mettoient leurs plaisirs.
Leurs préceptes étoient simples comme leur ame.
« Crains Dieu, sers ton prochain et sois honnête femme. »
C'étoient là leurs seuls mots, qu'ils répétoient toujours.
Leur exemple parloit bien mieux que leurs discours.

Digitized by Google

Ils sembloient pressentir, hélas! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus j'ai bien eu de la peine;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parens vous ont bien élevée.
Quoi! de tous deux déja vous êtes donc privée?

LAURE.

Un cruel accident tout à coup m'a ravi
Mon pere; et de bien près ma mere l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parens, de tels parens encore!...
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur! Le Ciel, pourtant, ne m'a pas tout ôté:
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE.

Oui, de bien loin: aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

(*on entend une voix du dehors, appelant:*)
« Laure! Laure! »

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.

Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet?

LAURE.

Oh, oui, monsieur! voici quel en est le sujet:
L'ami dont je parlois, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très proche parent:
Il m'en parloit sans cesse, et toujours en pleurant.
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce, sur-tout vous êtes malheureuse;
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus: mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui, croyant suivre mon frere,
Regrettant peu des lieux où n'étoit plus ma mere.
Après dix jours de marche, enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons!

M. DUBRIAGE.

Il vous auroit reçue avec indifférence?

LAURE.

Ah, monsieur, nous aurions encor quelque espérance,
S'il avoit seulement voulu nous recevoir.

M. DUBRIAGE.

Quoi! ce proche parent?...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous? cet homme a donc un cœur de roche!..

Digitized by Google

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel; il est humain et bon;
Et sans des étrangers maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh, c'est foiblesse pure!
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?
Je veux voir ce parent; ensemble nous irons:
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah! monsieur, je commence à le croire possible:
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible;
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons: je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, *voyant venir madame Evrard.*

Chut!

SCENE IV.

M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME EVRARD.

MADAME ÉVRARD, *de loin, à part.*

Encor là!

M. DUBRIAGE, *un peu embarrassé, à madame Evrard.*

C'est vous! quel sujet vous amene,
Madame?...

MADAME ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment?...

MADAME ÉVRARD.

Que sais-je enfin?... Mais c'est moi qui pourrois
Vous demander quels sont les importans secrets
Que vous confie encore ici mademoiselle.
Depuis une heure au moins, vous causez avec elle;
Et ces mysteres-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, *d'un ton foible.*

Pourquoi, madame Evrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu,
J'aime à l'entretenir: ne suis-je pas le maître?...
Et puis, j'étois bien aise enfin de la connoître:
Je ne m'en repens pas.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens; et vraiment vous en seriez surprise.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est pas pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parloit de l'éducation...

MADAME ÉVRARD.

Allons! c'est bien cela dont il est question!
(*à Laure.*)
Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse?

MADAME ÉVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc. (*Laure sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grace,
Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD.

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle paroît sensible.

MADAME ÉVRARD.

Eh! qui vous dit que non?...
(*se radoucissant.*)
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non... mais c'est que vraiment elle est intéressante;
Elle a...

MADAME ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmans qu'alloit exprimer votre bouche...

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grace, un choix de termes purs,
Sur-tout de la sagesse et des principes sûrs.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre ame étoit frappée.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Non: pourriez-vous le croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchans
De cette enfant...

MADAME ÉVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME ÉVRARD.

Oh, c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais elle me déplaît:
Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien, d'ailleurs, à rien qui vaille;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille! Qui, Laure?

MADAME ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez!

MADAME ÉVRARD.

Moi, point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment!...

MADAME ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la premiere venue,
Qu'à peine, en ce moment, vous connoissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi, je ne puis chasser ainsi...

MADAME ÉVRARD.

Fort bien!
C'est votre dernier mot?... Et moi, voici le mien :
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh! quoi? pouvez-vous bien me parler de la sorte?

MADAME ÉVRARD.

Vous-même, entre nous deux, pouvez-vous balancer?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

MADAME ÉVRARD.

Non, monsieur : chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, *en colere.*

Vous êtes là maîtresse;
Mais elle restera.

MADAME ÉVRARD.

Plaît-il?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton
Puisque vous le prenez, je la garde.

MADAME ÉVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure:
Voilà mon dernier mot.

(*Il sort très en colere.*)

SCENE VI.

MADAME EVRARD.

L'ai-je bien entendu?
Est-ce donc là monsieur!... Comment, j'aurois perdu,
En ce fatal instant, le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées!

(*après un moment de repos.*)

Il m'a dit tout cela dans un premier transport
Qui pourra se calmer... N'importe, j'ai grand tort.

Digitized by Google

Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême!
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même!
S'il en est temps encor, revenons sur nos pas.

SCENE VII.

MADAME EVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Mon ami Charle!...

CHARLE.

Eh bien?

MADAME ÉVRARD.

Ah! vous ne savez pas!...
Avec monsieur, je viens d'avoir une querelle...

CHARLE.

Quoi, vous! A quel propos, madame?

MADAME ÉVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLE.

Est-il possible!

MADAME ÉVRARD.

Eh, sans doute: j'ai dit
Qu'il falloit qu'à l'instant l'une de nous sortît.
Mais point du tout; monsieur, qui la protege et l'aime,
M'a dit... (le croiriez-vous?) « Eh bien, sortez vous-même;
Et là-dessus, il est rentré fort en courroux.

CHARLE.

Vous m'étonnez! Aussi, comment le fâchez-vous?

Digitized by Google

Monsieur est bon maître, oui; mais enfin c'est un maître.

MADAME ÉVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être :
Mais cette fille-là me choque et me déplaît.

CHARLE.

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure; il paroît content d'elle :
Et vous le tourmentez pour une bagatelle!

MADAME ÉVRARD.

Le mal est fait : voyons, comment le réparer?

CHARLE.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME ÉVRARD.

A cet hymen, tantôt, j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLE.

Oui, j'entends.

MADAME ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLE.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours;
Et vous seule bientôt...

MADAME ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déja... Bon.

CHARLE.

Il rêve, ce me semble.

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Tant mieux. J'espere encor... Laissez-nous donc ensemble.
(*seule.*)
Voyons.
(*Charle sort; madame Evrard se tient à l'écart, et s'assied accoudée sur une table.*)

SCENE VIII.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul.*

Personne ici!... Je suis bien malheureux!
Je suis bon à mes gens; et je fais tout pour eux;
Je suis leur pere... Eh bien, voyez la récompense.
Madame Evrard aussi... Cependant, quand j'y pense,
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.
(*madame Evrard tire vîte son mouchoir et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.*)
Cette femme est sensible; et véritablement,
C'est la premiere fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh oui! je l'ai trop maltraitée.

MADAME ÉVRARD, *éclatant en sanglots.*

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE.

Ah, c'est vous, bonne madame Evrard!

MADAME ÉVRARD, *levée, sanglottant toujours.*

Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'ame sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étois loin de m'attendre,

Digitized by Google

Après dix ans de soins, de tendresse...

M. DUBRIAGE.

En effet:
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait...

MADAME ÉVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde:
Et dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous songez encore à ce qui s'est passé?

MADAME ÉVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, madame? Oublions, je vous prie,
Cette petite scene, et plus de brouillerie.

MADAME ÉVRARD.

Ah, monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus:
Je ferois désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh, non, madame Evrard! Je suis toujours le même;
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MADAME ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de rancune,
De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune:
Vous non plus, n'est-ce pas?

MADAME ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Ah, pouvez-vous le craindre! Elle en est incapable:
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. DUBRIAGE.

Eh mais...
Ambroise l'a donnée; et c'est lui faire injure,
Que de la renvoyer : ainsi je vous conjure,
N'en parlons plus; cessez d'insister sur ce point :
Sur-tout, madame Evrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD.

J'en avois fait le vœu; mais depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chere!
Je vous en prie.

MADAME ÉVRARD.

Allons : c'en est fait; je me rends.

M. DUBRIAGE.

Charmante femme!

SCENE IX.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien, qu'est-ce donc que j'apprends?

Digitized by Google

Madame Evrard menace, et veut que Laure sorte.
Oh! je déclare...

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte,
Comme à son ordinaire.

MADAME ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord,
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit : par hasard, seroit-ce moi qu'on joue ?

M. DUBRIAGE.

Eh, non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure, un petit démêlé ;

(*Il appuie sur ce mot.*)

Mais il n'y paroît plus. En maître j'ai parlé :
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille :
Je la garde.

LAURE.

Monsieur!...

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,

Digitized by Google

N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela ;
On n'a pas plus d'esprit, de raison qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh! j'en étois bien sûr, quand je vous l'ai donnée;
Sans quoi, je n'aurois pas...

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très bien née;
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être long-temps... mais toujours avec nous.

LAURE.

Ah! mon... Monsieur, croyez que ma plus chere envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

AMBROISE.

Oh! vous y resterez, en dépit qu'on en ait :
(*il se reprend.*)
C'est moi qui vous... je dis, monsieur vous le promet.
(*Il sort.*)

SCENE XI.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chere :
Mais à madame Evrard tâchez pourtant de plaire...
Je songe à ce parent; je voudrois voir aussi
Cet ami de province, avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

Digitized by Google

LAURE.

Ah! qu'il aura de joie,
Si vous daignez, monsieur, permettre qu'il vous voie!

M. DUBRIAGE.

J'en augure très bien, puisque vous l'estimez.
Est-il jeune?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! jeune... Vous l'aimez?

LAURE, *simplement.*

Oui, monsieur : en l'aimant, j'obéis à ma mere.
« Aime-la, lui dit-elle en mourant; sois son frere. »
Il le promit : depuis il a tenu sa foi,
Pere, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment respectable;
Et son cruel parent?...

LAURE.

Peut-être est excusable;
Car il ne connoît point mon ami : mais enfin
Il se fera connoître; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace...

M. DUBRIAGE.

D'Alsace! dites-vous... De quel endroit, de grace?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar!

Digitized by Google

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi?

LAURE.

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connois quelqu'un dans cette ville,
Un soldat : mais comment démêler entre mille?...
Après tout, que sait-on?... Il se nommoit Armand...

LAURE.

Je le... connois.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comment?...

LAURE.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon pere avoit sauvé la vie :
Jugez si le sauveur d'un pere, d'un époux,
Devoit avec transport être accueilli de nous!
L'estime se joignit à la reconnoissance.
Nous vîmes qu'il étoit d'une honnête naissance,
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état;
Et pourtant doux, honnête...

M. DUBRIAGE, *à lui-même.*

Oh, oui... le bon apôtre!

(*à Laure.*)

C'est assez; je vois bien que vous parlez d'un autre.

Digitized by Google

LAURE.

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même ?...

M. DUBRIAGE.

Oh, non!

Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite;
Il s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite,
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menoit une vie avant son mariage...

LAURE, *très vivement.*

Monsieur, rien n'est plus faux; je réponds qu'elle est sage.
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat,
Mais estimable, honnête, ainsi que son état:
Elle le vit, l'aima du vivant de son pere;
Il lui fut accordé par sa mourante mere:
Elle l'aime; il l'adore, et jusques aujourd'hui,
Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire est un mensonge infame:
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez!...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous!...

LAURE, *toujours en colere.*

Eh, oui, je suis cette femme d'Armand.

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous seriez?...

Digitized by Google

LAURE, *à part, et revenant à elle.*

O ciel! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous, ma niece, bon Dieu!... Ma surprise est extrême.

LAURE, *aux genoux de monsieur Dubriage.*

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos graces épris,
Je vous trouvois aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une niece, ayant accueilli Laure!
Ce seroit à la fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable;
Et votre sort déja n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux:
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCENE XII.

M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Ah, Charle, conçois-tu les transports de mon ame!
Voilà ma niece.

Digitized by Google

CHARLE.

O ciel, se pourroit-il! Madame
Seroit?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma niece, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlois tantôt, qui m'a fait tant de peine!
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLE, *se ranimant.*

Ah, monsieur, est-il vrai! je n'osois l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés... quelqu'un qui vous touche de près...
Presque un enfant!... voilà ce que je désirois.

M. DUBRIAGE.

Charle, je suis sensible à ces marques de zele.
(*à Laure.*)
C'est un digne garçon, un serviteur fidele,
Qui m'aime tout-à-fait, qui me sert d'amitié.

CHARLE.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre allégresse:
Car vous avez sans doute, en voyant une niece,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point; mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette niece, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat qui m'a mille fois outragé...

Digitized by Google

(*à Laure.*)

Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé;
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas! continuez si cela vous soulage.

CHARLE.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois;
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Epargnez mon époux, ou treve à la louange.

CHARLE.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu : c'est un grand point sans doute.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLE.

Un seul mot encore.

M. DUBRIAGE.

Eh bien, j'écoute.

CHARLE.

Il ne m'appartient pas de le justifier;
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignoit la femme
Sous d'affreuses couleurs; et vous voyez madame!

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la niece, et laissons le neveu.

Digitized by Google

(*se reprenant.*)

Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu :
Du premier mouvement je n'ai point été maître;
Mon ami, gardez-vous de rien faire paroître...

CHARLE.

Ah! monsieur... cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher; avec madame Evrard
J'ai des ménagemens à garder; et vous, Laure,
Rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

(*avec tendresse, après une petite pause.*)

Fort bien! D'un malheureux neveu
Je vois, ma chere enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle! ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grace... sur ce point
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.
Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon;
Vous vous trompez : je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma niece : ainsi donc, voulez-vous

Rester ici? Jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur; quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans doute;
Mais il le faut : je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien; mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, *à part.*

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.
(*haut.*)
Suis-moi, Charle.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

LAURE, CHARLE.

CHARLE, *bas, à Laure.*

Courage! espérons tout du ciel :
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

(*Ils sortent, chacun de son côté.*)

FIN DU QUATRIEME ACTE.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

NON, vous avez beau dire, et plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Evrard :
Je vais donc le trouver, et lui faire connoître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLE.

C'est trahir un secret.

GEORGE.

Bon! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle;
Et tant mieux! j'aime à voir quereller les méchans :
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.
Laissez faire.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCENE II.

CHARLE.

Quel zele à me rendre service !
Quel ami ! Le méchant peut trouver un complice ;
Mais il n'est ici-bas, et le Ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCENE III.

MADAME EVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Ah ! Charle, ah ! mon ami, savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse ?...

CHARLE.

Affreuse ! eh, quelle est-elle,
Madame ?

MADAME ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu.

CHARLE.

Comment ?...

MADAME ÉVRARD.

Eh oui ! l'on vient de m'en faire l'aveu,
A l'instant.

CHARLE.

Bon ! Qui donc a pu ?...

MADAME ÉVRARD.

Monsieur lui-même ;

Digitized by Google

Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout à coup distrait, embarrassé,
Car j'ai le coup d'œil sûr; et je l'ai tant pressé
(A cet âge on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystere.

CHARLE.

C'est la niece!

MADAME ÉVRARD.

Ah! l'instinct ne sauroit nous trahir:
Vous voyez si j'avois sujet de la haïr!
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paroisse!
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts:
Si Laure reste ici, mon ami, moi, j'en sors.

CHARLE.

Eh, mais!...

MADAME ÉVRARD.

Vous-même aussi; nous sortons l'un et l'autre.

CHARLE.

Vous croyez?

MADAME ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre:
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MADAME ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen: arrangeons-nous de sorte,
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLE.

Elle qui sorte?

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Eh, oui!

CHARLE.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la niece,
Et même le prouver.

CHARLE.

Ah, Dieu! quelle hardiesse!...
Mais quels sont pour cela vos moyens?

MADAME ÉVRARD.

Tout est prêt.
Armand va nous servir...

CHARLE.

Et comment, s'il vous plaît?

MADAME ÉVRARD.

Armand va de Colmar écrire que sa femme
Est là-bas, près de lui.

CHARLE.

Qu'entends-je! Ah ciel! madame...
Contrefaire une lettre!

MADAME ÉVRARD.

Oh! que non pas : d'abord
Ce faux seroit, je pense, un trait un peu trop fort;
Ce seroit une vaine et grossiere imposture,
Car monsieur du neveu connoît bien l'écriture :
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

Digitized by Google

CHARLE.

Bon!

MADAME ÉVRARD.

Oui; Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLE.

Eh mais, la date?...

MADAME ÉVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paroissant venir de chez La Grange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre:
La niece partira, j'ose bien le promettre.

CHARLE.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que répliquerez-vous? je voudrois le savoir.

MADAME ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLE.

En êtes-vous bien sûre?

MADAME ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLE.

Bien, ma foi!
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MADAME ÉVRARD.

Voici monsieur: je dois dissimuler encore;
Allez.

Digitized by Google

CHARLE.

(*à part.*)

Je vais... parer à ce coup imprévu.

SCENE IV.

MADAME EVRARD, M. DUBRIAGE.

MADAME ÉVRARD.

(*à part.*) (*haut.*)

Ne désespérons pas... Vous semblez bien ému.

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME ÉVRARD.

Très naturelle, oh, oui... Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très bien.

MADAME ÉVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Comme vous aviez pris le change sur son compte!
Convenez-en.

MADAME ÉVRARD.

D'accord; oui, vraiment: j'en ai honte,
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés?

Digitized by Google

MADAME ÉVRARD.

Ah, quelle différence!
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh, n'avons-nous pas vu ses lettres?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant!

MADAME ÉVRARD.

Oh, non! Vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchant!...

MADAME ÉVRARD.

Oui, qui prévient pour elle; il faut que j'en convienne:
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chere, à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur!

MADAME ÉVRARD.

Hélas! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chere madame Evrard!... Mais Ambroise s'avance
Fort agité...

MADAME ÉVRARD.

C'est là sa maniere, je pense.

Digitized by Google

SCENE V.

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah!... j'étouffe de courroux.
On m'a trompé... Que dis-je? on nous a trompés tous.
Cette Laure, qu'ici l'on me fait introduire...

MADAME ÉVRARD.

Eh! mon Dieu, nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déja?

MADAME ÉVRARD.

Tout; et ce n'est pas, je croi,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi!
Comment, lorsque j'apprends?...

MADAME ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est niece de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore;
Elle n'est point sa niece.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas?...

Digitized by Google

AMBROISE.

Eh! non,
Je sors de chez La Grange; il m'a tout dit.

MADAME ÉVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Lauren'est point la femme,
Mais une aventuriere.

MADAME ÉVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar; elle connoît Armand.
Sans peine, elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avoit un oncle riche; elle entend qu'on le nomme:
Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignemens dont elle aura besoin:
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme niece à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel! qu'entends-je? Eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Il se pourroit, monsieur?...

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe, et l'air seul de candeur...

Digitized by Google

AMBROISE.

De candeur! c'est encor ce que m'a dit La Grange...
Elle connoît son monde, et là-dessus s'arrange:
Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage; elle a dès lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MADAME ÉVRARD.

Quoi, ce seroit un jeu que cet air de décence?
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dît un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'étoit son époux, vous obéiroit-elle?

MADAME ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très fidelle.
Où donc est ce neveu?

AMBROISE.

Preuve encor que cela:
Si Laure étoit sa femme, il seroit bientôt là.

MADAME ÉVRARD.

En effet, il devroit...

M. DUBRIAGE.

Il n'oseroit, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déja, si Laure étoit sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? car pour moi je m'y perd...
Ce secret, tôt ou tard, se seroit découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être

Digitized by Google

Quelques louis, et puis un beau jour disparoître.

MADAME ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudroit...

AMBROISE.

La chasser.

MADAME ÉVRARD.

Oh, non! il faut attendre :
On ne condamne pas les gens sans les entendre :
(*à M. Dubriage.*)
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Appelons-la :
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me remettre,
Petit Julien?

JULIEN.

Madame, eh mais, c'est une lettre.

MADAME ÉVRARD.

(*il sort.*)
Donne donc... Ah! je vois le timbre de Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous!... Seroit-ce par hasard
Une lettre d'Armand?... Enfin il s'en avise!...
Eh! que peut-il m'écrire?

MADAME ÉVRARD.

Encor quelque sottise!

Digitized by Google

A votre place, moi, je ne la lirois pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras.
Lisez.

MADAME ÉVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE, *lit.*

Ah! j'ai peine à comprendre...

MADAME ÉVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Tenez, vous allez voir : écoutez un moment.
(*lisant.*)
« Mon cher oncle. » Ah! cher oncle! il est bien temps vraiment!
« Pour la vingtieme fois j'ose encor vous écrire... »
Madame, que dit-il? pour la vingtieme fois!...
Vingt lettres!

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois...
Mais quoi, voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE, *continuant de lire.*

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés.
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade...
« Trop chere épouse! hélas! Elle est un peu malade.
« Mais quoi, c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous.
« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux,
« Mon oncle? quels transports seroient alors les nôtres!... »

Digitized by Google

(*fermant la lettre.*)

Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME ÉVRARD.

Qu'importe! Je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu, je disois bien que ce n'étoit pas elle.
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidelle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé,
Comme d'un coup de foudre... Elle m'auroit trompé!

MADAME ÉVRARD.

Rien ne paroît plus clair... Mais, ô ciel, quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse! Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non; je veux la voir, moi-même la chasser...

MADAME ÉVRARD.

Comment, vous!..

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible;
Non, cela vous tûroit; vous êtes trop sensible:
Eh! j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étois d'abord pour elle, il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparoisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

Digitized by Google

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MADAME ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout à l'heure...

SCENE VI.

CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

CHARLE.

Arrêtez :

Ne renvoyons personne.

MADAME ÉVRARD.

Eh, quoi donc?...

CHARLE.

Ecoutez...

(*à M. Dubriage.*)

De madame, je sais le fond de ce mystere :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

MADAME ÉVRARD.

Que veut dire ceci ? Charle est-il contre nous ?

CHARLE.

Si Charle avoit lui-même à se plaindre de vous!

MADAME ÉVRARD.

Ah! je vois ce que c'est : Laure est jeune et gentille :

Digitized by Google

Charle l'aime, et dès-lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLE.

(*à madame Evrard.*)

Ah, je le suis. Au fait:

Répondez...

MADAME ÉVRARD.

De quel droit?

CHARLE.

Voulez-vous bien permettre?...

Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui!

CHARLE.

J'en suis fâché pour vous, madame Evrard:
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle; et c'est lui qui vous parle:
Je suis Armand.

MADAME ÉVRARD.

Ah, ciel!

AMBROISE.

Se peut-il!...

M. DUBRIAGE.

Eh quoi, Charle
Seroit!...

CHARLE.

Ils m'ont réduit à ce déguisement;

Digitized by Google

Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLE.

Un seul mot va leur fermer la bouche :
J'ai servi, mon cher oncle; et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous, ainsi,
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.
Mais de mon pere, hélas! cet extrait mortuaire,
(*présentant successivement à M. Dubriage toutes les pieces qu'il annonce.*)
Mon extrait de baptême, et celui de ma mere,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa,
(*montrant Mme Evrard.*)
Et dix lettres... que sais-je?... où cette femme osa
Me défendre d'écrire, et sur-tout de paroître;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnoître :
Tout vous dit que je suis Armand, votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste Dieu!
Tu serois?...

SCENE VII.

GEORGE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

GEORGE.

Armand, oui; croyez mon témoignage;

Digitized by Google

La vérité n'est qu'une, et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours...
(*voyant arriver Laure.*)
Ah, madame, venez, venez à mon secours:
Armand est reconnu.

SCENE VIII.

LAURE, GEORGE, AMBROISE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

LAURE, *se jetant aux pieds de son oncle.*
Monsieur, faites-lui grace;
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse.

M. DUBRIAGE.
Non, non; tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du cœur, et vont jusques au mien.
Ah! je vous crois, amis: j'ai besoin de vous croire;
Et je perce à la fois plus d'une trame noire.
(*se tournant vers madame Evrard et Ambroise.*)
Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

MADAME ÉVRARD.
Je n'en ai pas envie... Eh, qui peut m'arrêter?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse:
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse?
Allez, au fond du cœur vous me regretterez,
Et peut-être, avant peu, vous me rappellerez:
Il n'en sera plus temps. Adieu.
(*Elle sort avec Ambroise.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

M. DUBRIAGE, CHARLE, LAURE, GEORGE.

GEORGE.

Les bons l'emportent :
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Eh, voilà donc les gens que j'ai crus si long-temps!
Ce sont eux qui m'ont fait bannir, pendant dix ans,
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse.
(*à Armand.*)
Me pardonneras-tu cette longue détresse?

CHARLE.

Ah, ne rappelons point tous mes chagrins passés :
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai?

LAURE.

Je le sens. Qu'aisément tout s'oublie,
Quand avec son cher oncle on se réconcilie!

M. DUBRIAGE.

De l'effort que j'ai fait, je suis tout étonné.
(*à Charle.*)
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractere
Que j'avois autrefois ; car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu

Digitized by Google

Plus d'une jouissance et plus d'une vertu:
Trop juste châtiment! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature, en est puni par elle.

CHARLE.

Mais à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armands? Eh, pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHARLE.

Madame Evrard les a congédiés sur l'heure :
Mais j'irai les chercher : ils m'ont dit leur demeure.
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux,
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Sûrement, mon ami : trop heureux
D'assister des parens restés dans la misere!
Ah, cela vaut bien mieux que ce que j'allois faire.
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avois un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes!
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer mes dettes.

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle; oui, je vous le défends:
Dites, mon pere; moi, je dis bien mes enfans.

CHARLE.

Oui, mon pere!

LAURE.

Mon pere!

Digitized by Google

M. DUBRIAGE.

Allons donc! Cette image
De la réalité console et dédommage.

LAURE ET CHARLE.

Mon pere!

GEORGE.

Cher parrain!

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur!
(*soupirant.*)
Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute : du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

FIN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXAMEN

DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

Ce sujet fut traité par Avisse, en 1737, sous le nom de la Gouvernante. On y voit, ainsi que dans l'ouvrage de M. Collin d'Harleville, une gouvernante qui veut épouser son vieux maître, et un neveu qui, après s'être introduit comme domestique, parvient à la faire chasser. On prétendit que l'auteur du Vieux Célibataire avoit beaucoup profité de cette piece presque oubliée : ses ennemis, ou plutôt ses envieux, à la tête desquels étoit Fabre d'Eglantine, l'accuserent de plagiat, et chercherent ainsi à diminuer l'éclat du succès qu'il venoit d'obtenir. M. Collin d'Harleville soutint constamment qu'il n'avoit pas même lu la Gouvernante; et il étoit très possible que cela fût, car le sujet offre naturellement des combinaisons principales, dont il seroit extrêmement difficile de s'écarter. Il en avoit été de même de la Mere Coquette, de Quinault, dont la premiere conception fut quelque temps attribuée à Devisé. Malgré les efforts des partisans de ce dernier, malgré l'influence qu'il devoit avoir comme rédacteur du seul journal littéraire qui existât, la gloire de l'invention resta et dut rester à Quinault, parce que sa comédie étoit presque un chef-d'œuvre pour le temps, et que celle de son rival se trouvoit au-dessous de la médiocrité. Six ans avant la révolution, Dubuisson, connu par une tragédie de Thamas Kouli-Kan, avoit donné une piece intitulée : *le Vieux Garçon*, production obscure qu'un style barbare et une intrigue mal conçue ne pouvoient manquer de

Digitized by Google

faire tomber ; et dont on ne retint que ce vers, placé dans la bouche du célibataire :

Je fus tenté vingt fois d'épouser ma servante.

Le principal personnage de la comédie du Vieux Célibataire est tracé avec un naturel et une vérité dont il n'y a presque plus d'exemple dans notre théâtre moderne. Aucun trait n'est chargé, tous sont d'accord pour le but que le poëte s'est proposé ; et c'est un véritable tour de force, d'avoir amusé le public pendant la longue durée d'une comédie en cinq actes, par la peinture, en apparence si froide, d'un homme constamment ennuyé et fatigué de lui-même. Les antécédens préparent très bien la position où se trouve M. Dubriage. Il a fait une assez grande fortune dans le commerce ; mais la conduite de la femme de son associé, les orages domestiques dont il a été témoin, l'ont détourné du mariage à l'époque où il auroit pu s'établir convenablement. Parvenu à l'âge de soixante-cinq ans, ayant perdu successivement tous les amis de sa jeunesse, il vit retiré dans le voisinage du Luxembourg, et n'a plus que ses domestiques pour société. L'intérieur de cette maison doit sans doute être fort triste ; mais le poëte saura l'animer par la peinture des passions qui entourent un homme riche, dont la succession est en quelque sorte ouverte à ceux qui auront l'adresse de s'en saisir. Deux partis se sont formés dans cette solitude que l'on croiroit si paisible : celui des domestiques et celui des parens. Le premier, très redoutable si M. Dubriage étoit moins vieux, est conduit par la gouvernante, femme encore belle, et qui joint à cet avantage une grande expérience dans l'art de séduire : elle ne tend à rien moins qu'à devenir la femme de son maître ; mais

Digitized by Google

ce parti, que la cupidité guide, est et doit être divisé : l'intendant, moins adroit et aussi avide que la gouvernante, veut l'épouser; elle le méprise et le flatte, et ces deux personnages, paroissant marcher au même but, se nuisent en effet réciproquement. Le parti des parens, quoique plus foible en apparence, tire sa force de son union et de la justice de la cause qu'il défend. Le neveu, que quelques écarts de jeunesse, indignement défigurés par les calomnies de la faction opposée, ont fait bannir de la présence de son oncle, s'introduit dans la maison comme domestique, car tout autre moyen de communication lui est interdit : il parvient à y attirer sa femme qui, étant plus jeune et plus jolie que la gouvernante, balance jusqu'à un certain point les artifices de cette derniere; et tous deux, s'étant fait aimer du maître, doivent nécessairement retrouver bientôt en lui l'oncle le plus tendre.

L'intrigue, fondée sur ces bases, n'a plus qu'à se développer; et tel est l'avantage d'une bonne conception premiere, que l'action se déroule ensuite sans efforts, parce que toutes ses parties s'unissent naturellement pour arriver au même but. On aime à réfléchir sur la marche de cette intrigue et sur les ressorts qui la font mouvoir. La premiere entrevue de madame Evrard avec Armand montre parfaitement leur position et leurs caracteres. D'un côté, on voit un jeune homme adroit, mais honnête, qui, ne flattant pas trop la gouvernante, parvient néanmoins à lui plaire, et qui, par des expressions à double sens, l'abuse sur ses véritables intentions; de l'autre, on rit d'une femme expérimentée qui se trouve la dupe de celui qu'elle doit le plus craindre, et qui, croyant fort bien calculer pour son intérêt et pour ses inclinations, veut en même temps épouser l'oncle et se ménager en se-

Digitized by Google

cret un amant dans le neveu qu'elle prend pour un domestique. Le caractere vraiment dramatique de cette femme se soutient dans toutes les occasions : elle est aussi impérieuse avec les autres domestiques que douce et caressante avec Armand; aussi dure lorsqu'elle est éloignée de son maître, que bonne et sensible lorsqu'elle lui parle. Le rôle de l'intendant n'est pas moins original et amusant : il est d'une brusquerie qui n'épargne ni madame Evrard, qu'il aime et veut épouser, ni M. Dubriage, qu'il a tant d'intérêt à ménager; et c'est par ses défauts même qu'il a réussi à prendre dans la maison un très grand ascendant, parce que, sous un maître foible, les plus entêtés sont toujours assurés de faire la loi. La scene où il reçoit la jeune Laure est d'un comique auquel M. Collin d'Harleville s'est rarement élevé. L'importance de ce valet, qui prend véritablement à son service la niece de celui qu'il sert, forme une situation aussi neuve que vraisemblable. Les instructions qu'il lui donne ne sont pas moins plaisantes : il faut d'abord qu'elle le reconnoisse pour son maître unique, ensuite qu'elle obéisse à madame Evrard, qui, selon lui, tient le second rang dans la maison; puis enfin qu'elle ait quelques égards pour M. Dubriage, qui d'ailleurs, ajoute-t-il, est un homme fort respectable. Il n'y a rien d'exagéré dans cette scene, et c'est une de celles qui annonce dans l'auteur le plus de connoissance du cœur humain. Les moyens qu'emploie madame Evrard pour séduire son vieux maître et pour lui inspirer de l'amour, sont d'un genre de comique entièrement opposé, mais aussi piquant et aussi vrai. Par des préparations insensibles, par des mots qui semblent partir du cœur, par une coquetterie pleine de charmes, par des peintures enchanteresses du bonheur domestique, la gouvernante amene

Digitized by Google

sans invraisemblance un homme de soixante-cinq ans à lui faire une déclaration ; et, par un art presque aussi étonnant, M. Dubriage, au moment où il se laisse entraîner à un attrait qui semble irrésistible, ne se dégrade, ni ne s'avilit. A cet âge, de semblables impressions durent peu ; aussi la premiere entrevue de M. Dubriage avec la jeune Laure lui fait-elle oublier la vive émotion que lui a causée madame Evrard. Celle-ci, bientôt de retour, s'étonne de sa froideur, s'obstine à lui parler d'elle, et lui rappelle la scene qu'ils ont eue ensemble : il ne lui répond que par des éloges de Laure, et lui témoigne tant d'indifférence, qu'éprouvant l'impatience et le dépit qu'il est impossible aux femmes de dissimuler dans de pareilles occasions, elle éclate, et lui déclare qu'il faut choisir entre elle et Laure. Le vieillard, jusque-là si foible, et voyant madame Evrard sous des traits absolument nouveaux pour lui, se livre à un mouvement de colere qui forme la plus heureuse péripétie. Dès lors tout est perdu pour la gouvernante ; et c'est un défaut essentiel, que l'action se prolonge après cette scene décisive.

L'ensemble de cette piece est, comme on le voit, presque irréprochable : quelques détails le sont moins. Laure a un caractere trop larmoyant ; et George, auquel l'auteur a donné les illusions de l'Optimiste, manque souvent de naturel. Il étoit très bien d'offrir aux yeux du Vieux Célibataire l'aspect d'un bon ménage ; mais il y avoit de la puérilité à entrer dans toutes les minuties du bonheur imaginaire d'un portier. Ces taches sont légeres, et ne sauroient empêcher l'ouvrage de se soutenir avec éclat sur la scene.

M. Collin d'Harleville réussit d'autant mieux en traitant ce sujet, qu'il n'eut à peindre que l'intérieur d'une mai-

son solitaire, et que le tableau des mœurs générales ne devoit y entrer pour rien. C'étoit le genre qui s'accordoit le mieux avec son caractere et son talent. S'il eût voulu y persister, et retracer, comme il le fit depuis dans les Deux Freres, des scenes de famille, il est probable qu'il eût créé une comédie toute nouvelle; comédie agréable et vraie, quoique inférieure à la comédie de mœurs, et pour laquelle il n'auroit eu besoin de recourir ni aux illusions, ni aux prestiges des fables et des romans.

FIN DE L'EXAMEN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

Digitized by Google

DE LA COMÉDIE

ET

DE LA MORALE.

L'USAGE ordinaire des éditeurs est de mettre l'écrivain auquel ils consacrent leur plume au-dessus de tous les autres : nous n'avons pu tomber dans ce ridicule, ayant à parler de tant d'hommes de lettres qui ont suivi la même carriere avec succès ; aussi ne nous vanterons-nous pas de notre sagesse à cet égard ; mais il est une autre manie à laquelle il ne tenoit qu'à nous de nous livrer. On sait qu'il est encore d'usage parmi les éditeurs de donner à la partie littéraire qui les occupe une importance dont ils esperent profiter pour se grandir dans l'opinion des lecteurs : nous n'avons pas voulu user de ce privilege ; et le discours placé en tête de cette édition a prouvé que nous ne confondions point la comédie et la morale. Quelques personnes qui ont adopté l'opinion contraire, propagée par les philosophes du dix-huitieme siecle, s'empresserent de nous dire que nous mettions nous-mêmes des obstacles au succès de notre entreprise, et qu'il étoit absurde de dégrader un art sur lequel nous voulions attirer l'attention des amis des lettres. Leur prédiction s'est trouvée fausse : le public a bien voulu

Digitized by Google

nous savoir gré de notre respect pour la vérité; il a trouvé fort juste la distinction que nous rétablissions entre les ouvrages d'imagination et les ouvrages de morale. En effet, ce qui dégrade les arts, ce qui les perd, c'est l'oubli de leurs principes, la confusion des genres: et nous croirions avoir rendu un véritable service à l'art dramatique, s'il nous étoit permis d'espérer que notre ouvrage pût aider à le rappeler à sa destination.

Il n'y a de morale vraie que celle qui est obligatoire; et certainement personne ne soutiendra qu'on soit obligé par devoir de conscience de régler sa conduite sur les maximes qui se débitent au théâtre : si cela étoit, nos comédies les plus goûtées, les plus gaies et les mieux faites devroient être interdites, et nous serions réduits à des drames moraux fort ennuyeux, qui ne feroient point honneur à notre littérature, seroient peu suivis, et encore moins lus. Si la morale qui se débite au théâtre étoit obligatoire, tous les hommes sensés seroient autorisés à demander au gouvernement sous lequel ils vivent pourquoi il permet l'opéra, où l'on change les héros en Céladons; l'opéra-comique, où l'amour prend tous les tons, quelquefois même celui des boudoirs; enfin tant de petits théâtres où les farces les plus extravagantes sont présentées au peuple dans un style et avec des sentences vraiment extraordinaires. Mais tous les gouvernemens regardent les spectacles comme un besoin des peuples civilisés, comme un amusement dont les dangers ne sont rien si on les compare aux inconvéniens qui naîtroient de l'impossibilité où seroient tous les désœuvrés d'une grande ville de faire emploi de

Digitized by Google

leur temps. Les spectacles, dans leur rapport avec la politique, ne sont réellement considérés que comme un moyen de police.

A cette maniere de les juger, à l'opinion des philosophes qui les regardent comme une école de morale, il faut ajouter le sentiment de quelques autres philosophes misanthropes qui les ont dénoncés comme des écoles de corruption. J. J. Rousseau a soutenu cette derniere cause avec une éloquence d'autant plus vive, qu'il se mettoit en opposition aux moralistes dramatiques; car, du temps de Moliere, le citoyen de Geneve se seroit fait moquer de lui en plaidant avec chaleur contre les théâtres, parce qu'alors on ne leur accordoit que l'importance qu'ils méritent, et que quand tout le monde parle raison, celui qui se fait déclamateur n'excite que la risée publique. S'il n'y avoit pas eu un parti puissant et nombreux qui mettoit l'instruction que l'on peut puiser au théâtre au-dessus de toutes les autres, J. J. Rousseau auroit perdu tous ses avantages dans le combat; ou plutôt il n'auroit point combattu : c'est toujours d'un excès que naît par opposition un autre excès.

Il ne nous a point été difficile de tenir un juste milieu entre ces opinions contradictoires : ne reconnoissant d'autres principes littéraires que ceux du siecle de Louis XIV, nous avons aussi considéré la comédie comme on la regardoit alors, c'est-à-dire comme un plaisir décent, une école de goût, une carriere brillante ouverte à l'imagination, un cadre dans lequel on inscrit en beaux vers, ou en prose naturelle et piquante, les caracteres, les usages, les ridicules, et les variations dans les mœurs. N'est-ce point assez

Digitized by Google

pour que les productions de cet art soient regardées comme une des plus riches parties de notre littérature? Ceux qui veulent lui donner plus d'importance lui font tort, l'attaquent dans ses véritables principes, et finiroient par le dénaturer. La manie de la morale jette nos jeunes auteurs dans la niaiserie; pour plaire à des spectateurs qui ne sont plus des juges, ils ne parlent que de bienfaisance, de sensibilité; ils prodiguent les sentences morales, et négligent les regles de l'art, la vérité du dialogue et des caracteres; ils abandonnent sur-tout cette précieuse gaieté qui faisoit tant d'honneur à notre nation : car, en dépit de nos découvertes en idées *libérales*, on peut affirmer que le peuple de l'Europe le plus gai était le meilleur, le plus sage et le plus heureux.

Mais si le théâtre n'est pas une école de morale, il ne doit jamais la blesser dans ses résultats importans : ce principe simple a toujours été mis en usage par nos grands poëtes, qui ne se sont point amusés à le proclamer, parce qu'il n'étoit pas révoqué en doute; en récompense, il a souvent été violé par ceux qui ont cru nécessaire de l'établir avec emphase. Ainsi c'est une regle générale, que le vice et le crime ne sortent point triomphans : de l'observation de cette regle, il résulte que chaque piece, dans son ensemble, offre une moralité consolante; et c'est cette moralité que nos penseurs modernes ont prise pour de la morale : l'erreur, à cet égard, a été si complete, qu'elle a influé sur notre langue; et l'on dit assez généralement aujourd'hui, quoiqu'à tort : C'est un homme d'une grande *moralité*, qui a beaucoup de *moralité*, lorsqu'on veut faire l'éloge de ses mœurs. La mora-

Digitized by Google

lité n'est que la réflexion qui résulte d'une action dont on est témoin, d'un récit que l'on entend; et toutes les pieces de théâtre renferment des moralités, parce qu'elles sont composées d'actions et de récits; mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient, ni même qu'elles doivent être morales pour plaire au public et aux amis des lettres.

Comme il faut toujours s'appuyer de preuves irrécusables contre ceux qui multiplient, sans effort, de faux raisonnemens pour soutenir un faux systême, nous avions réservé cette discussion, plus intéressante qu'elle ne le paroît, avec l'intention de la placer à la fin des comédies en cinq actes, les seules qui, par leur importance, puissent aider à débrouiller la question. Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur celles qui sont insérées dans ce recueil, en ne les considérant que sous le rapport de la morale : comme elles ont toutes été adoptées par le public, et la plupart depuis long-temps, il faut consentir à les admettre comme piece de conviction, ou condamner l'esprit de deux siecles.

La Mere Coquette, de Quinault, tourne en ridicule un vieillard, pere de famille, et présente une femme qui n'est punie d'un amour criminel que par le retour d'un époux qu'elle vouloit mort, et qu'elle a abandonné dans le malheur; une soubrette qui trompe toujours, et rentre en grace pour la seule vérité qu'elle dise, quand elle n'a plus d'intérêt à mentir.

La Femme Juge et Partie, de Montfleury, offre si peu de morale, qu'il faudroit un effort d'esprit pour deviner la moralité qu'on peut en tirer.

Le Festin de Pierre, mis en vers par T. Corneille,

Digitized by Google

mêle à des personnages dont les mœurs sont licencieuses une statue qui parle et qui marche, et un dénouement qui ne peut inspirer aucune réflexion salutaire, parce qu'il est contre l'ordre naturel des évènemens.

Le Chevalier à la mode, de Dancourt, laisse voir la plus singuliere composition de famille, trois femmes trompées par le même homme, et pour moralité, un mariage raisonnable fait d'une part par dépit, et de l'autre par intérêt.

Le Mercure Galant, de Boursault, est contraire à la morale, puisque le fond du sujet tient à un mariage qui ne s'accomplit que par un mensonge; les accessoires, qui l'emportent de beaucoup sur le fond, sont gais, présentent des ridicules bien saisis, et de bonnes moralités. L'auteur avoit fait une scene d'un homme qui vient demander des conseils sur un vol considérable qu'il a commis, et qu'il ne veut pas rendre, même pour éviter d'être pendu : le public, qui n'aime pas à rire d'un personnage qui peut aller directement à la potence en sortant du théâtre, fit supprimer cette scene : ici la morale fut du côté du public.

Esope à la Cour, du même auteur, est une piece vraiment édifiante d'intention et de détails; et le malheur veut que ce ne soit point une comédie dans les regles; ce n'est qu'une succession de tableaux que l'auteur étoit maître de choisir à volonté. Nous remarquerons encore qu'il y avoit une grande scene dans laquelle on discutoit l'existence de Dieu, et que le public du dix-septieme siecle la fit retrancher, par la raison généralement sentie que chaque chose doit

Digitized by Google

être à sa place, et que les dispositions qu'on porte au théâtre ne sont pas conformes à la gravité d'une pareille discussion.

Le Muet, de Brueys, est une piece d'intrigue imitée de Térence : on sait que les anciens ne cherchoient pas la morale à la comédie ; d'ailleurs il seroit contradictoire d'en exiger dans les sujets qui ne marchent qu'à force de fourberies.

Le Jaloux Désabusé, de Campistron, met en jeu un mauvais frere, avare du bien d'autrui, prodigue du sien, et qui n'est contraint à rendre compte à sa sœur que parce qu'il est mari jaloux. S'il n'avoit eu d'autre défaut que l'intérêt, il n'auroit pas été puni : en conclura-t-on que, pour s'amender, il ne suffit pas d'avoir des vices, et qu'il faut y joindre des ridicules?

L'Homme à bonne fortune, de Baron, n'est pas dans les regles de la parfaite décence ; ce qui est bien loin d'offrir des exemples dignes d'être imités : Baron avoit terminé sa comédie par quelques réflexions sérieuses; on la finit par un éclat de rire, tant on sent que la morale ennuie au théâtre! L'Andrienne, du même auteur, est une imitation de Térence dont on peut raisonnablement conclure qu'il est permis de se marier contre le vœu de son pere, pourvu qu'il arrive d'Andros un homme capable de concilier tous les intérêts par des révélations romanesques.

Turcaret peut passer pour une piece morale, quoiqu'elle n'offre que des coquins, sauf un seul personnage qui n'a pas le temps d'être fripon, parce qu'il est toujours ivre; mais du moins tous ces personnages sont si vils et couverts de tant de ridicules, que qui

Digitized by Google

que ce soit ne seroit tenté d'entrer en communauté avec eux. Par une bizarrerie singuliere, la comédie la moins dangereuse, à notre avis, est positivement celle que les moralistes philosophes condamnent comme n'offrant que le tableau du vice.

La Réconciliation Normande, de Dufresny, ne doit guere faire naître qu'une réflexion, c'est que les enfans qui ont des parens injustes, haineux et égoïstes ne peuvent se soustraire à leur avarice et à leur haine qu'en les trompant.

Si nous examinons les pieces de Destouches, qui commence les comiques moralistes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas gais, nous trouverons, dans le Philosophe Marié, une honte du lien conjugal qui est contraire aux bonnes mœurs; dans le Glorieux, un homme insolent qui n'est pas puni, parce que l'acteur qui créa le rôle ne voulut point être humilié; ce qui ne fit aucun tort au succès de l'ouvrage : dans le Dissipateur, un fou sauvé par une friponne sensible; ce qui ne peut tirer à conséquence, car elle est à coup sûr la seule de son espece; du reste, des parens traités sans respect et même sans politesse. Le Tambour Nocturne est une farce imitée de l'anglois, théâtre assez généralement brouillé avec la morale : Destouches a présenté le sujet d'une maniere décente, et dont on peut tirer pour moralité qu'il ne faut pas épouser la femme d'un homme qui vit encore, parce qu'il peut revenir. L'Homme Singulier est un fou qui débite gravement les maximes les plus dangereuses : il mériteroit d'être enfermé aux petites-maisons; et l'auteur a cru le corriger suffisamment en lui faisant promettre qu'il changeroit d'habit,

Digitized by Google

qu'il passeroit l'hiver à Paris et l'été à la campagne.

La Métromanie, de Piron, porte sur un ridicule assez saillant par lui-même quand il n'est pas excusé par beaucoup d'esprit : on ne peut plaindre ni blâmer le métromane de faire tant de sacrifices à son amour pour la poésie, parce qu'il se montre si satisfait de son sort, qu'on s'en rapporte à lui sur ce qu'il lui convient le mieux de faire : du reste, on est assez embarrassé de tirer la moralité de cette piece, puisque M. Francaleu est plus fou que Damis, ce qui ne l'a pas empêché de faire une grande fortune, et d'obtenir de la considération dans le monde : or, si le financier est devenu poëte à cinquante ans, on peut espérer que le poëte deviendra financier avant cet âge. Cette derniere métamorphose seroit moins incroyable que la premiere.

Les pieces de La Chaussée roulent toutes sur un fond si romanesque, qu'il est impossible d'en tirer aucune conséquence applicable à l'usage ordinaire de la vie. Le Préjugé à la mode n'a jamais été que la manie de quelques individus dans une certaine classe de la société : le mari avoue hautement ses maîtresses; et le spectacle d'un pere qui prend parti pour un gendre libertin contre sa propre fille, blesse la raison encore plus que les mœurs. Dans Mélanide, un époux, un pere, résiste à la voix du devoir, et cede à l'attendrissement; c'est absolument le contraire qu'il faut regarder comme une regle de conduite. L'Ecole des Meres est une piece vraiment morale; mais en la considérant sous ce rapport, on trouvera injuste que la mere traite son fils avec sévérité; car

elle a plus de tort que lui : si son mari avoit du caractere, il pourroit lui apprendre qu'avant de corriger les autres, il est sage de se corriger soi-même; l'instruction alors seroit complete. La Gouvernante rappelle un beau trait de probité; mais, à travers de grandes maximes, il y a dans cette piece une combinaison très immorale, renfermée dans la conduite du jeune homme, qui ne parle que de probité, de vertu, et se permet de séduire une jeune fille, sans éprouver un seul moment d'hésitation.

Dans l'Homme du Jour, de Boissy, on voit une ingénue qui emploie la ruse où la franchise suffiroit, puisque les évènemens s'arrangent de maniere qu'elle devient naturellement libre de congédier l'homme qu'elle n'aime pas, et d'épouser celui qu'elle aime; mais la franchise n'est pas un moyen de comédie ; il faut à ce genre des finesses, des intrigues, et sur-tout de l'amour.

Le Méchant, de Gresset, n'est puni de tout le mal qu'il fait que par le chagrin de n'en pouvoir faire davantage : lorsqu'il est démasqué, c'est encore lui qui menace.

La Coquette corrigée, de La Noue, est tellement tracassiere et ingrate dans le commencement de la piece, que sa conversion à la fin ne rassure pas les gens difficiles : d'ailleurs ces conversions faites par l'amour ne sont pas morales, puisque notre sagesse ne doit pas dépendre de nos sentimens, mais de l'idée juste que nous avons de nos devoirs.

Le Séducteur, de M. de Bievre, se console de la perte d'une jeune fille par l'enlèvement d'un philosophe; recette dont l'usage ne tentera personne. L'au-

Digitized by Google

teur avoit fait sa comédie pour que le Séducteur fût à la fin livré à la rigueur des lois; mais on lui fit comprendre qu'au théâtre, une plaisanterie réussissoit mieux qu'une moralité trop sévere : il céda, et s'en trouva bien.

Le Jaloux sans amour, de M. Imbert, ressemble trop au Préjugé à la mode, de La Chaussée, pour nous offrir une réflexion nouvelle; cependant, nous observerons que si le mari n'étoit jaloux que de sa maîtresse, il vivroit très tranquille dans le libertinage, et qu'il lui falloit deux ridicules pour revenir à la raison.

La Femme Jalouse, de Desforges, ne corrigera aucune femme de ce défaut, parce que, pour le succès de la piece, le poëte a été obligé de la rendre intéressante, et de justifier, par les apparences les plus fortes, presque tous ses excès.

Le Philinte de Moliere, par Fabre d'Eglantine, offre, dans Alceste, un caractere trop idéal : on peut souhaiter que la société renferme beaucoup d'individus d'une probité aussi active; mais un souhait ne change rien à la destinée humaine. Nous avouerons pourtant avec plaisir que la principale combinaison de cette piece est morale; et, pour ne pas affoiblir le mérite de cet aveu, nous ne rappellerons pas la conduite de l'auteur.

Les trois pieces de Beaumarchais sont les plus dangereuses du répertoire, précisément parce que l'auteur montre des prétentions à être moral. Dans le Barbier de Séville, il livre à la risée les anciennes doctrines; dans le Mariage de Figaro, il avilit tout ce qui jusqu'alors avoit paru respectable; et dans la

Digitized by Google

Mere Coupable, il cherche à répandre de l'intérêt sur les suites honteuses d'un double adultere.

L'Inconstant, l'Optimiste et les Châteaux en Espagne, de Collin d'Harleville, n'étant fondés que sur des illusions, n'offrent aucune regle de conduite; et le Vieux Célibataire ne prémunira pas les vieux garçons contre des femmes telles que madame Evrard, à moins que le hasard ne leur donne des nieces aussi jolies et aussi aimables que Laure.

Nos lecteurs voudront bien ne pas oublier que, dans cette récapitulation, nous ne jugeons point le mérite littéraire de toutes ces comédies, et que notre intention a été de les considérer seulement par les résultats qu'on devroit en attendre, si le théâtre étoit véritablement une école de morale : nous croyons le procès jugé maintenant. Si nous passions en revue les révélations que les auteurs sont obligés de faire lorsque leur sujet exige qu'ils exposent la conduite et les maximes des gens riches, désœuvrés, libertins, et brillans d'amabilité, cela nous conduiroit à répéter, après J. J. Rousseau, que le théâtre est une école de corruption; et nous sommes bien loin d'adopter cette opinion bizarre. Voici notre avis, et c'est d'après les réflexions les plus profondes que nous osons le risquer. Le théâtre peut corrompre les jeunes gens auxquels on le présente comme une école de morale, et séduire irrésistiblement ceux auxquels on a exagéré le danger de le fréquenter; mais il est sans inconvénient pour les jeunes gens auxquels on ne l'offre que comme une école de goût, un amusement spirituel et décent. Quiconque croit qu'il n'y a de véritable morale que celle qui est obligatoire, n'at-

tache aucun prix aux maximes débitées sur la scene; il juge les comédies par les regles de l'art, s'il aime la littérature, ou seulement par le plaisir qu'il en éprouve, si les lettres lui sont étrangeres. Ainsi nous regardons comme dangereuses toutes ces pieces sentimentales où les actions coupables sont déguisées sous de grands sentimens, et dans lesquelles on prétend faire compensation entre les vices que l'on se permet, et les vertus qu'on se vante de posséder : nous regardons également comme dangereuses toutes les pieces qui finissent par des conversions, parce qu'elles trompent, et celles qui présentent des caracteres d'une perfection chimérique, parce qu'elles mentent constamment; mais nous appellerions volontiers morales ces comédies gaies et franches du bon vieux temps, et nous pourrions appuyer notre sentiment sur une observation que chacun peut faire. L'homme qui rentre chez lui après avoir ri de bon cœur au spectacle, porte presque toujours un esprit de complaisance au sein de son ménage; les ridicules dont il vient d'être frappé lui laissent une humeur facile, une indulgence dont il ne sait pas la cause, mais qui profite à ceux qui dépendent de lui : le même homme, après avoir vu une piece larmoyante et sentimentale, en un mot ce qu'on appelle aujourd'hui une comédie morale, se retrouve, au sein de sa famille, dans une disposition triste ou sévere; ce qui l'entoure n'est plus en rapport avec ses sentimens; les discours de ses enfans lui paroissent légers, leurs plaisirs frivoles, et souvent même il regarde leur heureuse insouciance comme un défaut de sensibilité. Nous livrons cette observation à nos lecteurs;

Digitized by Google

s'ils s'amusent à la vérifier, et qu'ils la trouvent juste, la grande discussion sur l'effet moral des spectacles sera à jamais terminée pour eux.

Il est un autre exemple que nous pouvons citer à l'appui de notre opinion, et qui, nous l'espérons, la fera goûter par ceux même qui vont rarement au théâtre. A la campagne, dans cette vie douce et libre de château, il est assez d'usage de ne se réunir entièrement que le soir, et alors on fait volontiers en commun une lecture qui prête plus qu'elle ne nuit à la conversation : les femmes travaillent et écoutent; les hommes, plus désœuvrés, sont aussi plus disposés à interrompre; mais qu'importe? le livre n'est là que pour ne pas obliger à parler : quand l'envie de causer se communique, le livre se repose, et rien n'est plus naturel. Si l'ouvrage est gai, la gaieté se répand et se prolonge dans la petite société; s'il peint des mœurs vraies, sans nuire à l'enjouement, il excite des réflexions fines, quelquefois profondes, et toujours exprimées sans prétention. Mais si par malheur on lit un ouvrage sentimental et sententieux, un de ces ouvrages nouveaux où tout, jusqu'à la vertu, paroît incroyable, parce que rien n'est peint naturellement, alors le lecteur tient seul la conversation; on se persuade involontairement qu'on n'est là que pour entendre lire : on se sépare sans avoir rien à se dire; et l'on ne voit pas alors ces scenes si plaisantes et si souvent répétées, où chacun, tenant sa bougie à la main, s'éloigne, revient, s'en va, revient encore, où tout le monde rit et parle à la fois, où l'on se quitte enfin dans cette disposition qui fait que le premier bonjour du lendemain est un appel à la gaieté de la veille. En

Digitized by Google

vérité, des comédies et des livres qui nous rendent l'humeur facile, agréable, qui nous font goûter ceux qui nous entourent, et les disposent à la même indulgence pour nous, ont des résultats très moraux; au contraire, les vertueuses, sentimentales et métaphysiques conceptions dont on nous accable aujourd'hui ne seroient propres qu'à nous rendre tristes et hypocrites, si les François pouvoient jamais le devenir. Concluons que la véritable comédie n'est pas celle qui prêche la morale, mais celle qui montre l'homme à l'homme, fait rire les gens d'esprit des ridicules naturels à l'humanité, nous accoutume à voir le monde d'un œil observateur, et nous rend plus propres à vivre en société, sans rien changer au fond de notre caractere.

(T. L.)

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE DIX-SEPTIEME VOLUME.

Digitized by Google

FIN DU DIX-SEPTIEME VOLUME.

23318

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google


BI